
3 1761 07455921 2

OTHELLO

OU

LE MORE DE VENISE

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

JEAN AICARD

OTHELLO

OU

LE MORE DE VENISE

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN VERS

> **Shakespeare et la Nature...**
>
> A. DE MUSSET.

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1882

PRÉFACE

A Francisque Sarcey.

Vous rappelez-vous cette après-midi passée, en juillet 1879, aux environs de Londres, chez l'éminent critique Tom Taylor, qui donnait, dans le *Times*, la réplique à vos articles du *Temps* sur les représentations de la Comédie-Française à Gaiety-Theater?

Notre hôte m'avait invité à lui faire connaître mon *Othello* dont plusieurs scènes avaient été données à Paris par la Comédie-Française l'année précédente, et que votre suffrage, bien antérieur à cette représentation fragmentaire, avait favorablement signalé au critique anglais.

Les Anglais rient beaucoup à l'ordinaire lorsque nous parlons de Shakespeare. D'après eux, nous ne l'entendons pas. L'épreuve de lire *Othello* devant Tom Taylor était redoutable pour moi. Vous vous rappelez ma joie, quand il courut d'un mouvement si spontané ajouter à son article du *Times* un post-scriptum qui

faisait consacrer mon ouvrage par la patrie même de Shakespeare. Il en croyait la représentation certaine.

Voilà près de cinq ans que vous demandez, vous, la représentation de cet *Othello* et nous avons ainsi créé, dans la presse, un mouvement d'opinion en faveur de Shakespeare.

On se demande pourquoi le répertoire du Théâtre-Français ne comprendrait pas des chefs-d'œuvre étrangers — devenus français par le travail de pénétration et de style de nos écrivains.

Nos musées nationaux se ferment-ils aux maîtres italiens ou flamands?

Cependant, nous ne voyons pas arriver le moment de Shakespeare. Il attend, rue Richelieu, sur le palier de M. Perrin..., où il passe des heures à sourire à Molière. Mais moi, qui porte le manuscrit, je m'impatiente, et je le publie, ce qui est une façon de le déposer.

Permettez-moi de vous dédier cette préface où sont brièvement exposées quelques idées sur le vers et sur la traduction dramatiques, et sur Shakespeare lui-même.

I

Il existe, contre les ouvrages du genre de celui-ci, un préjugé bien fait pour décourager les poètes.

Traduction? Adaptation! Copie! Imitation? Ah! les

vilains mots! — Traducteur? Adaptateur! Copiste! Imitateur! Qui voudrait être ainsi nommé? Les poètes ne s'en soucient guère, et ce noble travail par lequel on tente d'accroître la littérature nationale des œuvres du génie étranger, — est, en général, abandonné aux efforts de ceux qui ne peuvent rien créer par eux-mêmes, ou aux loisirs des amateurs.

Or, idéalement, ce travail demanderait les facultés maîtresses du poète, du trouveur original. Je ne vois ni comment ni pourquoi on retrouverait l'esprit et l'expression de Shakespeare, si l'on est incapable de traduire la nature.

Si les traductions en général étaient des ouvrages faciles, on pourrait avoir autant de bonnes traductions que de gens sachant deux langues. Il ne s'agit pas de donner le sens des mots (ce que fait très bien le dictionnaire), le sens des phrases, — besogne d'écolier, — mais de retrouver cette *expression*, ce mouvement, cet ordre naturel, vivant, passionné, que précisément perdent les mots en passant d'une langue à une autre.

On pourrait distinguer entre la traduction savante et la vivante : l'une destinée à donner une idée, la plus exacte possible, du texte étranger, l'autre destinée à produire l'impression même de l'original en le faisant oublier.

Celle-ci est évidemment la traduction dramatique. Shakespeare ne veut pas qu'on pense à Shakespeare.

Traduire rigoureusement une œuvre, c'est la présenter elle-même, mais morte, — offrir la fleur dans

l'herbier. La paraphraser, c'est la trahir. En vérité, il faudrait la retrouver! vis-à-vis de Shakespeare, il faudrait se placer comme en face de la nature, et l'exprimer!

C'est ce que j'ai tenté de faire, entraîné et soutenu par une ardente admiration pour Shakespeare et pour l'*Othello*.

Un soir, venant de relire *Othello*, j'en relus sur-le-champ le cinquième acte, l'entrée du More dans la chambre de Desdemone endormie :

Avez-vous, — Desdemone, — prié Dieu ce soir?

et le meurtre, et les terreurs d'Othello, et son désespoir quand Émilia lui révèle toute la vérité, l'innocence de cette Desdemone dont Shakespeare pourrait dire, tant sa mort a de grâce touchante, l'inverse de ce qu'il dit, parlant d'Imogène dans *Cymbeline* : « O lys coupé, très beau, très pur, plus gracieux encore que lorsque tu te soutenais toi-même! » ... Elle est magnifique, cette scène d'Émilia. La femme d'Iago, la suivante, se redresse, grandit, devient héroïne. Desdemone est morte, mais là, au fond de la scène, elle est couchée sur le grand lit comme sur un autel. Et tant que vit Othello, dans la passion d'Othello elle vit encore, elle occupe la scène et soutient le drame.

Le More a frappé la douce créature dont le dernier

soupir fut un pardon d'amour pour son noir époux : il faut que la vérité le frappe à son tour; il faut qu'il meure, tué par l'innocence de celle qu'il a tuée.

Émilia s'écrie :

> ... La vérité veut sortir ... Elle sort!
> Librement, librement comme le vent du Nord
> Je parle!... »

Ainsi, à tout instant, — c'est Shakespeare, — une grande échappée sur l'infinie nature...

L'enthousiasme me tenait. J'écrivis la scène — d'entraînement, d'admiration, d'élan, comme un peintre l'eût esquissée, pour mieux la revoir, la pénétrer, pour la posséder.

Le lendemain, j'allai la lire au directeur de la Comédie-Française, à M. Perrin. Il en fut content, très content... « Il faut achever... » Je suis autorisé à dire que si l'ouvrage attend encore aujourd'hui la représentation au Théâtre-Français, cela tient à des motifs tout à fait étrangers à l'opinion de M. Émile Perrin sur mon *Othello,* au sujet duquel il s'est toujours et en toute occasion exprimé on ne peut plus favorablement.

Après ma première visite à M. Perrin, j'allai m'enfermer dans ma retraite de Provence, et je me mis à l'ouvrage, admirant toujours davantage l'œuvre de Shakespeare à mesure que je la regardais de plus près.

Othello est peut-être le modèle par excellence du drame sans complications extérieures où pourtant le mouvement toujours accru prend l'âme, l'entraîne,

l'emporte, la heurte aux effrois et la pousse jusqu'au dénoûment en lui faisant traverser sans halte un infini de sentiments divers !

Rien de plus savamment composé que ce drame où la force généreuse, la noblesse et les violences d'Othello, à côté des tortueuses habiletés d'Iago, s'opposent à la grâce naïve et fragile, éplorée, de Desdemone.

Le premier acte est très clair et majestueux.

Le deuxième montre, après une tempête sur la mer, le grand calme dans l'âme du héros, et la joie, le bonheur absolus de celui qui doit devenir tout à l'heure un des plus malheureux héros de l'amour. La fin de ce deuxième acte le fait voir s'irritant à propos d'une question militaire et nous donne à penser quels seront ses emportements quand on touchera à son amour. C'est la fin de l'exposition.

Le troisième acte est le chef-d'œuvre du théâtre universel. C'est de la psychologie révélée par des mots dramatiques, vivants, — un mouvement qui n'est que dans l'âme et qui devient extérieur par la puissance du génie. Ici le génie contempteur des mots leur commande en souverain.

A partir de ce moment (quatrième et cinquième actes), le torrent, né dans l'abîme, se précipite comme du cœur d'un mont et court au dénoûment comme un fleuve à la mer.

II

Naturellement, je n'avais pas songé à la prose. Le vers, c'est toute la parole, plus le rythme.

Mais n'avais-je pas des prédécesseurs? et, parmi eux, un poète de profonde inspiration, Alfred de Vigny? Ne pouvait-on pas considérer l'*Othello* d'Alfred de Vigny comme appartenant au répertoire du Théâtre-Français? Pourquoi recommencer la tentative d'un tel rival?

En 1829, époque de la représentation de l'*Othello* d'Alfred de Vigny, le romantisme était en travail de la liberté littéraire et poétique. Cette liberté n'était pas. Le mot « mouchoir » suffisait encore à rendre une pièce insupportable. Le drame français, à cette époque, allait naître. On ne connaissait encore que la tragédie et son langage emprunté. On n'avait que le vers tragique, — qui a ses beautés ; mais le vers dramatique a les mêmes, et d'autres encore.

Alfred de Vigny, génie initiateur en poésie, ne le fut point en poétique. En 1829, pour traduire Shakespeare, il eût fallu créer une forme. De Vigny était en présence d'un drame, et, tout en s'efforçant à la hardiesse, il n'aboutit qu'à une sorte de tragédie. L'instrument lui avait manqué.

Aujourd'hui, l'art est libre. Saluons Victor Hugo, le père de nos libertés. Il a écrit dans une de ses lettres

aux poètes de la nouvelle génération : « Nous avons eu la lutte; vous aurez le triomphe. » On sourit? — La vérité est qu'il a eu la lutte, acharnée; le triomphe, immense; mais son triomphe, étant celui de la liberté, appartient à tous ceux qui viendront.

Quel est le caractère dominant de la parole dans Shakespeare? Elle est *directe,* comme le cri dans la nature. Shakespeare n'est pas un littérateur, c'est un vivant; ce n'est pas un homme de lettres, c'est un homme. Il parle, il chante, il crie, il pleure. Cela se trouve en ardente prose, en vers ardents. Mais il n'écrit pas pour écrire, il dit pour toucher. On conçoit que le vers classique, convention, périphrase, inversion, etc., était le contraire du génie shakespearien. Ainsi, il y a cinquante ans, était-il impossible d'avoir du Shakespeare en vers français.

Lorsque je travaillais à l'*Othello,* quelqu'un m'offrit obligeamment pour ma traduction un vers et demi qu'il venait de faire :

Avez-vous adressé votre prière à Dieu,
Desdemone, ce soir?

Le texte dit : « Avez-vous prié Dieu ce soir? »

Je m'indignai. — Comment traduirez-vous donc cela? — Je dirai, répondis-je : « Avez vous prié Dieu ce soir? » — Mais où est le vers? Comment sera le vers? — Voilà ce qui m'inquiète peu! — « Avez-vous prié Dieu ce soir, » c'est de la langue de Shakespeare, directe, naturelle, sans circonlocution; je ne sais pas comment je ferai le

vers, mais l'alexandrin moderne, le vers brisé est assez souple, assez indépendant, assez riche en combinaisons pour permettre de dire quoi que ce soit comme on le veut. Cette question d'Othello, si nette, si forte, si simple et si connue, ne doit être modifiée en rien.

La langue poétique de ce siècle, infiniment assouplie, peut désormais être jetée sur une œuvre étrangère, et en mouler tous les mouvements.

Le vers brisé moderne, soit dit en passant, est par excellence le vers épique et dramatique, — la poésie lyrique demandant toujours au vers un rythme plus soutenu et plus étendu que varié...

Or qu'est-ce qu'un drame? C'est une action en marche, par diverses voies, à travers des scènes capitales qui semblent devoir l'arrêter, vers un dénoûment où tout se rencontre, éclate et se résume.

Admet-on que les lignes de marche et les points de halte doivent se présenter sous le même aspect, dans le même style? En ce cas, les détails, les préparations nécessaires, les précautions, les éclaircissements, tout cela prendra l'importance fastidieuse que leur a donnée la tragédie classique.

Le drame ne s'élève pas toujours; il marche, il rampe; comme l'oiseau même, il se traîne parfois, blessé, languissant, puis prend essor et chante, s'étendant à loisir sur un grand mouvement de passions ou d'idées.

L'alexandrin moderne peut suivre toutes les allures du drame. Il est articulé et se meut, se ploie, joue, va, vient, bondit, se relève de cent façons comme l'oiseau

qui, s'il le veut, étend aussi deux ailes égales pour se soutenir en planant.

L'alexandrin désormais libre, tellement libre qu'il est contraint d'être naturel, à volonté marche et rampe comme le drame, mais toujours, tel que Mercure, il porte aux pieds des ailes ouvertes.

Que le drame lui offre un espace, il s'envolera, jusqu'au lyrisme s'il le faut.

Shakespeare passait d'une scène en prose à une scène en vers quand il le jugeait convenable.

Devons-nous lui envier cette liberté? Le passage de nos vers, toujours rimés, à la prose pure et simple, ne serait jamais, semble-t-il, d'un très bon effet. Mais qu'avons-nous besoin de mêler au vers la prose proprement dite, si l'on nous permet d'introduire dans les vers, selon l'expression de Victor Hugo, « la quantité de prose nécessaire au drame », nécessaire à la vie? Et d'autant mieux arriverons-nous aux scènes de haut rythme si le vers « pédestre » (où jamais le naturel ne devrait amener la vulgarité) est demeuré un vers, n'ayant pas cessé d'avoir aux pieds les ailes du dieu et à son bâton les ailes du caducée.

... Othello recommande à Desdemone le mouchoir qu'il lui a donné. C'était un mouchoir précieux, « que son père avait eu de sa mère ». Il lui dit : « *Conservez-le aussi précieusement que la prunelle de vos yeux;* » ce qui, en bon français, s'exprime par une locution toute faite : « *Soignez-le comme la prunelle de vos yeux.* » C'est donc cette locution qu'il faut conserver, *à tout*

prix dans une « francisation » du drame anglais. Mais l'ancienne prosodie ne permettait pas de garder en vers, telle quelle, cette phrase, immuable pourtant puisqu'elle est une locution proverbiale, populaire, — et l'on était amené à dire :

. . . . . Prenez soin du mouchoir précieux
Comme de la prunelle ardente de vos yeux!

Adieu la vie, l'expression directe! adieu Shakespeare!

Or était-il besoin de faire ici ce qu'on appelle un vers, un grand vers, un vers *tenu,* un vers *étendu*, — tragique, classique ou lyrique? — Assurément non; à ce moment, le vers n'importe ni à l'action qui est la vie, ni à Shakespeare qui est l'art vivant. — Alors?... — Alors, parlez en prose ou dites dans un vers pédestre :

Soignez-le comme la prunelle de vos yeux.

Il y a dans cette ligne la quantité de prose nécessaire à la vérité, la quantité de rythme nécessaire au vers... et vous arriverez un peu plus loin, sans étonner l'oreille, à cette poésie farouche de l'oriental Othello :

La sibylle avait vu le soleil deux cents ans
Qui fila cette soie en ses enchantements,
Et la tissa — dans ses fureurs — de prophétesse.

J'ai à dessein marqué les deux césures de ce dernier vers. C'est le ternaire, mais le ternaire usité, qui ne

coupe point un mot sur le sixième pied. Le ternaire coupant un mot à la césure, après le sixième, est pourtant légitime au même titre que celui qui vient d'être cité. En voici un exemple :

> ..... je sais une Vénitienne
> Qui, pour que de sa lèvre il effleurât la sienne,
> *Serait allée en Palestine, les pieds nus!*

L'accent ou le *temps fort* étant sur la syllabe — TI — du mot *Palestine,* la muette de ce mot appartient à la troisième partie du vers (1). — Comment cela! — Par la même raison que dans un alexandrin féminin la muette finale ne fait pas un treizième pied : elle est à l'espace... Ici la muette appartient à la troisième partie du vers : le vers est juste. Si l'effet voulait être *étendu*, le vers aurait beau être juste, la chanson serait fausse. Il faut, bien entendu, que le ternaire, comme tout autre type de vers, soit mis en son lieu.

Un vers terminal sera en général l'alexandrin à

(1) Sans doute la plupart des lecteurs n'admettent pas encore ce type de vers. Je les prierai de considérer que j'en ai fait l'emploi le plus rare. En même temps, ils me permettront de leur signaler qu'à plusieurs reprises j'ai cru pouvoir faire rimer un pluriel avec un singulier. Le vers dramatique est celui qui le premier doit prendre ces libertés, utiles à la « vie ». On tolère que le poète, par un artifice puéril, fasse rimer par exemple *toi* et *tu voi*, en supprimant l's. J'ai imprimé l's fatal : on m'assure que l'Olympe va trembler. On me reprochera aussi des *hiatus* épouvantables; mais je dois dire que je ne les ai pas faits sans réflexion. J'ajoute que je parle de ces choses avec toute la gravité que comporte un pareil sujet.

hémistiches égaux, de sonorité unie, et taillé droit comme une pierre d'assise :

> Le tragi — que fardeau — dont ce lit — est chargé!

Voilà quelques humbles exemples des combinaisons infinies du vers moderne. Les écoliers de l'art en connaissent presque tous aujourd'hui le mécanisme compliqué, ignoré des maîtres d'autrefois. Il suffit du reste que le poète applique d'instinct les lois prosodiques...

Pour moi, j'aurais voulu seulement faire entendre que la poétique moderne peut soumettre le vers, assoupli et varié, à la traduction d'un texte fixe. J'aurais voulu prouver la possibilité nouvelle de traductions fidèles et originales. Je serais heureux d'avoir montré au moins que mon effort, opportun et légitime, hardi si l'on veut, n'est point présomptueux à l'heure littéraire où nous sommes.

III

Voilà donc l'ouvrier, devant Shakespeare, en volonté de tailler dans le bloc du langage français une copie qui ressemble au modèle et qui en donne la sensation. Nous connaissons l'outil dont il se servira. Cherchons sa théorie de « copiste », son système de « traducteur ».

Il veut travailler pour le théâtre moderne, pour la scène et les habitudes françaises. Il voudrait, en deve-

nant bien français et moderne, donner l'impression générale, humaine, — d'une œuvre conçue par le grand Anglais du XVIe siècle.

Ayant affaire au génie, il est sûr de lui trouver des traits qui sont de tous les temps. C'est ce qu'il tâchera de saisir d'abord. Ayant affaire au génie du drame, le drame étant le mouvement, c'est le mouvement qu'il doit traduire avant tout, la passion et la vie.

Il pense encore que souvent, pour donner l'effet du texte, il faut le modifier! Oui, il pense qu'il y a des piétés sacrilèges! Il les laissera aux traductions savantes qui, avec raison, cherchent la précision minutieuse et l'absolue exactitude. Oui, il modifiera l'image pour en traduire l'effet; il modifiera les mots pour en traduire l'âme.

Ah! les mots!... C'est un des traits les plus caractéristiques de Shakespeare que son mépris des mots. Ne l'oublie pas, ouvrier!

— « Des mots! des mots! » dit Hamlet en riant de son rire philosophique.

— « Les mots sont des mots, dit Brabantio, et je n'ai jamais entendu dire qu'on arrivât par l'oreille — au cœur brisé! »

Et Othello : « Il faut bien que cela soit vrai! Ce ne sont pas des mots, un bruit vide, qui pourraient à ce point troubler en moi la nature! »

Certes, une pensée qui revient si souvent dans Shakespeare n'appartient pas à ses héros seulement. Elle est sienne. Ce serait lui faire injure que de ne pas

priser son génie immortel, passion et mouvement de ses drames, au-dessus des termes qu'il met à leur service. Non point, grands dieux, qu'il méprise la forme! mais il n'attache pas d'importance exagérée à ce qui en a moins que le fond et moins que l'ensemble — à tel mot, à tel détail, à telle phrase. Il veut toucher, frapper, entraîner avant tout.

Aussi, le traducteur retranchera-t-il, ici une de ces expressions violemment ordurières auxquelles n'est pas encore accoutumée la scène française, là un mot ou toute une phrase qui lui semblaient retarder le mouvement et, par conséquent, l'effet à produire sur des spectateurs modernes habitués aux actions rapides.

Exemples :

— « *Gonfle-toi, mon cœur,* dit Othello, *sous l'horrible cargaison que tu portes, car elle est composée de langues d'aspic!* » N'est-il pas évident que traduire avec fidélité cette image, c'est être infidèle à Shakespeare qui veut donner une impression d'horreur douloureuse? J'ai cherché une image équivalente, française et moderne pour ainsi dire, car la « langue d'aspic » est une denrée du siècle où l'on croyait que la langue de l'aspic était un dard venimeux, et la « cargaison » était faite pour plaire aux matelots qui formaient le parterre de Shakespeare... J'ai dit, insuffisamment peut-être : « *Je porte ici tout un nœud de vipères!* »

Ailleurs, Othello, caché, écoute Cassio qui parle de sa maîtresse Bianca. Othello croit qu'il est question de Desdemone. Sa rage bout, mais il veut se contenir

pour mieux savoir, et pour mieux venger l'outrage. Il dit : « *A présent, il lui conte comment elle l'a introduit dans sa chambre... Oh! je* vois *ton nez, mais non le chien auquel je le* jetterai! » Encore une fois, ne serait-ce pas trahir Shakespeare de la façon la plus malheureuse que de faire sourire quand il veut effrayer? Avec ce mot, il effrayait son public et il ferait sourire le nôtre. J'ai dit : « *Va, va, je vois ma main sur ta face maudite!* » Je n'ai pas traduit l'image ; — mais j'ai traduit le mouvement de la menace d'Othello qui, si vivement, rapproche la *future* exécution de sa vengeance du désir *présent* qu'il en éprouve.

Autre exemple. — Othello croit à l'adultère; il voit rouge.

OTHELLO. — Oh! oh! du sang!

IAGO. — Patience, vous dis-je; peut-être changerez-vous d'avis.

OTHELLO. — Jamais, Iago!... Comme la mer du Pont, dont les froids courants, la course en avant ignorent le reflux et continuent tout droit leur route vers la Propontide et l'Hellespont; ainsi mes pensées sanguinaires, dans leur ardente course, jamais ne retourneront en arrière vers l'amour vil, et elles iront s'engloutir dans une immense et profonde vengeance!

Évidemment, il y a une beauté particulière dans cette évocation de la sauvage mer Pontique, et le More Othello, le général navigateur parle tout naturellement de la Propontide et de l'Hellespont qui lui sont familiers. Mais pour nous qu'est cela? de la géographie

ancienne. Hellespont et Propontide sont pour nous de vieux mots, très éloignés des habitudes de notre esprit, et j'ai craint que le spectateur ne fût une seconde détourné, par ces noms en désuétude, de la toujours jeune, de l'éternelle passion, des emportements de l'amour et de la jalousie. J'ai pensé que ces deux mots seraient aujourd'hui indifférents à Shakespeare; que ce qui lui importe avant tout, c'est le mouvement qu'il leur suppose, comparable à celui des pensées d'Othello, et j'ai dit :

Et telle qu'un grand fleuve, en grondant, fait sa course
Vers la mer, sans jamais remonter à la source,
Vers l'humble amour perdu, que j'ai laissé là-bas,
Ma pensée en fureur ne retournera pas,
Mais, fatale, elle suit sa pente, et roule, et gronde
Jusqu'à la mer, jusqu'à la vengeance, — profonde!

Au contraire, dans le discours d'Othello devant le Sénat, au premier acte, j'ai laissé apparaître l'ethnographie fantastique du siècle de Shakespeare :

..... ces gens lointains, de taille herculéenne,
Dont l'épaule remonte au niveau de leur front.

C'est qu'à ce moment, dans cette scène, ces personnages, tout à fait bizarres pour nous, n'interrompent aucun mouvement, ne peuvent aucunement nous distraire du drame.

Je sais qu'il y a des fanatiques de Shakespeare. Je sais qu'il y a des maniaques de l'admiration. Je n'en suis pas. J'ai dit qu'il y a des piétés sacrilèges et j'en-

tends souvent derrière moi le rire amer d'Hamlet : « Des mots ! des mots !.. »

Le génie de Shakespeare n'est jamais dans un mot ; il est dans l'image et le sentiment, dans l'idée et le mouvement, et dans la force du cri passionné, dans ces images si puissamment « poussées » — que poussées plus loin elles seraient folles, et qu'au point où elles s'arrêtent elles marquent les confins du génie... Et tout cela, c'est ce qui peut passer dans toutes les langues.

Le sublime d'une œuvre écrite n'appartient point à une langue. C'est, au contraire, ce qui aisément court d'une littérature à une autre, a partout et en tout temps son expression *équivalente*.

L'intraduisible, c'est un détail de sonorité, un charme né de l'usage, un je ne sais quoi vite effacé par la mode, et qui, d'ailleurs, a des similaires, sinon des équivalents, dans tous les pays.

L'intraduisible, c'est ce sens mystérieux qui se surajoute au sens précis des mots, cette figure étrange qu'ils ont reçue des milieux, des climats et des races, comme aussi du temps et des traditions, de l'emploi qu'en ont fait les écrivains; c'est ce je ne sais quoi nommé le « *génie propre* » des langues.

Mais chacune a le sien ! Et la « traduction vivante » cherche précisément à fuir le « génie » de la langue traduite. Elle cherche à exprimer les idées et les sentiments du texte selon le « génie » de la langue qui traduit.

On connaît à présent le système du traducteur.

Voyons quel est son état d'esprit en présence du chef-d'œuvre qu'il va copier.

Cet état d'esprit me paraît comparable à celui d'un acteur de la *Comedia dell' arte*, après une série de représentations au cours desquelles l'auteur a fixé le scenario, et fixé le mouvement et le sens de toutes les répliques, mais non les mots eux-mêmes. L'acteur dont je parle est guidé, mais il doit inventer. Les phrases, dans sa mémoire, existent déjà, mais liquides ou flottantes. Pourtant çà et là une expression s'est déjà cristallisée, essentielle, une image si saisissante qu'on n'y doit plus rien changer, et que, définitive, elle commandera autour d'elle les paroles accessoires et les entraînera dans son cercle.

Ainsi le traducteur connaît par cœur le sens, l'allure et la force de chaque réplique, le mouvement de chaque acte, celui du drame entier; — et les expressions essentielles, les images immuables, ce sont celles qui font l'éternité, l'universalité du génie de Shakespeare. Cela c'est lui, c'est son cri, son drame même, son action, sa pensée. Cela est anglais parce qu'il est né en Angleterre, mais cela appartient au monde comme les grandes beautés, comme le sublime de Sophocle, d'Eschyle et d'Homère. Cela est universel. Le reste peut être modernisé, francisé. Shakespeare ne sera pas trahi.

IV

L'auteur a tenté de dire comment il a compris l'entraînante tâche qu'il s'était donnée et les raisons qui l'y avaient poussé. Il ajoutera un dernier mot, dernier hommage à ce génie humain de Shakespeare, touffu et puissant comme la forêt où l'on peut abattre des fourrés entiers sans qu'elle cesse d'être la forêt.

Michel-Ange et les Arts, Shakespeare et la Nature,

dit Alfred de Musset. Le bruit court pourtant que la Nature vient d'être tout récemment inventée. Mais relisez Shakespeare. Tout y est, même le mot sale. Seulement, il n'y tenait pas. — « Des mots ! des mots ! » Ah ! comme cela lui était égal ! Si haut était son génie !

La Nature, il l'exprimait par la spontanéité de sa parole sans entrave, brutale comme son temps, mais

directe comme un coup de ces bonnes épées sitôt tirées en son siècle de violence. La Nature, il la peignait d'un trait dans ces grands horizons qui, à chaque instant, traversent sa phrase, cieux, terres, forêts, montagnes, océans, décors prodigieux où le peuple de ses créatures défile en ordre sous ses yeux profonds. La Nature, il la voyait surtout dans l'âme multiple et immense, mobile comme l'onde, amoureuse, ambitieuse, jalouse, — de l'homme éternel.

Shakespeare et la Nature!... L'un pas plus que l'autre n'étant une école, on peut aller étudier chez eux.

Ne cherche-t-on pas une langue poétique nouvelle? Si le poète moderne veut être de son temps, il dépouillera son vers de bien des ornements, de bien des épithètes, de toute convention; et il sera naturel sans croire inventer le mot ni la chose; il parlera « tout dret » comme la nature... et comme Shakespeare.

Ne cherche-t-on pas une formule nouvelle d'art dramatique? Les moules de notre théâtre sont fatigués. Nul doute qu'on ne les renouvelle en renonçant aux complications de l'intrigue pour s'en tenir au mouvement des caractères et de la passion. C'est ce qu'enseigne Shakespeare — et ce qu'enseigne la Nature.

Ce sont là les raisons qui m'ont fait le plus vivement souhaiter l'avènement définitif de Shakespeare en France.

Quelle que doive être la destinée de cet ouvrage, j'aurai gagné cela d'avoir longuement et de près étudié le génie, — bien heureux et bien fier si l'on m'appelait

un jour l'un des précurseurs de la forme et de l'esprit ressuscités de Shakespeare.

Shakespeare viendra. On s'apercevra alors qu'il est frère de Rabelais et de La Fontaine comme il est frère de Molière. On s'apercevra que la « modernité », cherchée en poésie par tant de vaillants esprits, n'est, dans le fond et dans la forme, que l'antique nature et le vieux naturel, seules choses que ne puisse atteindre et nier le double esprit sceptique et positif du siècle.

JEAN AICARD.

La Garde-près-Toulon, 1er novembre 1881.

PERSONNAGES

OTHELLO, noble more, général au service de Venise.

CASSIO, lieutenant d'Othello.

IAGO, enseigne d'Othello.

RODRIGUE, gentilhomme vénitien.

MONTANO, prédécesseur d'Othello comme gouverneur de Chypre.

LE DOGE DE VENISE.

BRABANTIO, sénateur.

PLUSIEURS SÉNATEURS.

GRATIANO, frère de Brabantio.

LUDOVIC, parent de Brabantio, ambassadeur de Venise.

UN BOUFFON, familier d'Othello.

DESDEMONE, fille de Brabantio, femme d'Othello.

EMILIA, femme d'Iago.

UN HÉRAUT.

BIANCA, courtisane, maîtresse de Cassio.

Officiers, Gentilshommes, Messagers, Musiciens, Marins, Suivants, etc.

Le premier acte se passe à Venise. Les autres dans un port de l'île de Chypre.

La fin du IV[e] acte de ce drame (*la Chanson du Saule*) et une partie du V[e] (*le Meurtre*), ont été représentées isolément à la Comédie-Française, en février et mars 1878.

Les rôles étaient ainsi distribués :

OTHELLO	M. MOUNET-SULLY.
DESDEMONE	M[lle] SARAH-BERNHARDT.
ÉMILIA	M[lle] FAYOLLE.

Ce drame a été lu par l'auteur, en présence de la critique, chez M[me] Edmond Adam (JULIETTE LAMBER), *le* 13 *novembre* 1881.

OTHELLO

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Venise, une rue.

RODRIGUE, IAGO.

RODRIGUE.

Allons, ne parlons plus de cela, plus jamais!
Je t'ai livré ma bourse ouverte, et tu permets,
Pouvant y puiser l'or, qu'un tel fait se consomme!
Et tu le savais!

IAGO.

Mais taisez-vous donc! quel homme!
Vous ne m'écoutez pas, mordieu! — Haïssez-moi
Si jamais j'ai rêvé pareille chose!.....

RODRIGUE.

Quoi!
Ne prétendais-tu pas l'abhorrer?...

IAGO.

Je l'abhorre,
— Méprisez-moi si ce n'est pas vrai, — plus encore
Qu'autrefois. Trois seigneurs marquants de la cité
Sont allés chapeau bas et l'ont sollicité
Afin qu'il me nommât son lieutenant. Foi d'homme,
Je sais m'apprécier; c'était ma place en somme;
Mais lui, gonflé d'orgueil et plein de parti pris,
En termes fiers, de mots techniques bien nourris,
Ce savant général, dont la jactance est grande,
A su pompeusement esquiver la demande,
Leur disant : « J'ai choisi mon lieutenant; c'est fait. »
Quel est cet officier? un plus digne en effet!
Un Michel Cassio, Florentin; quel homme est-ce?
Arithméticien très fort; — d'une faiblesse
Partout ailleurs notoire, un fat, un galantin.
Donnez un escadron à ce beau Florentin
Pour qu'on le voie un peu le manœuvrer; qu'il aille
Seulement le ranger en ordre de bataille!
Bast, une vieille fille en saurait plus que lui
Et tout homme de robe en connaît autant; oui,
Il a la théorie apprise dans un livre,
Babil, science creuse et qui pourtant l'enivre!
Le voilà, ce soldat! Eh bien, c'est lui l'élu!
Et moi qu'on a pu voir (ah! certes, j'ai moins lu!)
En terres tour à tour chrétiennes et païennes
Montrer d'autres valeurs réelles que les siennes,
A Rhode, à Chypre, ailleurs, près de mon général,
Je dois patiemment souffrir un tel rival,
Teneurs de livres, rien, chiffreur, commis de banque,
Et qui m'évince! Ah! non, la patience manque,
A la fin! — Quand je vois cet homme lieutenant,
— Dieu bénisse ce titre! — à qui dès maintenant

Je dois obéissance et servilité presque,
N'étant qu'enseigne enfin de Sa Grandeur mauresque!

RODRIGUE.

J'aurais été plutôt son bourreau, par le ciel!

IAGO.

Je l'aime peu, mais quoi! le mal du siècle est tel :
Tout aux protections; rien aux anciens services.

RODRIGUE.

Je ne voudrais pas voir que, toi, tu le suivisses,
Dans ce cas!

IAGO.

Oh! soyez en paix, je vous conçois,
Messire, mais je fais pour lui ce que je dois.
Tout homme ne peut pas être maître; de même
Que tout maître n'a pas un serviteur qui l'aime.
De ceux-ci, j'en connais beaucoup, qui sont amis
Des maîtres, chérissant l'esclavage, et soumis,
Comme l'âne, pour rien d'autre que la provende!
Ils s'usent à la tâche, et, je vous le demande,
A quoi bon? Pour se voir chasser quand ils sont vieux.
Qu'on me fouette tous ces braves gens odieux!...
D'autres sont tout respect, scrupule, déférence,
Qui servent seulement le maître en apparence.
Ils travaillent pour eux et le maître leur sert,
Dans le fond; bref, après avoir un peu souffert,
Ils ont doré leur veste et font quelque figure...
Ils ont du cœur, ceux-là; j'en suis. — Je vous le jure,
Comme il est vrai que vous Rodrigue est votre nom,
Je ne voudrais pas être Iago, ma foi non,

Si j'étais Othello le More; il m'importune.
Je ne le sers pas lui, mais ma propre fortune.
Dieu qui me voit le sait, tous mes respects sont feints,
Fausse ma déférence, et je marche à mes fins.
Lorsque je ferai, moi, cette chose insensée,
Messire, de trahir le fond de ma pensée,
Vous me verrez offrir moi-même sur ma main
Mon cœur vivant en proie aux corbeaux du chemin!
Non, non, je ne suis pas ce qu'on me voit paraître.

RODRIGUE.

Oh! dites, Iago, quel bonheur pour cet être
D'avoir ravi la fille au logis paternel!

IAGO.

..... Que le père surpris s'éveille à votre appel;
Gâtez un peu sa joie au More; c'est justice;
Que son nom, à travers la ville, retentisse;
Irritez les parents de la fille, et sur lui
Acharnez-vous si bien qu'il éprouve l'ennui
D'un dormeur harcelé par des milliers de mouches!...
Que son bonheur n'ait plus de repos!

RODRIGUE.

Tu me touches!
Voilà bien la maison du père; appelons-le,
Bien haut!

IAGO.

Oui, de façon qu'on croie entendre : Au feu!
Imitez ce lugubre appel qui se prolonge
Si lamentable, et va réveiller en plein songe
Et troubler à minuit dans leur sécurité
Les quartiers populeux d'une grande cité
Quand quelqu'un tout à coup découvre l'incendie!

RODRIGUE.

Holà, Brabantio! Brabantio, ho!... — crie,
A ton tour.

IAGO.

Holà, ho! réveillez-vous, ho, ho!
Au voleur! au voleur! signor Brabantio!
Veillez à la maison, à vos sacs! On vous pille!
Au voleur! au voleur! Veillez sur votre fille!

SCÈNE II

BRABANTIO, IAGO, RODRIGUE.

BRABANTIO, à la fenêtre.

Quelle horrible clameur! Que veut-on, qu'y a-t-il?

RODRIGUE.

Tout votre monde est-il chez vous?

IAGO.

Homme subtil,
Vos verrous sont-ils mis?

BRABANTIO.

Qu'y a-t-il donc, vous dis-je?

IAGO.

Apprenez qu'un malheur sans égal vous afflige;
Que vous êtes volé, que votre cœur se fend,
Que la meilleure part de vous — (c'est votre enfant,

N'est-ce pas?) — un voleur d'amour vous la retranche,
Et qu'enfin le loup noir a pris la brebis blanche!
Faites sonner la cloche et battre le tambour,
Ou le diable vous fait grand-père avant le jour!

BRABANTIO.

Ah! çà, vous êtes fous! Quel est celui qui crie?

RODRIGUE.

Connaissez-vous ma voix, illustre Seigneurie?

BRABANTIO.

Non; qui donc êtes-vous?

RODRIGUE.

Rodrigue!

BRABANTIO.

Et mal t'en prend!
Je t'ai dit, — peut-on faire un tapage plus grand! —
Que tu n'auras jamais ma fille et qu'il m'importe
De te voir moins souvent rôder près de ma porte;
Et c'est pourquoi tu viens, — vit-on rien de pareil! —
Me tirer en sursaut de mon premier sommeil!
Es-tu pris de folie ou de vin?... Quand tu soupes,
Il faut te surveiller et vider moins de coupes,
Mais je te le ferai payer cher, — tu vas voir! —
Car ma condition m'en donne le pouvoir!

RODRIGUE.

Un traître, permettez que je vous le redise,
Vous a volé!

BRABANTIO.

Volé? Nous sommes à Venise;
Et ma maison n'est pas une grange en plein champ.

RODRIGUE.

Je faisais mon devoir, seigneur, en vous cherchant.

IAGO.

Vous êtes, bon seigneur, une grave personne
Qui n'ose servir Dieu quand le diable l'ordonne.
Vous nous croyez gris? Soit; mais est-ce une raison
Pour laisser votre enfant quitter votre maison?
Tant pis pour vous! Un noir cheval de Barbarie
Emmène votre fille au diable! et je parie
Que vos neveux riront de vous en hennissant,
Et vous aurez pour fils des arabes pur sang!

BRABANTIO.

Quel drôle sans respect es-tu? Parle, et te nomme!

IAGO.

Je ne suis qu'un passant qui t'avertit, bonhomme,
Que ta fille est aux bras du More séducteur!

BRABANTIO.

Vous êtes un coquin!

IAGO.

Et vous... un sénateur!

BRABANTIO.

Je te connais, Rodrigue, et tu devras répondre...

RODRIGUE.

J'ai par malheur de quoi répondre et vous confondre,
Seigneur : ce qu'on vous dit est vrai, vrai de tous points ;
Fouillez votre maison, visitez les recoins,
Entrez partout, et si votre fille est encore
Votre fille et non pas la maîtresse du More,
Vous me ferez punir, pour avoir plaisanté
Un sénateur selon que j'aurai mérité.

BRABANTIO.

Holà ! le doute seul tout à coup m'épouvante !
De la lumière ! holà, mes gens ! holà, servante !
Valets, qu'on se réveille, oh !

IAGO.

Il serait mauvais
Que je fusse témoin pour vous, et je m'en vais ;
Mon grade me contraint à rejoindre le More ;
Je songe que la guerre à Chypre dure encore,
Et le sénat voudrait un autre général
Qu'il ne trouverait pas aisément son égal ;
Aussi, se pourrait-il que, vu les circonstances,
Le sénat le maintînt, malgré des résistances,
Et je dois donc, moi qui le hais plus que l'enfer,
Sinon le bien servir, du moins en avoir l'air.
Vous le pourrez trouver... Adieu, car le temps presse...,
Au Sagittaire, et moi près de lui. Je vous laisse.

(Sort Iago.)

SCÈNE III

RODRIGUE, BRABANTIO, entrant.

BRABANTIO.

Elle est partie, hélas! ce n'est que trop certain.
Et je vais vivre, après un tel coup du destin,
Couvert de honte et plein d'amertume... Oh! ma fille!
La malheureuse! — Il faut avertir la famille.
Eh bien, où l'as-tu vue? Avec le More? Hélas,
Mon ami, qui voudrait être père! — Et tu l'as,
Dis-moi, bien reconnue? en vérité! c'est elle!
Mais comment le sais-tu que c'est elle? Ah! rebelle!
Comment elle m'a trompé! qui s'y fût attendu?
Que leur avez-vous dit? qu'a-t-elle répondu?
Seraient-ils mariés, croyez-vous?

RODRIGUE.

Je le pense.

BRABANTIO.

Oh! cette perfidie aura sa récompense!
Qui me racontera comment cela s'est fait!
Mon sang m'a donc trahi!... mais non, non, c'est l'effet
De quelque charme... On dit, je crois, qu'il en existe
Pour réduire à merci la vertu qui résiste?...
N'avez-vous jamais lu cela?

RODRIGUE.

Certainement.

BRABANTIO.

Faites lever mon frère. Ah ! quel évènement !
... Si c'était vous du moins qui l'eussiez obtenue,
Ma fille ! — Allez par là, vous ; prenez cette rue,
Les autres. — Savez-vous où l'on peut les saisir ?

RODRIGUE.

Seigneur, je me fais fort de vous les découvrir.

BRABANTIO.

Nous vous suivrons, merci. Votre obligeance est grande.
Appelons aux maisons ; je le peux ; je commande,
S'il le faut, à beaucoup !

(Sortent Rodrigue et Brabantio.)

SCÈNE IV

OTHELLO, IAGO.

IAGO.

Oui, — bien que tant de fois
J'aie abattu mon homme en guerre, — je le vois :
Le sang m'est difficile à verser ; je me blâme
— Qu'y faire ? — de manquer d'une dureté d'âme
Qui me paraît utile en certains cas ; pourtant...
J'ai failli le percer de coups...

OTHELLO.

Je suis content,
Et les choses se sont ainsi très bien passées.

IAGO.

Il s'exclamait à flots d'injures si pressées,

Si sanglantes pour vous, que cent fois j'ai voulu...
Et, vous dis-je, vraiment il s'en est peu fallu !
Mais, dites-moi, — pardon si je vous interroge, —
Le Magnifique a plus de crédit que le Doge ?
Est-elle votre femme ? Et ne craignez-vous pas
Le divorce, les lois, enfin mille embarras
Qu'il va vous susciter dès demain, sans nul doute ?

OTHELLO.

Qu'il exhale sa rage. Il faudra qu'on m'écoute.
Mes services plus haut que ses cris parleront.
Et sans cela d'ailleurs je peux lever le front,
Car, — je m'en vanterai s'il le faut, — on ignore
Jusqu'ici la royale origine du More
Qui, descendant de rois, a longtemps soutenu
Son nom caché par un mérite assez connu !
Sachez-le, Iago, que n'était Desdemone
Et l'amour qui m'attache à sa douce personne,
Je ne voudrais donner ni limite ni frein
A mon royal caprice errant et souverain.
Pas même pour tous les trésors que la mer roule !...
Mais voici des flambeaux et qu'on arrive en foule.

IAGO.

C'est le père irrité sans doute et ses amis !
Il faut rentrer, seigneur.

OTHELLO.

Il ne m'est pas permis.
Mon titre seul défend de fuir à leur approche,
Et j'entends faire voir que je suis sans reproche.
Eh bien ?

IAGO.

Ce n'est pas eux, par Janus !

SCÈNE V

Les Mêmes, CASSIO, Suite.

CASSIO.

Général,
Le doge vous demande en son palais ducal,
Sans le moindre retard.

OTHELLO.

En savez-vous la cause?

CASSIO.

Les nouvelles de Chypre, au moins je le suppose;
Une affaire de haute importance en tous cas :
Le Sénat se rassemble.

OTHELLO.

Allons-y de ce pas.

CASSIO.

Voici du monde encor qui vous cherche.

IAGO.

Le père !
Seigneur, — qui gesticule et qui se désespère.
Prenez bien garde à vous !

SCÈNE VI

LES MÊMES, BRABANTIO, RODRIGUE, SUITE.

OTHELLO.

Oh ! arrêtez !

RODRIGUE.

Seigneur,
C'est le More !

BRABANTIO.

Tombez sur lui, le suborneur !

(On tire les épées des deux côtés.)

IAGO, à Rodrigue, croisant avec lui l'épée.

Je suis votre homme, à vous ! — Voilà vos équipées,
Rodrigue ; — à vous !

OTHELLO.

Rentrez vos brillantes épées ;
La rosée en pourrait ternir l'éclat ; et vous,
Vous pourrez mieux ici nous commander à tous
Par votre âge, très bon seigneur, que par vos armes.

BRABANTIO.

Ma fille !... où caches-tu ma fille ! Et par quels charmes
L'as-tu réduite ainsi, voleur ! Par quel poison ?
Car, j'en appelle à tous les hommes de raison,
Si tu ne l'avais pas soumise par magie,
Est-ce que ce trésor de grâce et d'énergie,
Ma fille, belle, tendre, heureuse près de nous,
Que les beaux jeunes gens adoraient à genoux,

— En vain, car elle avait horreur du mariage, —
Est-ce que cette enfant,... une fille si sage,
Dis-je,... aurait pu, risquant la honte, laisser tout,
Père, famille, honneur, et, folle tout à coup,
S'aller réfugier sur le sein noir d'un More?
... Inspirer l'amour, toi! la crainte, passe encore!
Le monde jugera. Tu n'as pu, c'est trop clair,
La séduire qu'avec quelques drogues d'enfer!
La probabilité deviendra l'évidence.
Je t'appréhende donc, corrupteur d'innocence,
T'accusant d'exercer un art mis hors la loi.
Qu'on s'empare de lui!

OTHELLO.

Vous, obéissez-moi,
Mes soldats; vous aussi, gens du parti contraire!
Tous, l'épée au fourreau! — Lorsque dans une affaire
Je dois combattre, on n'a point à me conseiller.
(A Brabantio.)
Seigneur, pour vous répondre, où faudra-t-il aller?

BRABANTIO.

En prison! c'est le cours voulu de la justice!

OTHELLO.

Dites-moi s'il se peut que je vous obéisse?
Le doge en cet instant me demande au Sénat:
Voici ses envoyés. Une affaire d'État,
Urgente, nous appelle.

UN OFFICIER, à Brabantio.

Oui, le Sénat s'assemble.
On vous a demandé tout à l'heure, il me semble.

BRABANTIO.

A cette heure de nuit, le Sénat en conseil !
Allons-y tous ! je peux, dans un malheur pareil,
M'adresser jusque-là. Va, ma vengeance est sûre.
Mes frères du Sénat sentiront mon injure...
Si l'on ne punissait un semblable attentat,
Des esclaves païens gouverneraient l'État !

SCÈNE VII

Le théâtre représente la salle du Sénat. — Le Sénat assemblé.

LE DOGE, LES SÉNATEURS, OFFICIERS.

LE DOGE.

Il existe trop peu d'accord pour que l'on croie
En ces divers avis.

PREMIER SÉNATEUR.

Moi, celui qu'on m'envoie
M'annonce bien cent sept galères.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Moi, deux cents.

LE DOGE.

Moi, cent quarante.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

On sait que dans ces cas pressants
La plupart des rapports se font par conjecture ;
Mais, la flotte, on la voit ! La nouvelle en est sûre.

Les rapports là-dessus prouvent en concordant.
Elle vogue vers Chypre.

LE DOGE.

Ou Rhode!

PREMIER SÉNATEUR.

Cependant,
Pour les Turcs, Chypre a plus d'importance que Rhode.
Ils manœuvrent pour nous tromper. C'est leur méthode.
Voyons. Chypre n'est guère armée, et Rhode l'est :
Qu'iraient faire les Turcs à Rhode, s'il vous plaît?
Chercher les grands périls et les vaines prouesses
En laissant derrière eux Chypre avec ses richesses?
Non, non, n'y croyez pas.

LE DOGE.

Je suis de cet avis.

(Entrent des messagers.)

UN OFFICIER.

Des messagers!

UN MESSAGER.

Seigneurs, les Turcs étaient suivis
D'une arrière-flotte.

PREMIER SÉNATEUR.

Ah! comment est-elle forte?

LE MESSAGER.

Trente voiles, seigneurs, environ. Et j'apporte,
Au nom de Montano, l'annonce du retour
Des Ottomans sur Chypre. Enfin leur flotte y court.

LE DOGE.

C'est donc certain. — Sait-on où trouver Marc Luchèse?

PREMIER SÉNATEUR.

A Florence.

LE DOGE.

Écrivez sur-le-champ qu'il lui plaise
Nous rejoindre.

PREMIER SÉNATEUR.

Voici venir Brabantio
Et notre vaillant More.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, OTHELLO, BRABANTIO, SUITE.

LE DOGE, à Othello.

Il faut, noble Othello,
Que votre épée encor dès demain nous seconde
Contre notre adversaire et l'ennemi du monde,
L'Ottoman...

(A Brabantio.)

Je ne vous avais pas vu d'abord;
Vos secours cette nuit nous auraient manqué fort!
Nous en avons besoin.

BRABANTIO.

Et j'ai besoin du vôtre!
Ce n'est pas le souci public, mais un tout autre,
— Veuillez me pardonner, Altesse, — ce n'est pas
Mon titre, votre appel, nos graves embarras,

Qui m'ont soudain tiré du lit à pareille heure!
Mon chagrin personnel, — vous le voyez, j'en pleure, —
Chasse comme un torrent les autres hors de moi
Et pourtant reste entier, seul dans mon cœur!

LE DOGE.

Eh quoi?
Que vous arrive-t-il?

BRABANTIO.

Oh! ma fille! ma fille!

LE DOGE, LES SÉNATEURS.

Morte?

BRABANTIO.

Oui, à mes yeux. Honte de ma famille!
Subornée! Et séduite à force de poison!
Un vol magicien l'a prise à ma maison!
Car la nature, — il faut l'avouer, seigneuries, —
Ne ferait rien de tel dans les sorcelleries!
Non, c'est trop monstrueux!

LE DOGE.

L'infâme quel qu'il soit
Sera, pour ce forfait, puni selon le droit.
Et le livre de mort de la Loi, c'est vous-même
Qui l'interpréterez, dans sa rigueur extrême...
Quand vous accuseriez mon fils, — cela sera.

BRABANTIO.

Merci, doge, merci. — C'est lui, ce scélérat!
C'est le More!

TOUS.

Lui! lui?

LE DOGE, à Othello.

Qu'avez-vous à répondre?

BRABANTIO.

Rien! et ce que j'ai dit suffit à le confondre!

OTHELLO.

Très graves, très puissants, très fiers patriciens,
Mes maîtres bien-aimés, — le meilleur de ses biens,
Sa fille, à ce vieillard, c'est vrai, je l'ai ravie,
Et j'enchaîne à jamais ses destins à ma vie;
Cela c'est vrai, mais rien de plus; ma faute est là
Tout entière; voyez, seigneurs, et jugez-la.
Sans doute ma façon de parler semble rude :
Aux paroles de paix je n'ai point d'habitude;
Car depuis que mes bras sentirent, à sept ans,
Leur force, — jusqu'ici, j'ai vécu tout ce temps
Sous les étendards, sauf les dix dernières lunes,
Et fait des actions dont on sait quelques-unes;
De sorte qu'en dehors de guerre et de combats,
Tout au monde est sujet dont je ne parle pas.
Je n'embellirai pas certainement ma cause...
Pourtant il faut parler, et que je vous expose,
Simplement, — et, seigneurs, avec votre secours, —
Le récit de tout point exact de nos amours;
Et vous verrez par quel enchantement, quel charme,
— C'est l'accusation, n'est-ce pas, dont on s'arme? —
Par quel mystérieux pouvoir, l'amour vainqueur
A séduit cette enfant et dominé son cœur.

BRABANTIO.

Une fille timide à l'excès, sédentaire
Et si calme! modeste, et d'un tel caractère

Qu'elle rougissait d'elle à chaque mouvement,
Eût-elle abandonné le logis follement,
Dédaignant tout, honneur, pays, fortune,
Tout enfin, par amour pour cet être à peau brune!
Non! s'il n'eût eu recours à des philtres d'enfer!

LE DOGE.

Affirmer, ce n'est pas prouver.

BRABANTIO.

Quand c'est si clair!

UN SÉNATEUR.

Vous, Othello, parlez.

OTHELLO, au doge.

Que Votre Grâce ordonne,
Monseigneur, d'amener au Sénat Desdemone;
Qu'elle parle devant son père, sous vos yeux;
Et si, par son récit, j'apparais odieux,
Reprenez-moi mon grade, et que votre sentence,
Avec tous mes honneurs, m'enlève l'existence.

LE DOGE, à un officier.

Eh bien, allez chercher Desdemone.

OTHELLO, à Iago.

Allez-y,
Vous qui savez l'endroit.

(Aux sénateurs.)

En attendant ici,
Aussi loyalement que devant Dieu lui-même
Je peux dire pourquoi la jeune fille m'aime,
Et comment l'amour vient au cœur et nous soumet.

LE DOGE.

Nous écoutons ; parlez, oui.

OTHELLO.

Son père m'aimait ;
Il m'invitait souvent, et témoignait l'envie,
Chaque fois, d'écouter l'histoire de ma vie,
Et d'année en année, en leurs détails, combats,
Aventures, hasards, voyages, pas à pas.
Et je lui déroulais alors ma vie entière
Depuis les calmes jours de l'enfance première
Jusqu'à ce moment même où nous causions tous deux.
Et je l'entretenais de départs hasardeux ;
De désastres sur terre et sur mer, lamentables ;
De ces coups évités qu'on crut inévitables.
Je lui disais comment, sur la brèche d'un fort,
Une fois j'échappai d'une ligne à la mort ;
Comment je fus tiré du péril le plus grave,
Mais comment je fus pris et vendu, fait esclave ;
Comment, par quels efforts je m'étais racheté,
Et quels malheurs avaient suivi ma liberté.
Alors, j'eus à parler d'antres sur les rivages ;
De stériles déserts, de carrières sauvages,
Et de monts qui touchaient de leur crête le ciel ;
Et je parlais aussi de ce pays cruel
Où l'homme se nourrit avec la chair humaine,
Et de ces gens lointains, de taille herculéenne,
Dont l'épaule remonte au niveau de leur front...
Desdemone, d'un air d'intérêt très profond,
M'écoutait... j'en avais, moi, plus de complaisance ;
Mais souvent quelque soin réclamait sa présence :
Elle, alors, se levant, — vite, — arrivait toujours
A reprendre au plus tôt le fil de mes discours.

Je le vis, et saisis un jour l'heure opportune
Pour qu'elle pût ouïr mon récit sans lacune...
Jamais elle n'avait pu l'entendre en entier...
Je parvins aisément à m'en faire prier :
J'obéis; et souvent je lui tirais des larmes,
Lorsque je racontais un douloureux fait d'armes,
Tous les maux que d'abord ma jeunesse subit...
Et quand j'eus répété ce que je vous ai dit,
J'obtins mille soupirs, tout un monde, en échange!
Elle dit que c'était étrange, bien étrange;
Que c'était triste, triste, oh! triste infiniment!
Elle eût voulu ne pas l'entendre!... seulement,
Elle eût aussi voulu que le ciel l'eût fait naître
A ma place! et me dit de lui faire connaître,
Si j'avais un ami qui l'aimât, — cet ami;
Et que tous mes malheurs, dont elle avait gémi,
S'il les savait conter comme moi, — dans son âme
Elle se sentait prête à devenir sa femme!...
A ce mot, j'ai parlé; mes désirs ont paru;
Elle m'aima pour les périls que j'ai courus,
Et moi pour la pitié qu'elle en eut, pour ses larmes.
C'est là tout; ce sont là ma magie et mes charmes!
Mais la dame s'avance, et je veux qu'à son tour
Elle dise comment j'ai gagné son amour!

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, DESDEMONE, IAGO.

LE DOGE.

Je crois que ce récit vaincrait aussi ma fille!...
Mon bon Brabantio, — son innocence brille;
Prenez donc pour le mieux cette aventure-là!

BRABANTIO.

Qu'elle parle, je vous en prie; écoutez-la;
Et si ce qu'il nous a conté dans son histoire
Apparaît avéré; d'une façon notoire
Si vraiment elle a fait la moitié du chemin,
Je jure, — si vraiment elle a donné sa main, —
Que je détournerai de l'homme tout mon blâme...
Approchez; pour nous dire à qui, — ma belle dame, —
Entre tous, vous devez obéir?... On va voir!

DESDEMONE.

Je reconnais ici, père, un double devoir :
Mon éducation, je vous la dois; ma vie
Est vôtre, et rien ne peut faire que je dévie,
Car vous m'avez tracé vous-même un droit chemin,
Et ma soumission est toute en votre main...
Mais voici mon époux, si je fus votre fille!....
De même que ma mère a quitté sa famille
Et vous a choisi, vous, pour seul maître, — à mon tour
Je le prends pour seigneur et maître avec amour!

BRABANTIO.

Que Dieu soit avec vous! J'ai fini. Que l'on passe
Aux affaires d'État, s'il plaît à Votre Grâce.
Adoptez des enfants, bien, mais n'en faites pas!
More, de tout mon cœur je la mets dans tes bras;
Ce que j'aurais voulu garder, je te le donne
Puisque tu l'as!.. — C'est bien. — Grâce à vous, ma mignonne,
Il me plaît de n'avoir pas eu quelque autre enfant;
Il eût connu mon joug, cette fois triomphant!
J'ai fini, monseigneur.

LE DOGE.

Une parole encore.
Rendez votre faveur à votre fille, au More.
Un mal qu'on reconnaît sans remède est moins dur
Qu'au temps où l'on prenait un remède mal sûr,
Car un constant chagrin aux vains espoirs se lie.
Ne pas se consoler d'un malheur, c'est folie,
Car c'est éterniser l'instant de la douleur.
Que l'homme volé rie, il vole son voleur;
Mais ceux qui sont livrés à des douleurs extrêmes,
Après un mal passé s'en font un autre eux-mêmes!

BRABANTIO.

Donc laissons Chypre aux Turcs; après, c'est entendu,
Nous rirons tous; dès lors, nous n'aurons rien perdu!
Le précepte porté sans le mal, c'est sublime!
Moi, je porte à la fois la peine et la maxime.
Tous ces beaux dictons-là sont d'absinthe et de miel,
Egalement amers et doux. Au nom du ciel,
Assez. Les mots ne sont que des mots, rien en somme!
Et l'on n'a jamais vu qu'ils consolent un homme...
Aux affaires d'État, maintenant, par pitié!

LE DOGE.

Le Turc, après avoir quelque temps louvoyé,
Vole sur Chypre avec une flotte puissante.
Les moyens défensifs que notre île présente,
Vous, Othello, vous les savez mieux que pas un,
Et c'est l'opinion, en ce péril commun,
Qui, pour ce poste-là, d'une voix vous désigne,
Bien qu'un autre l'occupe et qu'il s'en montre digne.

OTHELLO.

L'habitude m'a fait plus doux que le duvet
Mon lit de guerre avec la pierre pour chevet;
Et je sens, je l'avoue, au seul mot de bataille,
De ces joyeux élans dont tout le cœur tressaille!
Je me charge, seigneurs, de ce commandement.
J'irai contre les Turcs. — Donc, seigneurs, humblement
Je vous prie accorder les faveurs à ma femme
Et le lieu de séjour que son titre réclame.

LE DOGE.

Elle ira demeurer, si vous le voulez bien,
Chez son père.

BRABANTIO.

Non, non, j'entends qu'il n'en soit rien.

OTHELLO.

Et moi de même.

DESDEMONE.

Et moi de même; car, je pense,
Mon père ne saurait me prendre en patience
Pour tous les souvenirs qu'il aurait à me voir.
Monseigneur, aidez-moi...

LE DOGE.

De tout notre pouvoir.
Que veux-tu, Desdemone?

DESDEMONE.

O monseigneur, — ma fuite
Pour le More, l'éclat de toute ma conduite,
Proclament assez haut que je l'aime ardemment.
Puis-je donc, et sitôt! le quitter en l'aimant?

Où mon époux ira, j'irai. Je veux le suivre.
C'est pour lui, près de lui que j'ai juré de vivre
Quand j'ai vu non ses traits, mais sa beauté de cœur!
Pendant qu'il conduira cette guerre en vainqueur,
Si l'on me laisse ici, dans une paix légère,
Moi qui chéris en lui le noble homme de guerre,
Je ne verrai donc pas mon héros, tous les jours,
Pratiquer ces vertus d'où vinrent nos amours!
... Seigneurs, vous voyez bien qu'il faut que je le suive;
Son départ me serait une peine trop vive
Et bientôt son absence un trop pesant ennui...
Laissez-moi donc partir. Ma place est près de lui.

OTHELLO.

Accordez-nous, seigneurs, ce qu'elle vous demande,
Et qu'à de pareils vœux le Sénat condescende.
Ce n'est pas que je veuille avant tout assouvir
La jeune et naturelle ardeur de mon désir;
Mais j'entends avant tout plaire à ma douce dame...
Surtout ne craignez pas que, dévorant mon âme,
Le soin de nos amours trouble en moi le soldat
Et me fasse oublier l'intérêt de l'État!...
Vous l'avez entendu d'ailleurs; — ma bien-aimée
Veut me voir agissant selon ma renommée!

LE DOGE.

Faites à votre gré tous deux... mais l'heure fuit
Le temps presse; il faudra partir dès cette nuit.

DESDEMONE.

Cette nuit?..

LE DOGE, à Othello.

Oui, madame ; — et vous, faites en sorte
De nous laisser quelqu'un de sûr qui vous apporte
Nos ordres.

OTHELLO.

Monseigneur, le voici tout trouvé :
Mon enseigne Iago, sûr, loyal, éprouvé...
Je lui remets le soin d'accompagner ma femme.

LE DOGE.

Soit.

A Brabantio, en s'en allant.

— Mon noble seigneur, si la beauté de l'âme,
Pour s'en orner, toujours attire la beauté,
Votre gendre n'a pas d'égal, en vérité !

PREMIER SÉNATEUR.

Mon brave More, adieu ! — Sois doux à Desdemone.

BRABANTIO.

More, ouvre bien les yeux ! veille sur sa personne...
Elle a trompé son père : elle peut te tromper !

OTHELLO.

Ma vie est sur sa foi !

(Le Sénat se retire.)

A Desdemone :

Venez nous occuper
Des choses du départ ; — nous n'avons plus qu'une heure.
Mais une heure avec vous en est-il de meilleure?
...Je te l'ai confiée, Iago. Tu mettras
Ta femme à son service ; — et tu te hâteras.

(Sortent Othello et Desdemone.)

SCÈNE X

RODRIGUE, IAGO.

RODRIGUE.

Iago?

IAGO.

Noble cœur?

RODRIGUE.

Sais-tu pas mon envie?

IAGO.

Parbleu! d'aller dormir? dans ton lit?

RODRIGUE.

Pour la vie,
Dans l'eau.

IAGO.

Si tu le fais, si tu le permets!...
Je ne t'aimerai plus, sûrement, plus jamais!

RODRIGUE.

La mort, — ami, — voilà le médecin suprême.

IAGO.

Je cherche un homme en vain sachant s'aimer soi-même
Depuis les quatre fois sept ans que j'ai vécu,
Et je n'en verrai pas, — j'en suis bien convaincu! —

... Depuis que je distingue un bienfait d'une injure,
Non, je n'en ai pas vu!... Lâcheté toute pure!

RODRIGUE.

Que faire? j'en ai honte, et je ne peux guérir
De cet amour étrange.

IAGO.

Et tu veux en mourir!
L'amour? cela se plante, et se greffe, et se sème,
Et meurt quand on le veut... Naïf! est-ce qu'on aime?
La volonté jardine et le cœur est un champ.
... On supprime un amour qui gêne en l'arrachant.

RODRIGUE.

Que n'ai-je la vertu d'oublier!

IAGO.

Bon jeune homme!
La vertu? — Connais pas! — mais ce qu'on veut en somme,
On le fait. — Te noyer? on peut noyer des chiens!
Sont-ce là tes charmants plaisirs d'amour?... mais, tiens,
Je reste ton ami. Je veux t'être fidèle...
L'amour de nos héros ne peut être éternelle...
Emplis ta bourse d'or et suis-nous seulement.
Emplis ta bourse d'or, et cherche le moment.
... Tu te damneras mieux qu'en te noyant, j'espère!
Mais prends beaucoup d'argent dans ta bourse, compère.
— Le More est vieux et noir; la dame ayant le cœur
Vénitien, tu dois être un jour le vainqueur!
— Mais il faut de l'argent, de l'argent plein ta bourse,
Et ne rester jamais des coquins sans ressource!

RODRIGUE.

Alors, tu serviras sûrement mon amour?

IAGO.

Sûrement, car je veux aussi ma joie un jour!
Je hais, je hais le More et d'une haine immense.
Trompe-le; je serai content. Va donc, commence!
Emplis ta bourse d'or, surtout, — car il en faut!
— A présent, mon ami, le ciel connaît là-haut
Quels effets vont sortir de nos haines unies!

RODRIGUE.

Je vendrai tous mes biens...

IAGO, à Rodrigue qui sort.

Vos peines sont finies,
Mais emplissez la bourse! il faudra beaucoup d'or!

(Rodrigue sort.)

Pauvre dupe! il le doit à moi, s'il vit encor!
Qu'il paie! — En vérité, ce serait une honte
De lui donner mon temps sans y trouver mon compte!
Voyons, je hais le More. Un bruit fâcheux pour moi
Court à Venise. On dit qu'il est sans foi ni loi
En amour, comme ceux de sa race maudite,
Et que par lui jadis ma femme fut séduite!
Je le hais, je le hais! — et je dois me venger.
Je lui plais, c'est tant mieux. Il faut encor songer
A trouver un second qui m'aide, et qui l'ignore :
Cassio le sera. Je veux souffler au More

Que Cassio près de sa femme est familier.
Il est jeune et galant, causeur, beau cavalier,
Et fait pour inspirer des soupçons au plus sage...
Le More, ouvert et franc, juge l'homme au visage...
C'est bien. Ce fait étrange est là, prêt, sous mon front,
Et la Nuit et l'Enfer le réaliseront!

FIN DE L'ACTE PREMIER.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

Un port dans l'île de Chypre.

MONTANO, un Officier, 2e et 3e Officiers.

MONTANO.

Que voyez-vous en mer, du haut du promontoire ?

L'OFFICIER.

Rien encore; la mer est haute à n'y pas croire;
Pas de voile entre ciel et mer.

MONTANO.

Quel vent d'enfer!
Je n'en ai vu jamais mieux bouleverser l'air
Ni si fort ébranler nos murs! S'il ne s'apaise
En mer, pas un tenon ne tiendra la mortaise,
Sous le coup des paquets qui battront les vaisseaux...
Qu'apprendrons-nous demain de la fureur des eaux!

L'OFFICIER.

La perte des vaisseaux ottomans. — Sur la plage
Avancez; vous verrez l'eau frapper le nuage;

La mer, en secouant sa crinière et son dos,
Jusqu'à l'Ours enflammé jette des masses d'eaux
Qui paraissent vouloir éteindre les étoiles!
Quelle affreuse tourmente!

MONTANO.

Avec leurs deux cents voiles,
Si les Turcs n'ont gagné quelque mouillage, adieu!
Ils ne sauraient tenir au large!...

DEUXIÈME OFFICIER, entrant, au premier officier.

Écoute un peu
Les nouvelles... Mon cher, la guerre est terminée :
Les Turcs sont mis à mal; la tempête effrénée
Les a battus. Un beau vaisseau vénitien
A pu voir leur naufrage immense! Le païen
Est vaincu!

MONTANO.

Voyez-vous!

TROISIÈME OFFICIER, entrant.

Le navire est à peine
Au môle; c'est, messieurs, celui qui nous amène
Cassio, le second d'Othello; celui-ci
Est en mer; puisse-t-il nous arriver aussi!

MONTANO.

C'est un bon général! Dieu nous le garde encore!

SCÈNE II

LES MÊMES, CASSIO, qui a entendu ces paroles de Montano.

CASSIO.

Merci, vous qui rendez ainsi justice au More,
Cher gouverneur! — Un coup de temps l'a séparé
De moi... Dieu le protège!

MONTANO.

Il s'est donc égaré?

UN OFFICIER.

A-t-il un bon navire?

CASSIO.

Un bon et beau navire.
Un très bon pilote. — Oh! j'ai bon espoir, messire.

VOIX, dans le lointain.

Une voile! une voile! un navire!

MONTANO.

Ces voix?...

UN OFFICIER, sur une éminence.

La ville reste vide; au môle, j'aperçois,
Par groupes, tout le peuple, et l'on crie : Une voile!

MONTANO.

Ah! c'est le général! J'ai foi dans son étoile!

(On entend le canon.)

C'est la salve d'honneur que l'on tire.

(A un officier.)

Allez voir.

— C'est toujours un ami!

L'OFFICIER.

J'y cours.

MONTANO.

J'ai bon espoir.

C'est lui! mais, dites-moi, Cassio, je vous prie :
On annonce, — est-ce vrai? — qu'Othello se marie?

CASSIO.

C'est fait. Il est l'époux d'un être si charmant,
Si noble, si parfait,... que la louange ment!

(A l'officier qui revient.)

Eh bien, qui rentre au port?

L'OFFICIER.

C'est Iago, l'enseigne.

CASSIO.

Parti plus tard que nous, avec le vent qui règne.
Déjà là! — Desdemone était sur son vaisseau,
Messieurs! Et l'ouragan qui bouleversait l'eau,
Les vents et les rochers aigus, les bancs de sable
Qui guettent des bas-fonds la barque périssable,
Tous ces monstres se sont par miracle écartés
Devant tant de blancheur divine et de beautés!

MONTANO.

Quelle est donc cette femme?

CASSIO.

Eh bien, seigneur, la reine
Du général. — L'enseigne a mis sept jours à peine
Pour nous joindre! Et c'est lui qui débarque d'abord!
Dieu, gardez Othello! Poussez sa voile au port!

SCÈNE III

LES MÊMES, DESDEMONE, IAGO.

CASSIO, montrant Desdemone qui s'avance.

Les trésors du vaisseau sont descendus à terre :
Voyez et saluez! — Madame qu'on revère,
Que la grâce du ciel vous accompagne ici!

DESDEMONE.

Très noble Cassio, de tout mon cœur merci.
...Quelles nouvelles a-t-on de mon seigneur et maître?

CASSIO.

D'une minute à l'autre on croit le voir paraître.

DESDEMONE.

Je crains... Que vous est-il arrivé?

CASSIO.

Nos vaisseaux,
Dans ce puissant combat du ciel avec les eaux,
Ont été séparés... Mais écoutons! On crie...

VOIX lointaines.

Une voile!

(On entend le canon.)

CASSIO.

Une salve encore!

(A un officier.)

Je vous prie,

Allez voir. — On aura sans doute reconnu
L'amiral.

(A Iago.)

Vous, seigneur, soyez le bienvenu!

(A Émilia.)

Et vous, permettez-moi, — (soyez sans jalousie,
Iago!), — d'en agir selon ma courtoisie,
En marin libre et franc!

(Il embrasse Émilia.)

IAGO.

Moi jaloux! et de quoi?
Mon cher, vous en auriez vite assez, comme moi!

ÉMILIA.

Je ne vous prîrai pas d'écrire mon éloge,
Cher époux!

(Elle suit Desdemone qui s'éloigne vers le port. Cassio tient la main de Desdemone auprès de qui il se montre empressé.)

IAGO, à part, suivant Cassio des yeux.

Bien, souris, cause, parle, interroge,
Réponds; fais le galant. C'est bien. — De mieux en mieux :
Un mot bas, à l'oreille! Allons, c'est merveilleux!
Tout mot, tout compliment, tout sourire est un piège!
Si tu savais ce que tu perds à ce manège,

Que ta galanterie est pleine de dangers,
Et que je vais te prendre à ces réseaux légers!...
Il lui baise les doigts!... mais avec quelle grâce,
Il faut voir! — C'est avec cela que je t'enlace!

(Sonnerie de trompette.)

(Haut.)

C'est le More!

DESDEMONE.

Courons vers lui, bon Cassio!

SCÈNE IV

Les Mêmes, OTHELLO, Suite.

OTHELLO.

O ma belle guerrière!

DESDEMONE. (Il la tient embrassée.)

O mon cher Othello!

OTHELLO.

Je suis émerveillé, non moins qu'heureux! — O joie
De mon âme! Dieu veut qu'enfin je vous revoie!
— Ah! si les ouragans laissent tous derrière eux
Un pareil calme, — alors, soufflent des vents affreux
A réveiller la mort de clameurs inconnues,
Et que ma frêle barque escalade les nues
Sur des montagnes d'eau, pour retomber après
Au plus profond de tous les enfers! — Je voudrais,
Desdemone, mourir là, dans cet instant même,
Car j'éprouve la joie infinie; oui, suprême!

Et j'ai peur de ne plus retrouver, jamais plus,
Ce charme, cette paix, ce bonheur absolus!

DESDEMONE.

Qu'un aussi vaste amour, qu'une joie aussi grande
Cessent de croître, oh! Dieu le défend!

OTHELLO.

Qu'il t'entende!...
Dieu clément! je ne puis parler de mon bonheur
Comme je le voudrais! j'en ai trop plein le cœur...
Il m'étouffe, là...

(Il l'embrasse.)

Tiens! — Doux baisers qu'on m'accorde,
Vous serez à jamais nos seuls bruits de discorde!

IAGO, à part.

Bon, bon! je changerai cette musique-là!

OTHELLO.

La tempête a vaincu les Turcs. Bénissons-la,
Mes amis! — Rendons-nous au château, ma mignonne.
— Salut, Chypre! — N'y suis-je oublié de personne?
Je suis un vieil ami dans Chypre, n'est-ce pas,
Vous tous? — Oh! comme ils vont te fêter, tu verras!
Ils m'aiment tous! Allons, tiens! je ne sais pas dire!
Et je parle au hasard, comme dans le délire!
— Iago, fais accueil à mon pilote, à tous
Mes matelots! Ils l'ont mérité.

(A Desdemone.)

— C'est donc vous!

(Tout le monde sort, à l'exception de Iago et de Rodrigue.)

SCÈNE V

IAGO, RODRIGUE.

IAGO.

Viens me rejoindre au port. — Es-tu brave? Sans doute :
On prétend que l'amour ennoblit l'homme. Écoute.
Cassio doit rester de garde cette nuit...
Mais d'abord — Desdemone est éprise de lui;
Apprends cela.

RODRIGUE.

De lui! je n'y crois pas.

IAGO.

Farouche
Amoureux! — Or voyons, mets un doigt sur ta bouche.
Et laisse-moi t'instruire, enfant! — Remarque-moi
Comme elle est devant lui fascinée! et pourquoi?
Pour les récits menteurs que ce héros invente,
Ou plutôt pour le ton pompeux dont il se vante.
Cela peut-il durer? N'en crois rien; tel qu'il est
Apparaîtra bientôt le More, vieux et laid.
Les beaux yeux de la dame ont besoin d'autre chose!
Au bout d'un peu de temps, pour qu'un mari s'impose
A l'amour, il lui faut être au moins gracieux,
Ou beau, noble, être fait pour le plaisir des yeux,
Et celui-ci n'est rien de tout cela! la belle
S'apercevra bientôt de son erreur cruelle,
Elle apprendra l'ennui, le dégoût chaque jour,
La haine! il lui faudra, te dis-je, un autre amour!

La nature à cela l'instruira d'elle-même;
Or Cassio, voyons, est bien fait pour qu'on l'aime,
Et si ce que je viens de dire, tu l'admets,
La dame doit faiblir pour cet homme, ou jamais.
Non, nul n'est mieux placé que lui, personne au monde.
C'est un drôle subtil, glissant, plein de faconde,
Et qui sait dénicher l'occasion! il a
Grâce, beauté, jeunesse, enfin tout pour cela;
Un œil surtout, un œil admirable, qu'il roule
De manière à créer les bons moments en foule
Quand ils ne viennent pas d'eux-mêmes. Par le ciel!
Ce drôle diabolique et pestilentiel
A toutes les vertus qui séduisent les dames...
Déjà nos tourtereaux ont échangé leurs âmes!

RODRIGUE.

Oh non! je ne peux pas le croire, en vérité!
Non! je crois sa vertu digne de sa beauté!

IAGO.

Jeune amoureux! Voilà les grands mots! vertu! digne!
Va, le vin qu'elle boit vient du sang de la vigne...
Un cœur naïf n'eût pas aimé cet homme noir!
Laisse-toi donc par moi conduire, et tu vas voir!
Ne vous ai-je pas fait, seigneur, quitter Venise?
Je veux que vous ayez la victoire promise!
Écoutez : cette nuit, — j'ai trouvé ce moyen, —
Vous resterez de garde avec nous autres.

RODRIGUE.

Bien.

IAGO.

Je pourrai vous donner le mot d'ordre. Notre homme,
Cassio, ne sait pas même comme on vous nomme;

C'est au mieux. En causant, blessez-le par un mot.
Riez de sa consigne ou de lui. Parlez haut.
Bref, manœuvrez, — c'est là le but, — pour qu'il s'irrite.

RODRIGUE.

Après ?

IAGO.

Il est colère et s'emportera vite;
Et pour peu qu'il menace et qu'il lève la main,
J'excite un mouvement dans tout Chypre, et demain
On vous le bannira, pour que l'île s'apaise!
Son départ, — est-ce bien conçu? — vous met à l'aise;
Avec lui, votre seul obstacle est écarté,
Et dès lors l'espoir s'ouvre à vous, illimité.

RODRIGUE.

Soit. Préparez au mieux l'instant, pour que j'agisse.
...Je le ferai, si j'ai l'occasion propice.

IAGO.

Vous l'aurez, favorable au mieux; je m'en fais fort.
Adieu donc; mais venez tantôt me joindre au port...

RODRIGUE.

Adieu.

(Sort Rodrigue.)

SCÈNE VI

IAGO, seul.

IAGO.

Que Cassio l'aime, c'est vrai... — Sans doute.
Cassio l'aime. Il est moins sûr qu'elle l'écoute,
Mais c'est possible, et c'est facile à croire. Bon.
Le More, — cependant je le hais sans pardon! —
Est de nature noble, aimante, très fidèle,
Et saura se montrer tendrement épris d'elle.
Moi maintenant, je l'aime aussi, — d'un autre amour
Que l'amour, — par désir de me venger un jour!
Je le crois, que ce More (on l'a dit à Venise)
A dû chez moi tenter quelque heureuse entreprise...
Si je n'ai rien montré de l'horrible soupçon,
Je l'ai gardé secret en moi, mortel poison
Qui n'a jamais cessé de me mordre aux entrailles;
Et je n'aurai répit qu'au jour des représailles,
Femme pour femme, enfin quand nous serons de pair;
Ou quand je l'aurai mis tout entier, âme et chair,
Dans une jalousie où sa raison s'éteigne!
Voilà le double but; mais, pour que je l'atteigne,
Il faut que ce limier de Venise (ce sot,
Que je conduis en laisse et gouverne d'un mot,
Grâce à sa jeune ardeur à la chasse) — m'assiste,
Et, lancé comme il est, me garde bien la piste!
Ah! je tiens mon Michel Cassio par les reins!
Encore un qui voudrait me faire... je le crains!
Mais pardieu! je saurai le perdre aux yeux du More,
Si bien que celui-ci me remercie encore,

Moi qui le rendrai fou de rage et de douleur!
— Le plan est là,... confus ; — je le rendrai meilleur.

SCÈNE VII

UN HÉRAUT, avec un ban; FOULE.

LE HÉRAUT.

Au nom du général Othello, dont émane
Ce ban, — faisons savoir que la flotte ottomane
A péri tout entière. On en est assuré.
Il convient que ce jour soit dûment célébré,
Pour l'évident secours que le Ciel nous envoie,
Par des danses, des jeux, chansons et feux de joie.
De plus, le général veut qu'on fête ce soir
Son heureux mariage, et fait à tous savoir
Que le château tiendra ses portes grand'ouvertes,
— Pour qu'on y trouve jeux, musiques et dessertes, —
De cette cinquième heure à onze heures sonnant.
Bénis soient Chypre et le général gouvernant!

(Le héraut s'éloigne, suivi de la foule.)

SCÈNE VIII

Une salle dans le château.

OTHELLO, CASSIO.

OTHELLO.

Mon bon Michel, restez de garde tout à l'heure
Vous-même. Un devoir fait, la joie en est meilleure.
Rappelons-nous cela du milieu des plaisirs.

CASSIO.

Volontiers, général. Tout selon vos désirs.
Votre enseigne a reçu la consigne. Moi-même
Pourtant je veillerai.

OTHELLO.

C'est un homme que j'aime,
Iago. — Bonne nuit, mon brave Florentin,
Et venez me parler demain, dès le matin.

SCÈNE IX

CASSIO, puis IAGO.

CASSIO.

Te voilà bienvenu. Courons prendre la garde!

IAGO.

Avant l'heure tu crains déjà qu'on ne s'attarde?
Qui nous presserait tant? — Notre général, lui,
Se hâte! il ne va pas au service, à l'ennui!
Il vole, — ce n'est pas, certes! que je le blâme! —
A l'hymen!

CASSIO.

Il a pris une charmante dame!

IAGO.

Et qui chérit l'amour!

CASSIO.

Quel teint pur! quel éclat!
Délicieuse enfant! Rien n'est plus délicat.

IAGO.

Et l'œil ! Est-il assez provocant !

CASSIO.

Non, il reste, —
Avec ses doux regards, — accueillant, mais modeste.

IAGO.

Et la voix ! On dirait un vrai défi d'amour !

CASSIO.

C'est bien l'être le plus parfait qu'ait vu le jour !

IAGO.

Qu'ils soient donc très heureux ! — Cependant il me semble
Que nous pourrions tous deux lever la coupe ensemble.
J'ai par là de bon vin, et deux de mes amis
Qui désirent ce soir, selon qu'il est permis,
Se mettre en joie et boire à la santé du More.

CASSIO.

Je n'ai bu qu'une coupe, — et baptisée encore ! —
Ce soir... : j'en suis déjà troublé. Je voudrais bien
Qu'on sût se faire honneur par quelque autre moyen.

IAGO.

Bah ! ce sont des amis ! c'est une nuit de fête !
Une coupe ne peut vous porter à la tête...
Si je la bois pour vous !... ne nous refusez pas.
Ils le désirent tant !

CASSIO.

Où sont-ils ?

IAGO.

A deux pas;
A la porte. Appelez ces braves, je vous prie :
Vous leur ferez plaisir.

CASSIO.

Cela me contrarie.
Mais je le fais pour vous.

(Sort Cassio.)

IAGO, seul un moment.

Bon, s'il a le malheur
De boire un coup de plus, il sera querelleur
Et fou comme le chien de ma jeune maîtresse!
Rodrigue, d'autre part, l'amoureux en détresse,
A bu coupe sur coupe à son amour déçu...
Il est de garde. Enfin j'excite à leur insu
Trois jeunes gens de l'île, âmes aux rages promptes,
Au nom du point d'honneur grands demandeurs de comptes,
Des fils de Chypre enfin. Ce soir ils veilleront.
Je veux que Cassio leur fasse quelque affront
Qui leur semble une offense évidente pour l'île...
Dans un pareil troupeau mon jeu devient facile...
Les voici tous. — A moins d'un hasard décevant,
Ma barque voguera contre marée et vent.

SCÈNE X

LE MÊME, CASSIO, MONTANO, OFFICIERS.

CASSIO.

Foi de Dieu! les amis m'ont déjà mis en pointe!

MONTANO.

Comment ! qu'avons-nous bu ? Rien ; pas plus d'une pinte !
Foi de soldat !

IAGO.

Holà, du vin ! du vin, holà !

Il chante :

Mes amis, faites, — toc ! —
Faites sonner le broc,
Sonner le broc !
Qu'il tue ou qu'on l'assomme,
Simple soldat ou chef,
Un guerrier n'est qu'un homme,
La vie un instant bref...
Laissez-nous donc.., toc, toc !
Faire sonner le broc,
Toc !

CASSIO.

Excellente chanson, pardieu ! — Répète-la.

IAGO.

Elle vient d'Angleterre. Ah ! c'est là qu'on sait boire.
Tous ces bons Allemands ont usurpé leur gloire,
Les ventrus ! — Et tous ces Danois, ces Hollandais,
...Du vin !... cela n'est rien à côté d'un Anglais !
Quant aux Anglaises...

CASSIO.

Chut ! ne parlons pas des femmes.
Les diables dans l'enfer tourmentent moins les âmes !

IAGO.

Plaignez-vous ! La Bianca vous aime.

CASSIO.

C'est de quoi
Je me plains!... La Bianca?... Je voudrais t'y voir, toi!
...Vive le général!

(Il boit.)

MONTANO.

Pour ça, je vous tiens tête.

IAGO, chantant.

Étienne notre roi fut un bien digne pair,
Et le manteau royal qu'il avait sur l'épaule,
L'ayant trouvé, dit-on, de six pences trop cher,
Il nommait son tailleur un drôle!

Tu n'es, toi, qu'un coquin d'humble condition...
Étienne était un roi d'excellente famille...
C'est l'orgueil, mon ami, qui perd la nation:
Mets donc ta vieille souquenille!

CASSIO.

Cette chanson me plaît.

IAGO.

Faut-il qu'on la répète?

CASSIO.

Elle est plus belle encor que l'autre!

IAGO.

Du vin!

CASSIO, avec des marques d'ivresse.

Non!
Car ce serait indigne et du grade et du nom!
Bien. Et le ciel s'étend sur tous, hommes et femmes;
Mais les uns sauveront, d'autres perdront leurs âmes.

IAGO.

C'est vrai, cela.

CASSIO.

Pour moi, sans offenser ici
Personne, je serai sauvé.

IAGO.

Moi, certe! aussi!

CASSIO.

J'y consens. Le salut est fait pour qu'on l'atteigne,
Mais j'obtiendrai le mien avant vous, mon enseigne :
C'est tout simple ; je suis le lieutenant. C'est bon.
N'en parlons plus. Le ciel nous accorde pardon.
Occupons-nous de nos affaires. Je peux suivre
La conversation, messieurs, n'étant pas ivre.
Car je ne le suis pas. Voici l'enseigne, ici ;
Et voici ma main droite et ma main gauche. Ainsi,
Causons. (Il se lève.) Je peux marcher le corps droit, à pas fermes,
Et je parle aisément, clairement, en bons termes,
Très bien.

TOUS.

Extrêmement bien.

CASSIO.

Alors en ce cas
Très bien. Très bien alors. Ne le croyez donc pas.
Si je ne le suis pas.

(Sort Cassio.)

MONTANO.

Allons sur l'esplanade
Placer la garde. Allons!

(Les officiers sortent.)

SCÈNE XI

IAGO, MONTANO, puis RODRIGUE.

IAGO.

Ce pauvre camarade,
Cassio ! voyez-vous, il serait sans égal,
Un César ! mais il boit. Il boit, voilà le mal !
On peut dire qu'il est un ivrogne d'élite !
Son vice est l'équinoxe enfin de son mérite,
Car il est aussi bon buveur que bon soldat.
C'est tant pis. J'ai bien peur qu'un jour en cet état
Il n'expose tout Chypre à quelque danger grave !...
Le général se fie à lui, le sachant brave,
Mais un peu trop, la nuit surtout.

MONTANO.

Est-il ainsi
Souvent ?

IAGO.

Ma foi toujours, quand vient cette heure-ci.
Il ne peut arriver à dormir, sans l'ivresse :
Cela le berce !

MONTANO.

Il faut qu'Othello lui connaisse
Un tel vice... Il se peut qu'il ne s'en doute pas.

(Entre Rodrigue.)

IAGO, à Rodrigue, sans être entendu de Montano.

Cassio sort d'ici, courez donc sur ses pas.

MONTANO, poursuivant la conversation.

Garder pour son second un homme ayant ce vice!
Il faudrait l'avertir, pour lui rendre service.

IAGO.

Dénoncer Cassio! grand Dieu! je l'aime trop!
Mais je voudrais le voir guéri d'un tel défaut...
Chut! Écoutez. Quel est ce bruit? quelque bataille!...

CRIS, au dehors.

Au secours! au secours!

SCÈNE XII

LES MÊMES, CASSIO, RODRIGUE.

CASSIO, poussant Rodrigue devant lui à coups d'épée.

Ah! coquin! ah! canaille!

MONTANO.

Qu'y a-t-il?

CASSIO.

Un faquin, m'enseigner mon devoir!
Par le ciel! si j'y prends peine, vous allez voir!
— Je m'en vais d'un seul coup l'écraser à merveille,
Comme un simple raisin! et le mettre en bouteille!

RODRIGUE.

Oh! m'écraser!

CASSIO.

Comment! tu bavardes, fripon!

MONTANO.

Assez, cher lieutenant.

CASSIO.

Vous, lâchez-moi, sinon
Je vous casse la gueule!

MONTANO.

Allons, vous êtes ivre!

CASSIO, se retournant contre Montano.

Ivre!

(Cassio et Montano se battent.)

IAGO, à Rodrigue, sans être entendu.

Sors vite. Tout va bien. Il faut poursuivre.
Sors donc, et tu crîras : A l'émeute! au secours!

(Rodrigue sort.)

Assez, messieurs, assez!... Mes amis!... ils sont sourds!
Gentilshommes, voyons! — Montano! — Vous, messire!...
Quel joli corps de garde! En vérité! — Que dire
Pour les séparer!... — Diable! on crie : « A l'assassin! »
Qui sonne cette cloche? Holà, c'est le tocsin!
La ville est en rumeur... Il en est temps encore,
Arrêtez, par pitié! ce bruit vous déshonore
Et moi tout le premier!

SCÈNE XIII

OTHELLO et LES PRÉCÉDENTS, puis DESDEMONE.

OTHELLO.

Çà, que s'est-il passé?

MONTANO.

Mon sang coule, je suis mortellement blessé...
Ah! mais qu'il meure!

OTHELLO.

Assez! si l'on tient à la vie!

IAGO.

Arrêtez! — Quoi, seigneurs, avez-vous donc envie...?
Voyons, le général vous parle! — holà, mordieu,
Par pudeur, bas l'épée! — allons, écoutez-le!

OTHELLO.

Qu'est-ce à dire, messieurs! D'où vient cette querelle?
Nous sommes bien gardés, et la conduite est belle!
Nous sommes devenus des Turcs, si les grands coups
Qu'ils nous réservaient, eux, nous nous les donnons, nous!
Sur votre honneur chrétien, cessez-moi ce vacarme!
Celui qui fait un pas sans rengaîner son arme,
Je déclare qu'il tient son âme à peu de prix!
— Arrêtez ce tocsin! — C'est donc grâce à vos cris
Que, la nuit, l'île entière en sursaut se réveille!
Je n'ai vu de ma vie une honte pareille!
Qu'y a-t-il? Parle, toi qui parais désolé,
Brave Iago, lequel a d'abord querellé?

IAGO.

Je ne sais rien. Tantôt, à la minute même,
Ils causaient là, tous deux, comme un couple qui s'aime;
Puis, comme si l'enfer soudain les rendait fous,
Ils ont tiré l'épée et renvoyé les coups!
Comment a commencé cette stupide affaire,
Je ne sais. Je voudrais, — quelque part, à la guerre, —
Avoir perdu le pied qui m'a conduit ici!

OTHELLO.

Comment avez-vous pu vous oublier ainsi,
Vous, Michel!

CASSIO.

Pardonnez, mon général, de grâce;
Je ne puis pas parler.

OTHELLO.

Répondez à sa place,
Montano... Mais vous-même, un homme sage et doux,
Vous que le monde admire et désigne entre tous
Pour la jeunesse grave et les nobles manières,
Oublieux d'un renom si cher aux âmes fières,
Vous voilà tapageur nocturne! qu'est-ce donc,
Répondez? qu'y a-t-il enfin? pourquoi?

MONTANO.

Pardon,
Mais ma souffrance est grande, et chaque mot l'aggrave.
Je n'ai rien fait d'ailleurs que me conduire en brave...
(Que Iago m'en soit garant; demandez-lui),
A moins que repousser les attaques d'autrui
Soit crime, et crime aussi s'indigner d'une insulte!

OTHELLO.

Par la mort-Dieu! voilà que mes sens en tumulte
Gouvernent ma raison! Et si je fais un pas,
Un seul, si seulement je soulève ce bras,
Le plus fort d'entre vous va porter ma colère!
Répondez! sur-le-champ! car mon sang s'accélère!
Comment a commencé cet odieux conflit?
Et celui sur lequel la faute en rejaillit,
(Fussions-nous nés tous deux jumeaux, à la même heure!)
Ah! celui-là perdra mon estime, ou je meure!
Comment! se disputer! soulever un tel bruit
Dans une place forte, au milieu de la nuit!
Et cela dans le corps de garde, sans contrainte,
Aux portes d'une ville encor pleine de crainte!
Allons, c'est monstrueux! ce sera châtié.
Mais parle, Iago, toi.

MONTANO, à Iago.

Si de par l'amitié
La vérité s'altère en passant sur ta bouche,
Tu n'es pas un soldat, vois-tu!

IAGO.

Le mot me touche!
Et trop au vif. Pourquoi me presser de si près?
Plutôt que d'offenser Cassio, je voudrais
Perdre la langue! Allons, c'est bien; je vais tout dire.
La vérité d'ailleurs ne peut en rien lui nuire.
Voici. Nous abrégions le temps par maints discours,
Ici, lorsqu'entre un homme en criant : Au secours!
Et Cassio, tout près de lui poindre une côte,
Entre avec lui, l'épée en main et la main haute.

Ce gentilhomme-ci se jette alors entre eux,
Tandis que moi, craignant qu'avec ses cris affreux
L'homme, — qui se sauvait en brandissant son arme, —
Comme il est advenu, ne répandît l'alarme,
Je le suivis... trop tard : il était déjà loin!
Et, pressentant de quoi je vais être témoin,
Au bruit qu'ils font ici, je n'en viens que plus vite;
Quel fracas! Une épée attaque, l'autre évite,
Elle tombe; et j'entends Cassio, dans ce bruit,
Sacrer comme il n'a fait jamais que cette nuit!
Quand j'entrai, — tout cela n'a pris qu'une minute, —
Je les trouvai tous deux encore en pleine lutte,
Et vous arriviez, vous, dans le même moment.
Que puis-je dire encor? Rien. Un mot seulement :
Soldats, nous sommes prompts aux coups, tant que nous sommes,
Un geste, un mot suffit. Les meilleurs sont des hommes.

OTHELLO.

Oui, je sais, Iago, tout ce que tu diras
Pour l'excuser, c'est bien, je ne t'écoute pas.
— Cassio,... tu m'en vois affligé, car je t'aime,...
Mais tu ne seras plus mon lieutenant, quand même!
(Desdemone paraît à ce moment.)
Ma bien-aimée aussi s'est levée à ce bruit :
Voyez-la... — Je dois faire un exemple.

DESDEMONE.

La nuit,
A cette heure, quels sont ces cris?

OTHELLO.

Cela s'apaise
A présent.
(A Iago.)
— Vous, veillez à ce que tout se taise

Dans la ville qu'a dû soulever ce tocsin;
Allez. — Montano, lui, m'aura pour médecin;
Qu'on l'emmène.

(A Desdemone.)

— Venez, enfant; telle est la vie
Du soldat, qu'on l'éveille et, contre toute envie,
Qu'il laisse un doux repos pour des bruits de combat!

(On amène Montano. — Othello sort avec Desdemone.)

SCÈNE XIV

IAGO, CASSIO.

IAGO.

Quoi! vous aurait-on mis en si fâcheux état!
Et seriez-vous blessé?

CASSIO.

Oui, blessé! sans remède
Possible!

IAGO.

Il n'en est rien, j'espère. Dieu vous aide!

CASSIO.

Ma réputation! ma réputation!
J'ai perdu le meilleur de moi! la portion
Divine! j'ai perdu mon honneur! quelle chute!
A présent, tout le reste appartient à la brute!
Ma réputation! mon honneur!

IAGO.

Mais alors
Vous ne parliez donc pas d'une blessure au corps,

Comme j'avais compris? — Pardieu, foi d'honnête homme!
Une de celles-là serait plus grave en somme.
La réputation? n'est rien, — qu'un bien fictif!
On l'acquiert sans mérite; on la perd sans motif.
Voulez-vous que sur l'heure elle vous soit rendue?
Ne vous réputez pas comme l'ayant perdue :
C'est bien simple! Allons donc! du courage, l'ami!
Et ne soyez pas homme et soldat à demi...
Je connais un moyen pour vous remettre en grâce.
Croyez-moi, c'est vraiment à regret qu'on vous casse;
C'est politique et non malveillance; eh bien, donc,
Sollicitez un peu, vous obtiendrez pardon.

CASSIO.

Je solliciterai plutôt qu'on me méprise,
Que lui rendre un pareil officier! qui se grise!
Qui bavarde, imprudent et léger, comme moi!
Je ne veux pas surprendre encor sa bonne foi.
Jaser en perroquet! quereller tout! être ivre,
Fou! — vouloir empêcher votre ombre de vous suivre,
Et lui conter des tas de choses, gravement!
Ame du vin, génie invisible! comment
Te nomme-t-on? Moi, c'est Satan que je te nomme!

IAGO.

Qui donc poursuiviez-vous, et qu'avait fait cet homme?

CASSIO.

Je n'en sais rien.

IAGO.

Est-il possible!

CASSIO.

Il me revient
Beaucoup de choses, oui ; mais d'assez précis, rien.
Une querelle, ah oui ! mais pourquoi? je l'ignore !
Dire qu'un ennemi mortel, — qui déshonore ! —
L'homme l'attire sur sa lèvre, un vrai poison !
En sachant bien qu'il va lui voler sa raison !
Et pleins d'orgueil, ainsi, dans le rire et les fêtes,
Nous-même avec entrain nous nous changeons en bêtes !

IAGO.

Pourtant vous voilà calme, et vous rentrez en vous?

CASSIO.

Le diable-ivresse en moi cède au diable-courroux,
Et c'est ainsi qu'un tort me dénonce une faute,
Pour que je me méprise encor mieux !

IAGO.

C'est la haute
Morale ! — Je vous vois pour vous-même trop dur.
Il vaudrait mieux que tout fût autrement, — c'est sûr ; —
Mais c'est fait. Réparez tout à votre avantage...
Je m'en vais vous donner mon conseil le plus sage

CASSIO.

Toute coupe est maudite et contient un démon !

IAGO.

Allons ! bah ! le bon vin est un bon compagnon
Lorsqu'on en use bien avec lui ; chacun l'aime ;
N'en dites pas de mal. Vous, un autre, moi-même

Où tout homme vivant peut se tromper d'un doigt.
Allons, je veux vous voir agir comme il se doit.
Écoutez. — N'allez pas chez Othello... Sa femme
Est un autre lui-même, et c'est une bonne âme.
Allez lui dire tout; implorez son secours;
Devenez importun; — voyez-la tous les jours ...
Vous êtes assuré qu'elle aura votre grâce.
La faveur que l'on veut, sa bonté la dépasse
Souvent; elle prendra si fort vos intérêts,
Qu'il vous donnera, lui, sa faveur de plus près.

CASSIO.

Oui, c'est un bon conseil.

IAGO.

L'amitié vous le donne.

CASSIO.

Je le vois. — Dès demain, j'irai voir Desdemone,
Et je la supplîrai prendre ma cause en main;
Et si j'échoue, alors!...

IAGO.

Voilà le vrai chemin.
Bonne nuit, lieutenant. On m'attend pour la ronde.

CASSIO.

Bonne nuit, mon honnête ami.

(Sort Cassio.)

SCÈNE XV

IAGO, seul; puis RODRIGUE.

IAGO.

De tout ce monde,
Qui pourrait deviner ma fourbe, à mes conseils?
Un trompeur use-t-il de procédés pareils?
Je montre à Cassio son salut; je lui trace
Le seul et droit chemin s'il veut rentrer en grâce...
Desdemone peut tout sur le More dompté,
Grand lion dans les fils de l'amour garrotté.
Et que peut-on voir là que de noble et d'honnête?
Divinités d'enfer! quand il vous vient en tête
De nous pousser au noir péché, — le plus mortel, —
Vous le peignez avec les nuances du ciel!
Pendant que ce niais, près de la jeune femme,
Prie, implore, et tandis que, touchée en son âme,
Elle viendra pour lui plaider éloquemment
Auprès du mari, — moi, dans ce même moment,
Je veux souffler tout bas, à l'oreille du More,
Que c'est par un coupable amour qu'elle l'implore.
Mieux elle parlera, mieux croîtront les soupçons...
Ainsi je verserai dans l'ombre mes poisons;
Pour la belle, ma glu sera sa bonté tendre,
Sa candeur le filet où je vais tous les prendre!
(Entre Rodrigue.)
Toi!

RODRIGUE.

Je n'ai plus d'argent, et l'on m'a, cette nuit,
Maltraité... Je pars, — pauvre il est vrai, mais instruit.
Je remporte à Venise un peu d'expérience!

IAGO.

Pauvres gens en effet, ces gens sans patience!
Vit-on jamais blessure en un jour se guérir?
C'est notre seul esprit qui nous doit secourir,
Frère, et nous n'avons pas d'art magique à notre aide!
N'avons-nous pas perdu Cassio sans remède?
Du calme. Tu me sais homme de bon conseil?
On voit naître les fleurs aux rayons du soleil,
Et tout pousse à la fois sous sa chaude lumière,
La plante cependant qui fleurit la première
Est aussi la première à se charger de fruits.
Sois patient, mon cher; sache attendre, et poursuis.
Adieu, rentre au logis; tiens, vois, l'aube se lève...
Vas, et songe au plaisir! qui nous fait l'heure brève.

FIN DE L'ACTE DEUXIÈME.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

Devant le château.

CASSIO, Musiciens, LE BOUFFON.

CASSIO, à ses musiciens :

Le général sera content d'un tel bonjour.
C'est très bien.

LE BOUFFON, sortant du château; à un musicien.

Mon petit musicien d'amour,
Ton instrument revient de Naples ?... il nasille !

LE MUSICIEN.

Qu'est-ce à dire ?

LE BOUFFON.

Vous vous disputiez en famille ?
Accordez-vous ! — Sont-ils à vent, ces instruments ?

LE MUSICIEN.

Pardi !

LE BOUFFON.

Des instruments à vent ! — Ils sont charmants...
Après. — Le général aime tant la musique

Qu'il vous prie, en payant, — procédé sans réplique, —
D'aller racler plus loin vos instruments à vent!

LE MUSICIEN.

On s'en va.

LE BOUFFON.

Fils d'Euterpe, oubliez vos disputes!
Mettez la flûte au sac et jouez-moi des flûtes!
Évanouissez-vous... ou filez d'un bon pas!

(Sortent les musiciens.)

CASSIO, au bouffon.

Prends cette pièce d'or et ne plaisante pas.

LE BOUFFON.

Jamais avec les gens sérieux. Or j'écoute.

CASSIO.

La dame Émilia, tu la connais?

LE BOUFFON.

Sans doute.

CASSIO.

Dis-lui que Cassio demande la faveur
De lui parler, veux-tu?

LE BOUFFON.

J'y cours, noble seigneur.

(Sort le bouffon.)

SCÈNE II

CASSIO, IAGO.

CASSIO.

Ah! vous voilà! J'ai pris la liberté très grande
D'appeler votre femme.

IAGO.

Ah? pour votre demande
En grâce?

CASSIO.

Elle pourrait me procurer accès
Auprès de Desdemone.

IAGO.

Et, là, c'est le succès!
Je vais vous l'envoyer; j'écarterai le More.

CASSIO.

A peine vous dit-on merci, qu'il faut encore
Vous le redire! — Adieu.

(Sort Iago.)

L'honnête Florentin!

SCÈNE III

CASSIO, ÉMILIA.

ÉMILIA.

Bonjour, cher lieutenant. Tout va bien ce matin,
Tout ira pour le mieux, car le More vous aime,
Et madame pour vous plaide en ce moment même.

Il dit que vous avez follement maltraité
Un homme renommé dans Chypre et redouté,
Et de parents puissants; qu'il vous a. par sagesse,
Frappé, mais qu'il n'est pas utile qu'on le presse
Et qu'à l'occasion il vous rappellerait
Par amitié.

CASSIO.

Pourtant, si je puis, — en secret,
Parler à votre dame, expliquer l'aventure...
Donnez-m'en les moyens, vous, je vous en conjure.

ÉMILIA.

Entrez... Je vous conduis, trop heureux protégé,
En un bon lieu.

CASSIO.

Je suis votre très obligé.

(Ils entrent dans le château.)

SCÈNE IV

OTHELLO, IAGO, Gentilshommes.

OTHELLO.

Iago, va donner au pilote ma lettre.
Qu'il porte mes respects au Sénat.

IAGO.

Oui, mon maître.

OTHELLO.

Cela fait, viens me joindre aux remparts, n'est-ce pas?

IAGO.

J'irai, mon bon seigneur.

(Il sort.)

OTHELLO, aux gentilshommes.

Nous, nous irons là-bas
Voir les travaux du fort. Venez tous, je vous prie.

(Ils sortent.)

UN GENTILHOMME.

Nous ferons comme il plaît à Votre Seigneurie.

SCÈNE V

DESDEMONE, CASSIO; ÉMILIA, sortant du château.

DESDEMONE.

Cher et bon Cassio, soyez-en assuré,
Tout ce que je pourrai pour vous, je le ferai.

ÉMILIA.

Par grâce, faites-le. Mon mari, douce dame,
Comme d'un malheur propre en est triste dans l'âme.

CASSIO.

Quoi qu'il arrive à Cassio, dès aujourd'hui
Vous n'aurez à jamais qu'un serviteur en lui.

DESDEMONE.

Je le sais, Cassio, merci ; je sais encore
Que vous aimez depuis longtemps mon noble More,

Et qu'il vous aime aussi. — Croyez-vous que tout bas
Lui qui vous a frappé ne le regrette pas ?
Songez-y : monseigneur connaît votre mérite.

CASSIO.

Mais, ne me voyant plus, il peut l'oublier vite !
Tant que ma place est vide il y songe en effet,
Mais qu'un autre l'occupe une heure et c'en est fait,
Ma vieille affection, mes vieux et bons services,
Oubliés !

DESDEMONE.

Craignez-vous de telles injustices ?
Cela ne sera point. A ce que je promets,
D'ailleurs, entendez-vous ? je ne manque jamais.
Je ne sais pas donner une espérance fausse,
Et mes vœux d'amitié sont de ceux qu'on exauce.
Monseigneur vous rendra votre grade bientôt,
J'en réponds. Je saurai m'y prendre comme il faut.
Il entendra partout ma prière opportune ;
Il n'aura de repos jamais, de veille aucune.
Nul instant sans ouïr ma plainte à son côté,
Et cela jusqu'au jour où je l'aurai dompté.
Je mourrais, — vous voilà rassuré, je suppose, —
Plutôt qu'abandonner à présent votre cause !

ÉMILIA, apercevant Othello.

C'est lui, c'est monseigneur !

CASSIO.

Je dois donc m'en aller...

DESDEMONE.

Non, demeurez plutôt et m'écoutez parler.

CASSIO.

Je ne puis à présent; je me sens mal à l'aise,
Madame, et ma présence ici serait mauvaise.

DESDEMONE.

Faites donc pour le mieux.

(Cassio s'éloigne.)

SCÈNE VI

DESDEMONE, ÉMILIA, OTHELLO, IAGO.

IAGO, murmure entre ses dents :

Ceci ne me plaît pas.

OTHELLO.

Que dis-tu donc?

IAGO.

Moi? rien.

OTHELLO.

Si; — tu parlais tout bas.

IAGO.

Moi? non, à moins...

OTHELLO.

Qui donc causait avec ma femme?
N'est-ce pas Cassio qui s'éloigne?

IAGO.

Quel blâme
Craindrait-il, pour s'enfuir sitôt, rien qu'à vous voir ?
Ce n'est pas lui. D'ailleurs, vous allez bien savoir...
Cassio? certes non! ce n'est pas lui, vous dis-je!

OTHELLO.

C'était bien lui, je crois.

DESDEMONE, s'avançant vers Othello.

Une chose m'afflige,
Monseigneur, c'est le sort d'un homme juste et bon
Qui, vous ayant déplu, sollicite pardon;
Il me faisait ici sa supplique lui-même.

OTHELLO.

Ah? qui donc?

DESDEMONE.

Cassio. — Si mon doux maître m'aime,
Devant vous, monseigneur, si j'ai grâce et pouvoir,
Daignez lui pardonner, laissez-vous émouvoir.
C'est un bon lieutenant, qui vous est nécessaire,
Qui vous aima toujours d'une amitié sincère;
C'est sans être coupable enfin qu'il a failli,
Par ignorance, erreur, que sais-je? par oubli!
On voit bien tout cela sur son visage honnête.
Ce qu'il désire tant, seigneur, — je le souhaite.
Oh! je t'en prie, allons, pardonne-lui.

OTHELLO.

C'est lui
Qui vient de s'éloigner à l'instant même?

DESDEMONE.

Oui.
C'est lui, si contristé qu'il m'a laissé sa peine...
Allons, pardonnez-lui, mon bien-aimé!...

OTHELLO.

Sirène!...
Non, non, pas maintenant, voyons; une autre fois.

DESDEMONE.

Cette autre fois viendra bientôt, dis?

OTHELLO.

Je le crois;
Et ce sera pour vous complaire, ma chérie.

DESDEMONE.

Et... sera-ce à dîner ce soir?

OTHELLO.

Je vous en prie.
Non, pas ce soir.

DESDEMONE.

Demain à dîner dans ce cas?

OTHELLO.

Pas demain; à dîner je ne le pourrais pas
D'ailleurs : je suis prié par tous mes capitaines,
Dans le fort.

DESDEMONE.

Mais je veux des promesses certaines!
Demain soir, ou mardi matin, ou mardi soir.
Ou mercredi matin, soit, — mais je veux savoir!

Il faut fixer le jour, entends-tu? Ce doit être
Dans tous les cas avant trois jours... il faut promettre!
Il est si repentant, si vraiment affligé!
... Vous ne voyez donc pas le grand chagrin que j'ai?
Après tout, il est trop puni pour une faute
Qui méritait à peine un avis à voix haute,
Et tous vos châtiments sont barbares, qui font,
Pour l'exemple, aux meilleurs, le plus cruel affront!
... Quand peut-il revenir? Je veux qu'on me réponde!
Demandez à mon cœur surpris s'il est au monde
Une chose de quoi mon seigneur me prîrait,
Et pour laquelle ainsi mon cœur hésiterait!
Quoi! lui! (vous en avez souvenir, j'imagine?)
Qui connut nos amours par vous, dès l'origine,
Qui, — lorsque je parlais de vous avec dédain! —
Vous défendait toujours, d'un mouvement soudain!...
C'est lui, c'est Cassio pour lequel je vous prie,
Seigneur! sans vous voir l'âme aussitôt attendrie!
Ah! que dirai-je encor!

OTHELLO.

Allons, c'est bien, assez.
Comment des vœux si doux seraient-ils repoussés?
Il a sa grâce, allons, c'est bien!

DESDEMONE.

Je vous déclare
Que je ne la prends pas comme une faveur rare!
C'est comme si je vous avais, tout simplement,
Prié d'avoir bien chaud, de mettre un vêtement,
De tout autre détail qui vous fût bon pour vous-même!...
Quand je voudrai vraiment éprouver si l'on m'aime,
Ma prière sera d'accomplissement dur,
Grave, terrible!

OTHELLO.

Et vous obtiendrez tout, c'est sûr.
..... Mais vous, accordez-moi cette faveur extrême,
Enfant, de me laisser un instant à moi-même.

DESDEMONE.

Vous la refuserai-je? — Eh bien, non! — non! — adieu.

OTHELLO.

Ma chère enfant! — J'irai vous rejoindre dans peu.

DESDEMONE, près de sortir.

Prenez conseil du cœur; c'est la plus juste règle.
Pour moi, j'obéirai toujours!

(Elle sort, puis Émilia.)

OTHELLO.

Divine espiègle!
Si je ne t'aime pas, je veux être damné!
Et le monde au chaos en sera retourné
Lorsque j'aurai fini de chérir tant de grâce!

SCÈNE VII

OTHELLO, IAGO.

IAGO.

Mon noble seigneur?

OTHELLO.

Quoi? tu parles à voix basse.

IAGO.

Cassio, monseigneur, savait-il votre amour
Pour madame, au temps où vous lui faisiez la cour?

OTHELLO.

Oui, — du commencement, jusqu'à mon mariage..
Pourquoi veux-tu savoir cela?

IAGO.

Par bavardage,
Pour rien; ou cependant par curiosité,
Pour satisfaire à ma pensée.

OTHELLO.

En vérité?
Et quelle est ta pensée, Iago? Continue.

IAGO.

Mais... je ne croyais pas qu'il l'eût alors connue.

OTHELLO.

Oh si! — Même il nous a, très amicalement,
Servi de messager.

IAGO.

Ah! vraiment!

OTHELLO.

« Ah! vraiment! »
Oui, vraiment! Qu'y vois-tu? N'est-il donc pas honnête?

IAGO.

Honnête! monseigneur!

OTHELLO.

Honnête; je répète
Honnête. — oui.

IAGO.

Mais si, monseigneur, je le crois;
Si, autant que je sache.

OTHELLO.

Ah! une bonne fois,
Quelle est ta pensée?

IAGO.

Oh! oh! seigneur! ma pensée!

OTHELLO.

« Oh! seigneur! ma pensée? » — Elle est embarrassée,
Ta pensée! — Il me fait écho pour chaque mot,
Comme s'il redoutait de découvrir trop tôt
Une chose effrayante, un monstre qu'il me cache!
Chaque hésitation à l'autre se rattache...
Que veux-tu dire enfin, et qu'as-tu dans l'esprit?
En s'éloignant tantôt, Cassio te surprit
Et tu disais : « Ceci ne me plaît guère »... qu'est-ce
Qui ne te plaisait pas? — Tu rumines sans cesse!
Quand je t'ai dit qu'il fut, depuis le premier jour
Jusqu'à la fin, dans les secrets de notre amour,
Tu t'es écrié : « Ha! vraiment! » C'est ta réponse,
Et je vois à ce mot ton sourcil qui se fronce
Comme si tu cachais quelque horrible secret!
Si tu m'aimes, parle.

IAGO.

Oh! monseigneur douterait
Que je l'aime!

OTHELLO.

Eh... je crois, Iago, que tu m'aimes;
Et je te crois l'honneur et le dévoûment mêmes,
Mais je crois que tu sais le poids des mots; aussi,
Je m'effraie à te voir balbutier ainsi.
Chez un fourbe avéré ces phrases qu'on élude,
Ces hésitations sont ruses d'habitude,
Mais chez un homme droit et juste — c'est le cri
De la vérité même échappé malgré lui!

IAGO.

Cassio, je le crois honnête. — On devrait être,
Toujours, ce qu'on paraît, et ne pouvoir paraître,
Quand même on le voudrait, ce qu'on n'est pas vraiment.

OTHELLO, l'œil sur Iago.

C'est certain. On devrait se montrer forcément
Tel qu'on est.

IAGO, soutenant le regard.

C'est pourquoi je le crois très honnête.

OTHELLO.

Non! cela signifie autre chose en ta tête.
Parle, ne pousse pas ma patience à bout;
Dis-moi tout, je t'en prie, Iago, dis-moi tout,
Et sans rien adoucir de toute ta pensée,
Rien!

IAGO.

Mon obéissance en sera dispensée,
Mon bon seigneur! je suis un serviteur soumis,
Mais de certains refus pourtant me sont permis.

Un esclave est exempt de ce qu'on me demande.
Exprimer ma pensée! Et si je l'appréhende
Fausse ou vile! Quel est, dites-moi, le palais
Où ne pénètrent pas mendiants et valets,
Et quel être ici-bas, — qu'on m'en cite un exemple, —
Quel homme sage eût-il de son cœur fait un temple,
Dira ce cœur humain juste au point d'être sûr
Qu'à ses bons sentiments rien n'est mêlé d'impur?

OTHELLO.

C'est trahir un ami que lui cacher l'outrage
Quand il est offensé!

IAGO.

Seigneur, je vous engage,
— Car, je dois l'avouer, souvent et sans raison
Je crois au mal; je suis trop facile au soupçon;
C'est un vice inhérent, hélas! à ma nature! —
Je vous engage donc, en cette conjoncture,
A ne pas trop tôt croire un homme comme moi
Qui s'emporte aisément, quoique de bonne foi;
A ne pas vous bâtir un monde de chimères
Sur mes vains fondements, qui seront éphémères;
A ne pas me forcer enfin de vous ouvrir
Ma pensée, au plus bonne à vous faire souffrir;
Car, avec le repos, vous perdriez, je pense,
L'estime que l'on a de ma propre prudence.

OTHELLO.

Que veut-il dire enfin?

IAGO.

Ah! l'honneur! c'est encor,
Hommes, femmes, pour tous le plus riche trésor.

C'est le plus personnel; c'est la richesse intime.
Qu'importe un vol d'argent dont je me vois victime!
L'argent, c'est peu de chose ou rien même, enfin quoi?
Il est à vous, à lui; d'un autre il passe à moi.
C'est une chose vile, un esclave des hommes,
Et qui doit obéir à tous, tant que nous sommes,
Mais qui m'a pris l'honneur! le seul bien d'ici-bas,
M'a rendu misérable, et ne s'enrichit pas!

OTHELLO.

Ah! par le ciel! je veux connaître tes pensées!

IAGO.

Quand mon âme tiendrait dans vos deux mains pressées,
Vous ne le pourriez pas; vous n'y pouvez donc rien.

OTHELLO.

Oh!

IAGO.

Cher seigneur, — pour clore un si triste entretien, —
Tenez la jalousie... infernale... à distance!
C'est le monstre nourri de sa propre substance!
L'homme peut vivre heureux qui, trompé, se croit tel,
Et n'aime plus après un outrage mortel,
Mais malheur à celui qui doute, lorsqu'il aime,
Et qui, plein de soupçons, est plein d'amour quand même!

OTHELLO.

Misère!

IAGO, les yeux au ciel.

O ciel, gardez tous les miens, gardez-moi
De la jalousie.

OTHELLO.

Oh! mais, dis? — Pourquoi, pourquoi

Tout cela? — Penses-tu que je voudrais, moi, vivre
Dans ces vagues tourments dont rien ne vous délivre
Et qui vous font flotter de soupçon en soupçon?
Non, jamais, m'entends-tu? Ce n'est pas ma façon!
Jamais on ne pourra me voir, âme commune,
Suivre à changer d'humeur les changements de lune!
— Vienne un doute, et l'état de mon cœur est fixé...
Toi, tu ne m'émeus point!... je serais insensé
Le jour où je pourrais admettre à la légère
Des soupçons comme ceux que ton cœur me suggère,
Insinués en l'air, sans aucun fondement!...
On ne me rendra pas jaloux tout bonnement
Parce qu'on me dira que ma femme se pare,
Qu'elle est d'une beauté suave, d'un goût rare;
Qu'à chanter, à danser d'un talent sans égal
Elle aime voir le monde et briller dans un bal
Et que, vive en propos, elle se plaît aux fêtes.
L'honnêteté des gens rend ces choses honnêtes.
Et si j'ai peu de ces attraits qui font aimer,
Je n'en suis pourtant pas plus prompt à m'alarmer,
Car elle avait des yeux et m'a choisi — quand même.
Sur celle que j'estime enfin comme je l'aime
Je n'aurai même pas un doute — avant de voir...
C'est la preuve avant tout qu'il me faudrait avoir.
Après le doute, il faut la preuve... Après la preuve.
Alors, de quoi veux-tu que l'âme encor s'émeuve?
C'est fini! ce qui fut l'amour s'en va de nous,
Et, sans l'amour, voit-on qu'on puisse être jaloux?

IAGO.

Vous me faites plaisir de parler de la sorte,
Car je peux vous montrer quel amour je vous porte,
Et pour cela, je vais répondre à cœur ouvert...
En moi c'est bien vraiment l'amitié qui vous sert...

Voici donc un avis... l'heure en est opportune...
Mais je n'ai pas encor de preuve ; aucune, aucune :
Veillez sur votre épouse ! Et quand notre homme est là,
Auprès de Cassio, vous dis-je, observez-la ;
Observez avec soin. Demeurez, — c'est facile, —
Sans jalousie et sans confiance,... tranquille !
Car je ne voudrais pas que vous, si généreux,
Si loyal, vous fussiez un jour trompé par eux !
Veillez !... je connais bien la race de Venise !
La femme à son époux y paraît très soumise,
Mais elle avoue au Ciel plus d'un joli péché,
Et toute sa morale est dans : « péché — caché. »

OTHELLO.

Crois-tu ?

IAGO.

Vous en avez l'indice sûr, j'espère :
N'a-t-elle pas d'abord pour vous trompé son père ?
Et quand elle semblait frissonner, avoir peur
De vos yeux, c'est alors, — n'est-il pas vrai, seigneur ? —
Qu'elle les désirait le plus ?

OTHELLO.

Je le confesse,
C'est vrai.

IAGO.

Donc, celle qui, si jeune, eut tant d'adresse,
— Suivez bien, s'il vous plaît, tout mon raisonnement, —
Celle qui, pour tromper son père habilement,
Garda son cœur fermé comme le cœur d'un chêne,
Tant — qu'il crut la magie en un tel cas certaine,
Cette personne-là... mais je suis à blâmer,

Monseigneur... c'est du moins pour trop bien vous aimer...
Pardonnez à l'excès amical de mon zèle.

OTHELLO.

Je t'en dois une grâce, au contraire, éternelle...

IAGO.

Cependant, je vois bien que je vous ai troublé?...

OTHELLO.

Pas du tout, pas du tout.

IAGO.

Ah?... il m'avait semblé!
... Je le crains, j'en suis sûr! Trop d'amitié m'emporte.
Ne vous tourmentez pas, surtout, plus qu'il n'importe,
D'après ce que j'ai dit, si vous avez conçu
Plus qu'un soupçon, c'est trop! et c'est, à mon insu,
Donner à ma parole un succès détestable.
Michel Cassio m'aime en ami véritable;
Il est mon digne ami! — ... Monseigneur, je le vois,
Vous êtes ému.

OTHELLO.

Non, pas très ému!... je crois,
Vraiment, que Desdemone est honnête, fidèle...

IAGO.

Et puissiez-vous longtemps vivre calme près d'elle.

OTHELLO.

La nature pourtant peut s'égarer...

IAGO.

Pardi!
C'est là le point! — Et pour être avec vous hardi,

Je prétends que d'avoir repoussé, jeune fille,
Tant d'excellents partis que voulait la famille,
Des hommes de son rang, de sa couleur surtout,
De son pays, je dis que cela prouve un goût
Du singulier, — enfin un penchant au bizarre...
... Je ne parle plus d'elle ici, — je le déclare, —
Pardonnez ; mais enfin on peut craindre qu'un jour,
Lorsque le jugement plus froid calme l'amour,
Elle ne vous compare aux hommes de sa race...

OTHELLO.

Assez!... adieu. Reviens me renseigner, de grâce,
Si tu surprends jamais quelque chose de plus!
Adieu.

IAGO.

Adieu.

(Iago sort.)

OTHELLO, seul un moment.

Maudit le jour où je lui plus!
Pourquoi me suis-je mis le mariage en tête!
Ah! j'en suis sûr, j'en suis très sûr, cet homme honnête
En sait plus long, beaucoup plus long qu'il ne le dit.

IAGO, rentrant.

Un dernier mot, seigneur : — donnez moins de crédit
A mon inquiétude, et laissez cette affaire :
Le temps y portera la clarté nécessaire ;
Mais, quoique Cassio soit un bon lieutenant,
Ne le remettez pas en place maintenant...
Vous étudîrez mieux l'homme à quelque distance,
Et vous remarquerez le degré d'insistance
Que mettra votre femme à vous prier pour lui ;
Ses importunités là-dessus ; son ennui ;

On pourra voir par là bien des mots, bien des feintes;
En attendant, voyez dans mes craintes, — des craintes...
Prenez-en quelque chose et laissez-en beaucoup,
Et jugez votre épouse innocente, avant tout!

OTHELLO.

Je me posséderai.

IAGO.

Seigneur, je vous demande
Congé.

(Iago sort.)

SCÈNE VIII

OTHELLO, seul.

OTHELLO.

Vraiment cet homme est d'une vertu grande,
Et sait, esprit profond, avec des termes clairs,
Étudier en nous les mobiles divers...
Oh! si celle que j'aime est infâme! — si belle! —
Si le faucon se montre au fauconnier rebelle,
Je lui rendrai le vol, à cet oiseau trompeur,
Quand ses liens seraient les fibres de mon cœur!
Il s'en ira chercher sa proie à l'aventure! —
... Ah! le tendre parler n'est pas dans ma nature!...
Et... mon teint noir aussi!... puis, c'est vrai, l'âge est là;
Pas très sensible encor pourtant; — oublions-la! —
Mon Dieu! c'est évident : elle s'est détachée!...
C'en est fait! Ma tendresse une fois arrachée,
La consolation me viendra... — C'est fini! —
Maudit le mariage! — Orgueilleux, sois puni!
Ah! tu croyais tenir une femme? La femme,
On l'étreint, mais on sent glisser et fuir son âme!...

Plutôt vivre serpent, vil, au-dessous de rien,
Que de voir posséder par un autre mon bien, —
Même un peu! — C'est pourtant hélas! la loi commune
Pour tous ceux que le Ciel met en haute fortune!
Ils sont favorisés moins que les gens d'en-bas,
Et ce malheur les guette et ne les manque pas.
Elle vient... Serait-elle infâme? — je proteste
Que le Ciel est complice alors... Elle est céleste!

SCÈNE IX

OTHELLO, DESDEMONE.

DESDEMONE.

Venez, cher Othello. Le banquet vous attend.

OTHELLO, la regardant, à part.

J'ai tort.

DESDEMONE.

Vous parlez bas; à peine on vous entend.
Souffrez-vous, mon seigneur?

OTHELLO, à part, la regardant.

Une blancheur pareille?

(Haut.)

Un mal de tête... rien...

DESDEMONE.

C'est d'un excès de veille.
Cela se calmera bientôt. — Vous allez voir,
Laissez-moi vous soigner un peu.

OTHELLO, écartant le mouchoir dont Desdemone lui voulait faire un bandeau. Le mouchoir tombe.

Votre mouchoir
Est trop petit. — Le mal de lui-même se passe...
Venez-vous?

(Le mouchoir tombé reste à terre.)

DESDEMONE.

Il faudra vous reposer, par grâce.
Je souffre de vous voir souffrir.

(Ils sortent.)

SCÈNE X

ÉMILIA, entrant.

ÉMILIA, vivement. (Elle ramasse le mouchoir.)

Enfin, je l'ai!
Ce beau mouchoir! je l'ai trouvé, non pas volé,
Comme m'en a prié, par un caprice étrange,
Mon mari! — mais j'entends, moi, lui donner le change.
Je pourrai copier très bien ce mouchoir-ci
Que je rendrai. Chacun sera content ainsi.

(Entre Iago.)

SCÈNE XI

ÉMILIA, IAGO.

IAGO.

Que faites-vous là?

ÉMILIA. (Elle cache derrière elle le mouchoir.)

Moi? — Vous ne gronderez guère,
Car je vais vous donner une chose...

IAGO.

... Vulgaire
Assurément, venant de vous!

ÉMILIA.

Assurément?
Et si c'est un mouchoir?

IAGO.

Un mouchoir?

ÉMILIA.

Oui!

IAGO.

Comment?
Celui que je t'ai dit de dérober?

ÉMILIA.

Oui, certe!

IAGO.

C'est fait?

ÉMILIA.

Oh non! mais, sans se douter de la perte,
Madame l'a laissé tomber. (Elle le montre.) Et le voici!

IAGO. (Il s'en empare.)

Ah! donne!

ÉMILIA.

Pourquoi donc me pressiez-vous ainsi
Pour l'avoir?

IAGO.

Que t'importe?

ÉMILIA.

Ah! tenez, je regrette
De vous l'avoir montré...

IAGO.

Tâchez d'être muette.

ÉMILIA.

... Mais quand elle saura cette perte, je crains
Que ma chère maîtresse en ait trop de chagrins!
Tenez, rendez-le-moi, voyons; je vous en prie,
Dites; j'en copîrai pour vous la broderie.

IAGO.

Qu'on ne soupçonne pas que vous l'avez volé!
Vous en seriez punie, — et moi... très désolé.
Mais... laissez-moi.

(Émilia sort.)

(Seul.)

Je veux que Cassio le trouve
Chez lui. Pour des jaloux un simple indice prouve.

Aux mains de Cassio c'est un signe éloquent.
L'Évangile serait même moins convaincant
Pour le More, que j'ai mis en humeur jalouse...
Cela marchera mal pour sa jolie épouse! —
Le More sent déjà l'effet de mon poison :
D'abord, quelque dégoût; lutte de la raison;
Puis le sang va plus vite; et l'on hésite, on souffre,
Et l'on meurt dévoré par des mines de soufre.

(Voyant venir Othello.)

Il vient... Je disais donc?... Mandragorê ou pavots,
Va, rien ne saura plus te rendre le repos!

SCÈNE XII

IAGO, OTHELLO.

OTHELLO, se croyant seul.

Fausse! Elle serait fausse!

IAGO.

Encore cette idée!

OTHELLO.

Toi...? — va-t'en! — grâce à toi, j'en ai l'âme obsédée!
Tu m'as mis sur la roue! — ah! laisse-moi! — grand dieu!
Être trompé n'est rien, mais soupçonner un peu,
C'est la torture!

IAGO.

Eh quoi?

OTHELLO.

Quel trouble en éprouvais-je.
Quand, furtive, elle allait à l'amour sacrilège?

Aucun. J'ignorais. Oui. Je ne ressentais rien.
Rien. Pas le plus petit soupçon. Je dormais bien.
Cette nuit, j'ai dormi tranquille. Pas de fièvre.
L'esprit libre. Et j'étais heureux, et sur sa lèvre
Je ne retrouvais pas les baisers de l'amant!
Ah! se savoir trahi, c'est là qu'est le tourment!
L'homme qu'on a volé, que perd-il, s'il l'ignore?

IAGO.

Vous me voyez surpris, seigneur; plus triste encore.

OTHELLO.

J'étais heureux auprès de toi qui me trompais!
Et maintenant, mon cœur a perdu toute paix
Pour toujours. Adieu donc l'honneur! adieu la joie!
Adieu mes bataillons brillants d'or et de soie,
Et la guerre, par qui, de gloire revêtu,
On sent l'ambition transformée en vertu!
Adieu, chevaux cabrés dans la mêlée ardente,
Et hennissants! adieu, la trompette stridente,
Le fifre aigu, l'écho palpitant des tambours,
La royale bannière aux plis gonflés et lourds,
Tout ce qui fait l'orgueil des rois dans la bataille!
Adieu les noirs canons tonnants dont l'air tressaille,
Et qui, soufflant la mort par leur bouche de feu,
Imitent les clameurs formidables de Dieu!...
Tout, tout pour Othello va s'éteindre et se taire!
C'en est fait! — j'ai fini ma tâche sur la terre!

IAGO.

Est-il possible!

OTHELLO, qui avait oublié Iago.

Toi!..... — tu te rappelleras
Qu'il faut tout prouver, tout! Je veux, n'y manque pas!

Une preuve, entends-tu? qui soit la preuve en somme!

(Le prenant à la gorge.)

Ou, par le prix de l'âme immortelle de l'homme!
Il faudrait mieux pour toi que tu fusses né chien,
Que d'avoir éveillé ma fureur, tu vois bien!...

IAGO.

En êtes-vous là!

OTHELLO.

Fais, te dis-je, que je voie!
Tu me prouveras tout! ou tu seras ma proie!

IAGO.

Noble seigneur...

OTHELLO.

Si tu mentais affreusement,
Si, calomniateur, tu m'as fait ce tourment,
Alors, à tout jamais renonce à la prière;
Sois sans remords et dis à ton bon ange : Arrière!
Que ton humanité te quitte à tout jamais.
Entasse des horreurs sur des horreurs; commets
Un crime si hideux qu'on doute s'il existe,
Et que la terre en pleure et que le ciel s'attriste!
Car si tu m'as menti, scélérat, — si tu mens,
Rien, rien n'accroîtra plus tes futurs châtiments!

(Il lâche Iago qui se relève.)

IAGO.

Que le Ciel vous pardonne... Oh! Ciel! Bonté céleste!
Vous n'avez plus un cœur; ou, si le cœur vous reste,
On n'y reconnaît plus les sentiments humains.
Général, je remets mon grade entre vos mains.
Que Dieu soit avec vous. — Insensé! qui m'arrange,
Honnête, pour sembler criminel. — Monde étrange! —

Apprenez tous qu'il est nuisible d'être droit!
Merci de la leçon que Iago vous doit,
Seigneur. — Et je renonce à l'amitié! c'est elle,
La seule qui m'ait fait une offense mortelle.

OTHELLO.

Non, reste. Tu devrais être honnête.

IAGO.

Prudent.
La sotte honnêteté perd l'homme!... et cependant!

OTHELLO.

Par l'univers! je crois à l'honneur de ma femme,
Et je n'y crois pas! — Toi, je te crois bon dans l'âme,
Et que tu ne l'es pas! — La preuve! il faut l'avoir!
... Desdemone!... ah! ce nom me semble à présent noir,
Lui naguère plus blanc qu'un profil de Diane!
Son nom pur, ah! j'entends que rien ne le profane,
Rien! tant qu'il restera des cordes et du fer,
Du poison, de la flamme, et de l'eau dans la mer!

IAGO.

La fureur dont je vois votre âme consumée,
Seigneur, j'ai le regret de l'avoir allumée...
— Vous voudriez savoir la chose sûrement?

OTHELLO.

Je le veux!

IAGO.

Soit, mais par quelle preuve? comment?
Faudra-t-il que, voyant une femme (la vôtre,
Seigneur!) et son amant dans les bras l'un de l'autre,
Je reste là béant de la bouche et des yeux!

OTHELLO.

Ah! mort! damnation!

IAGO.

C'est un rôle ennuyeux,
Et du diable d'ailleurs s'ils se laisseront prendre.
Vous n'y parviendrez pas. Puis, il faudrait attendre.

OTHELLO.

Une preuve! je veux la preuve! — trouve-la.

IAGO.

J'ai de la répugnance à cet office-là,
Mais puisqu'affection, honnêteté, folie,
Tout me pousse à parler, ma langue se délie.
Auprès de Cassio, naguère, sans dormir,
J'étais couché... J'entends qu'il fait un grand soupir...
On sait qu'il est des gens qui murmurent en rêve...
Or l'indiscret dormeur, — Cassio, — se soulève,
Et me tendant les bras : « Desdemone! » dit-il;
J'écoute. Il ajoutait : « Nous sommes en péril;
Cachons bien nos amours! » Puis reprenait encore :
« Maudit soit le destin, qui t'a donnée au More! »

OTHELLO.

Oh! monstrueux!

IAGO.

... Ce n'est qu'un rêve!

OTHELLO.

Il prouve tout!

IAGO.

En mettant ces légers indices bout à bout,
Oui, peut-être on aurait la preuve qu'on exige.

OTHELLO.

Je jure de la mettre en pièces!

IAGO.

Non, vous dis-je.
Calmez-vous. Rien n'est sûr. — Mais vous avez dû voir
Aux mains de votre femme un rare et beau mouchoir
Brodé de fleurs... les fleurs seules sont des merveilles.

OTHELLO.

Elle en tient un de moi, brodé de fleurs pareilles.

IAGO.

Je ne sais. — Mais j'ai vu Cassio de mes yeux,
Qui s'essuyait le front d'un mouchoir merveilleux
Qui vient d'elle à coup sûr... peut-être est-ce le vôtre?

OTHELLO.

Si c'était celui-là!

IAGO.

Si même c'est un autre,
N'importe; c'est encore un souvenir d'amour.

OTHELLO.

Et je ne pourrai pas le frapper à mon tour
De mille morts! c'est peu que lui prendre une vie!
Je ne connaîtrai pas la vengeance assouvie...
A présent, je crois tout, Iago! — Vois un peu :
J'exhale mon amour comme un souffle de feu,...
Il fuit dans l'air!... Et toi, Haine, accours de l'abîme,
Prends le sceptre en mon cœur et le trône sublime

Qu'y possédait l'amour quand il était mon roi!
Et toi, sous ton fardeau terrible, gonfle-toi,
Mon cœur! — je porte ici tout un nœud de vipères!

IAGO.

Tout peut changer encor. Maîtrisez ces colères.

OTHELLO.

Oh! oh! du sang! du sang!

IAGO.

Vous changez d'avis!

OTHELLO.

Non, Iago, jamais; aussi vrai que je vis!
... Et telle qu'un grand fleuve, en grondant, fait sa course
Vers la mer, sans jamais remonter à la source,
Vers l'humble amour perdu que j'ai laissé là-bas
Ma pensée en fureur ne retournera pas!
Mais, fatale, elle suit sa pente, et roule et gronde,
Jusqu'à la mer! jusqu'à la vengeance — profonde!

(S'agenouillant.)

Et j'en fais le serment, solennel, à genoux,
Par ce ciel qui s'étend immuable sur nous!

IAGO, s'agenouillant aussi.

Ne vous relevez pas. — Étoiles éternelles,
Soyez témoins de mes paroles solennelles!
Éléments, vous aussi, vous qui nous entourez!
Mon cœur, mon bras, ma vie enfin, sont consacrés,
Si terrible que soit la besogne, si grande,
A mon maître offensé. — Je suis prêt. — Qu'il commande.

OTHELLO, se relevant.

J'accepte de plein cœur, sans te dire merci,
Simplement. — Et je veux qu'avant trois jours d'ici
L'annonce de la mort de Cassio — m'arrive.

IAGO.

Mon ami sera mort. C'est fait, mais... qu'elle vive!

OTHELLO.

Qu'elle meure, âme et corps! mais viens : cherchons tous deux.
Pour la mieux châtier, quelque moyen hideux!
Iago, je t'ai fait mon lieutenant.

IAGO.

Mon maître,
Je suis vôtre à jamais.

(Sortent Othello et Iago.)

SCÈNE XIII

DESDEMONE, ÉMILIA, LE BOUFFON.

DESDEMONE, au bouffon.

Toi, tu connais peut-être
Où loge Cassio?

LE BOUFFON.

Cela dépend.

DESDEMONE.

De quoi?

LE BOUFFON.

N'est-il pas lieutenant?

DESDEMONE.

Oui certe.

LE BOUFFON.

Alors, ma foi,
Je ne sais plus.

DESDEMONE.

Comment? nous ne voulons pas rire.

LE BOUFFON.

Il n'est que lieutenant, cependant je dois dire
Qu'il habite chez lui, madame, en général.

DESDEMONE.

Tu perds le sens, ami.

LE BOUFFON.

Mais non, ce n'est pas mal.

DESDEMONE.

Peux-tu pas demander son logis, nous l'apprendre?

LE BOUFFON, déclamant.

Voilà de ces hauts faits auxquels je puis prétendre.

(Il sort.)

DESDEMONE.

Hélas! et ce mouchoir?

ÉMILIA.

Je ne sais.

DESDEMONE.

Le crois-tu ?
J'aimerais mieux plutôt que de l'avoir perdu
Perdre ma bourse pleine! —

(Songeant.)

Ah! si mon noble More
Était de ces jaloux qu'un feu rongeur dévore,
Cette perte serait un grand malheur!

ÉMILIA.

Jaloux?
Mais je l'aurais cru tel. — Voici qu'il vient à vous.

DESDEMONE.

Je veux le supplier pour Cassio, jusqu'à ce
Que, fût-ce par fatigue, il m'accorde sa grâce!

(A Othello qui entre.)

Comment va monseigneur?

SCÈNE XIV

OTHELLO, DESDEMONE, ÉMILIA.

OTHELLO, à part.

Bien. — Ah! dissimuler
Est difficile! Et vous? je vous vois vous troubler?...
Donnez-moi votre main. C'est une main très douce
Et moite... Bonne main! qui jamais ne repousse!

DESDEMONE.

Elle n'a pas senti l'âge ni les chagrins.

OTHELLO.

Mais elle est généreuse à l'excès, je le crains.

DESDEMONE.

C'est elle qui vous a donné mon cœur.

OTHELLO.

Main franche!
Les cœurs donnaient les mains, autrefois. En revanche,
Les mains, — de notre temps, — se donnent sans le cœur.

DESDEMONE.

Que me cachent ces mots d'étrange et moqueur?
Rappelez-vous plutôt votre promesse.

OTHELLO.

Quelle?

DESDEMONE.

Est-il vraiment besoin que je vous la rappelle?
Cassio, — que j'ai fait demander, va venir
Vous parler, monseigneur.

OTHELLO.

Faites-moi le plaisir,
— J'ai froid, — de me donner un mouchoir. L'air me gêne
(Desdemone lui tend un mouchoir.)
... Le mien!

DESDEMONE.

Je ne l'ai pas sur moi.

OTHELLO.

Cela me peine...
Tu n'as pas le mouchoir que je t'ai donné, dis,
Vraiment?

DESDEMONE.

En vérité, non, monseigneur.

OTHELLO.

Tant pis!
Car ma mère autrefois l'eut d'une Égyptienne,
Très savante, — c'était une magicienne, —
A lire dans le cœur des gens à découvert,
Et qui lui dit : « C'est un talisman; s'il se perd,
Votre époux infidèle ira vers d'autres femmes;
Rien, si vous le gardez, ne délîra vos âmes. »
Puis, mourante, ma mère en mes mains l'a remis,
Me recommandant bien, — ce que je lui promis, —
D'en enrichir un jour, plus tard, ma jeune épouse.
Conservez-le donc bien, montrez-vous-en jalouse;
Soignez-le comme la prunelle de vos yeux,
Car rien pour moi ne peut être plus précieux,
Et la perte en serait un mal épouvantable.

DESDEMONE.

Oh! Comment! est-ce vrai?

OTHELLO.

Rien n'est plus véritable.
La sibylle avait vu le soleil deux cents ans,
Qui fila cette soie en ses enchantements,
Et la tissa dans ses fureurs de prophétesse.

DESDEMONE.

C'est possible!

OTHELLO.

C'est sûr. Portez-le donc sans cesse
Avec vous.

DESDEMONE.

Plût au Ciel ne l'avoir jamais eu!

OTHELLO.

Ah! Et pourquoi?

DESDEMONE.

Pourquoi paraissez-vous ému?
Pourquoi parler d'un ton de colère subite?

OTHELLO.

Est-ce qu'il est perdu? ne l'avez-vous plus? — Vite!

DESDEMONE.

Le Ciel nous garde!

OTHELLO.

Quoi! que dites-vous!

DESDEMONE.

Perdu?
Je dis qu'il ne l'est pas... S'il l'était?...

OTHELLO.

Que dis-tu?

DESDEMONE.

Il n'est pas perdu; non, il ne l'est pas, vous dis-je.

OTHELLO.

Allez donc le chercher.

DESDEMONE.

Mais…

OTHELLO.

Allez, je l'exige.

DESDEMONE.

Eh bien, j'irai; mais pas maintenant;… je vois bien
Que tout cela pour vous, Seigneur, n'est qu'un moyen
De vous débarrasser encor de ma requête…
Rappelez Cassio, dites!

OTHELLO.

Je vous répète
Que je veux ce mouchoir… Je deviens fou!

DESDEMONE.

… D'ailleurs
On l'estime un soldat bon parmi les meilleurs.

OTHELLO.

Le mouchoir!

DESDEMONE.

Parlez-moi de Cassio, par grâce!

OTHELLO.

Le mouchoir!

DESDEMONE.

Près de vous seulement est sa place;
Il le dit bien, et met sa gloire à vous aimer!

OTHELLO.

Le mouchoir!

DESDEMONE.

Ah! vraiment, vous êtes à blâmer!
Repousser si longtemps une telle prière!
... C'est un vieux compagnon de vos dangers...

OTHELLO.

Arrière!
(Il sort.)

ÉMILIA.

Cet homme n'est-il pas jaloux!

DESDEMONE.

En vérité
Je n'ai rien vu de tel; il est très irrité!
A coup sûr il y a, je pense, un sortilège
Dans ce mouchoir.

ÉMILIA.

Ah! les maris! Dieu nous protège!
Compliments et fadeurs d'abord, — plus tard l'affront!
Les voilà tous! d'abord charmants, puis — tels qu'ils sont!

SCÈNE XV

DESDEMONE, ÉMILIA, IAGO, CASSIO.

IAGO, à Cassio.

Priez-la; vous n'avez que ce moyen.

CASSIO, s'avançant.

Madame...

DESDEMONE.

Ah! mon bon Cassio, je suis triste dans l'âme;
J'ai parlé sans succès, je ne sais ce qu'il a.
Je compte de nouveau lui parler de cela.
Mais plus tard... Soyez donc patient... Il vous aime
Au fond. Je ferai tout, et plus que pour moi-même,
Plus que je n'oserais pour moi, tout ce qu'il faut.
Monseigneur ne sera plus monseigneur, bientôt,
Tant je le vois changé!

IAGO.

Serait-il en colère?

ÉMILIA.

Sans qu'on sache comment on a pu lui déplaire!

IAGO.

Lui que sous le canon j'ai vu tranquille et fier
Lorsque ses régiments entiers sautaient en l'air
Et qu'un boulet frappait son frère à son bras même!
En colère! — Il faut donc quelque motif extrême...
Je vais le trouver.

DESDEMONE.

Oui, faites cela. Merci.

(Iago sort.)

Qui sait? quelque complot qu'on lui découvre ici,
A Chypre; un nouvel ordre arrivé de Venise;
Quelque affaire d'État, des raisons qu'il déguise
Le tourmentent; c'est sûr; je l'accusais à tort;
Tu devais me le dire et me gronder très fort.

ÉMILIA.

Prions Dieu qu'il en soit à votre fantaisie!
Moi, je crois aux accès de sotte jalousie.

DESDEMONE.

Hélas! En a-t-il eu jamais sujet de moi?

ÉMILIA.

Les cœurs jaloux le sont sans qu'on sache pourquoi.
L'innocence pour eux n'est rien, — qu'une apparence,
Un piège à les trahir, — voilà ce que je pense.
La jalousie? — Un monstre! on voit avec terreur
Qu'il s'enfante soi-même et se nourrit d'erreur!

DESDEMONE.

Puisse mon cher Seigneur en préserver son âme!
(A Cassio.)
Je parlerai pour vous.

CASSIO.

Mille grâces, madame.
(Sortent Émilia et Desdemone.)

SCÈNE XVI

CASSIO, BIANCA.

BIANCA.

Que Dieu vous garde, ami Cassio!

CASSIO.

Sur ma foi,
Toute belle Bianca, j'allais chez vous, — chez toi.

BIANCA.

Et moi j'allais chez vous avoir de vos nouvelles.
Quoi! sept jours, sept nuits, cent soixante heures cruelles

Sans vous revoir! Sur le cadran cela n'est rien,
Mais dans un cœur aimant l'absence dure bien!

CASSIO.

Pardonne, cher amour, j'ai des soucis... pardonne,
Mais je réparerai le temps perdu, mignonne.
— Tenez, aimable enfant, copiez-moi ceci.

BIANCA.

D'où cela te vient-il?... Quelque cadeau?... Merci!
Je comprends maintenant le silence et l'absence!
Ah! nous en sommes là : bien, bien!

CASSIO.

(A part.)

O patience!

(Haut.)

Vous voilà donc jalouse? Eh bien, vous avez tort.
Ce n'est point un cadeau de femme.

BIANCA.

C'est trop fort!

D'où cela viendrait-il?

CASSIO.

Je n'en sais rien, mon âme :
Je l'ai trouvé chez moi... Si quelqu'un le réclame
(On le réclamera tout à l'heure ou demain),
Je voudrais le pareil copié de ta main.
Prends-le donc. — Maintenant quittons-nous, ma chérie.

BIANCA.

Nous quitter! et pourquoi?

CASSIO.

Laissez-moi, je vous prie.
J'attends le général. Il ne me convient pas
Qu'à toute heure il vous voie arriver sur mes pas.

BIANCA.

Mais pourquoi?

CASSIO.

Ce n'est point que l'on ne vous adore.

BIANCA.

Mais vous n'adorez pas que moi!... Venez encore
Jusque-là... Dites-moi, vous verra-t-on ce soir?

CASSIO.

Je dois attendre ici... Mais bientôt...

BIANCA, *sortant.*

Au revoir!

FIN DE L'ACTE TROISIÈME.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

Devant le château.

OTHELLO, IAGO.

IAGO.

Pouvez-vous bien penser ainsi?

OTHELLO.

Penser ainsi,
Dis-tu!

IAGO.

Pour un baiser furtif d'amant transi!

OTHELLO.

Fruit défendu!

IAGO.

Rester une heure sans rien dire,
Une heure ou deux auprès de celle qu'on désire,
Mais sans rien demander pourtant, silencieux.

OTHELLO.

Le démon les tentait comme eux tentaient les cieux.
Seuls tous deux! et muets! c'est du vice hypocrite!

IAGO.

S'ils ne font rien de plus, la faute est bien petite!
Du reste, si je donne à ma femme un mouchoir...

OTHELLO.

Eh bien, après?

IAGO.

Après! — Quelque autre peut l'avoir
Tout naturellement, si ma femme le donne :
Il est sien, elle peut le donner.

OTHELLO.

A personne!
Non, non! c'étai donner l'honneur même en ce cas!

IAGO.

L'honneur? Subtile essence, et que l'œil ne voit pas!
Et tel ne paraît pas l'avoir — qui le possède,
Ou l'inverse. A juger les hommes Dieu nous aide.
Quant au mouchoir...

OTHELLO.

Il l'a! tu me disais qu'il l'a?

IAGO.

Qu'est-ce que cela prouve?

OTHELLO.

Ah! c'est trop que cela,
Trop, déjà trop!

IAGO.

Je n'ai rien dit; — qu'aurais-je à dire?
Je ne peux affirmer, moi, l'avoir vu vous nuire...

Mais on connaît des gens (je plains ces malheureux)
Qui vont, lorsqu'une femme a succombé pour eux,
— Leur passion sait être avec art importune, —
Se vanter en tous lieux de la bonne fortune.

OTHELLO.

A-t-il dit quelque chose?

IAGO.

Oh! rien, — qu'il ne soit prêt
A nier sous serment...

OTHELLO.

Qu'a-t-il dit?

IAGO.

Qu'il aurait...
Qu'il aurait...

OTHELLO.

Qu'il aurait?... Achève, parle vite!

IAGO.

Enfin qu'il fut reçu d'une façon... J'hésite.

OTHELLO.

Par elle!

IAGO.

Oui, par elle, — en son appartement,
Comme il vous plaira!

OTHELLO.

Lui! lui près d'elle! — O tourment!...
Ce mouchoir!... — Lui, couché près d'elle! quelle honte!
Qu'il avoue! et qu'ensuite on lui donne son compte!

Ou plutôt non!... la mort d'abord! et puis l'aveu!...
Je tremble en y pensant!... Il faut bien, ô mon Dieu!
Que la voix qui tout bas me dit : « c'est vrai! » soit sûre,
Pour troubler à ce point, dans mon cœur, la nature!
Ce ne sont pas des mots, un bruit vide, Dieu bon!
Qui nous pourraient ainsi bouleverser, oh non!
Et c'est donc vrai qu'elle a... leurs mains!... leurs yeux!... leur lèv
Le mouchoir!... — Il avoue! — Oh! démons!

(Il tombe en convulsions.)

IAGO.

Tords-le, fièvre!
Opère, mon poison.

(Appelant.)

Monseigneur!

SCÈNE II

LES MÊMES, CASSIO.

CASSIO.

Qu'y a-t-il?

IAGO, bas.

Un mal qu'il veut cacher. — Rien. — Un mal sans péril.
L'accès s'achève... Adieu. — Revenez... (Il soupire...),
Dès qu'il s'éloignera. J'ai beaucoup à vous dire.

(Sort Cassio.)

SCÈNE III

OTHELLO, IAGO.

IAGO.

Comment cela va-t-il, général?

OTHELLO, se relevant.

Railles-tu?

IAGO.

Non, grand Dieu! mais je veux vous voir de la vertu!
L'accident est commun des femmes infidèles
Et combien dont l'époux dort confiant près d'elles!
Votre cas est meilleur : il vaut mieux tout savoir.
Si même il vous plaisait vous assurer et voir?
Tenez, j'attends ici le Cassio. Je gage
Que si vous pouvez voir seulement son visage
En vous cachant tandis que je lui parlerai,
Son crime apparaîtra pleinement avéré!...
Mais, de grâce, calmez cette âpre frénésie
Qui rend aveugle et sourd quand l'âme en est saisie.
La patience est bonne.

OTHELLO.

Iago? tu m'entends :
Je serai patient, — terrible en même temps.

IAGO.

C'est au mieux. — Cassio! — Cachez-vous, là derrière.
(Othello se retire, caché de façon à tout entendre lorsqu'on élève la voix.)
(A part.)
Je parle à Cassio de son aventurière

La Bianca, dont il est aimé, mais dont il rit.
Mon jaloux, c'est de quoi vous achever l'esprit,
Car je ferai que tout, paroles, rires, gestes,
Sembleront contre vous des preuves manifestes.

SCÈNE IV

CASSIO, IAGO, OTHELLO, caché.

IAGO.

Cher lieutenant, comment allez-vous maintenant?

CASSIO.

Mal. Ne m'appelez plus, s'il vous plaît, lieutenant.
La perte de ce titre est le mal qui me tue.

IAGO, haut.

Desdemone obtiendra qu'on vous le restitue.
C'est de quoi je vous veux parler. Suppliez-la,
Et le succès est sûr.

(Bas.)

Dites-moi, si cela
Dépendait de Bianca, tout irait de soi-même?

CASSIO.

Ah! certe!

OTHELLO.

Il rit! déjà!

IAGO, haut.

Mais c'est qu'elle vous aime
Comme on voit rarement la femme aimer!

CASSIO.

Ma foi.
Je le crains!

OTHELLO.

Continue! — Ah! — fureur, contiens-toi.

IAGO, bas.

Elle dit, — est-ce vrai? — que vous l'épousez.

CASSIO, riant.

Folle!

OTHELLO.

Tu triomphes, Romain!

CASSIO, il rit.

C'est bouffon, ma parole!

OTHELLO.

Le gagnant rit toujours. Ris donc, ris!

CASSIO.

Je la fuis.
La folle chaque jour m'est un sujet d'ennuis:
J'étais avec du monde hier; elle s'approche
Et devant mes amis me fait un long reproche...

OTHELLO.

Iago me fait signe, écoutons: c'est l'instant.

CASSIO.

— « Ingrat! cruel ami! perfide! » en se jetant
A mon cou.

OTHELLO, interprétant le geste de Cassio.

Ce qui veut dire, — je crois l'entendre : —
« O mon cher Cassio ! »

CASSIO.

Puis de plus en plus tendre
Elle pleure et m'attire...

OTHELLO.

Il conte maintenant
Comme elle l'a reçu chez moi, lui, son amant !
Va, va, je vois ma main sur ta face maudite...

IAGO.

Et tenez, la voici.

SCÈNE V

LES MÊMES, BIANCA.

CASSIO.

Là, nous venons bien vite !
Pourquoi me donnez-vous ainsi la chasse ?

BIANCA.

Vous,
Le diable soit de vous ! Voilà bien de vos coups !
Vous m'aviez tout à l'heure à plaisir enjôlée ;
Et faut-il que je sois assez écervelée !
Hein, vous avez bien dû rire quand je l'ai pris,
Ce mouchoir, — mais je suis si sotte ! Et j'ai compris,
Pourtant ! et je n'ai pas avalé votre fable.
Il fallait en choisir une un peu vraisemblable.

Quoi ! vous auriez trouvé chez vous ce beau mouchoir,
Sans savoir qui l'a pu laisser là ! sans savoir,
Vraiment ! Bel innocent ! De quelque main qu'il vienne,
Certe il ne sera pas copié par la mienne.
Tenez, vous trouverez à placer le cadeau !
Bonsoir !

CASSIO.

Qu'y a-t-il donc, ma colombe, tout beau !
Qu'y a-t-il ?

OTHELLO.

Par le ciel, mon mouchoir, c'est lui-même !

BIANCA.

Si vous voulez souper ce soir, — puisqu'on vous aime, —
Vous le pouvez. Sinon, quand vous voudrez, bonsoir.

(Elle sort.)

IAGO.

Courez donc après elle.

CASSIO.

Oui, car on peut prévoir
Qu'elle va clabauder partout.

IAGO.

C'est la connaître.
Souperez-vous ?

CASSIO.

Je crois.

IAGO.

Je vous joindrai peut-être.
D'ailleurs, — puissé-je avoir à vous féliciter !

(Sort Cassio.)

SCÈNE VI

OTHELLO, IAGO.

OTHELLO, entrant.

Dis, comment le tûrai-je? — Ah! je voudrais rester
Neuf ans à le tuer! — Mon cœur, pour sa maîtresse,
Se fait pierre : ma main qui le frappe s'y blesse!
Oh! la forme charmante et noble en qui tout plaît!
Elle joint, — je te dis simplement ce qu'elle est, —
Mille talents aux dons de la musicienne!...
Quelle voix en tendresse égalerait la sienne,
Suave à radoucir les lions irrités?

IAGO.

Elle n'en est que pire avec ces qualités.

OTHELLO.

Cependant c'est dommage, Iago; — c'est dommage!

IAGO.

Si vous chérissez tant des biens qu'on vous partage,
Gardez-en votre part; cela ne tient qu'à vous.

OTHELLO.

Je vois qu'elle pourrait attendrir son époux!...
Du poison! — Cette nuit sera la nuit suprême.

IAGO.

Pas de poison. Ce soir plutôt, dans son lit même,
Dans son infâme lit, ce soir, étranglez-la...

OTHELLO.

Tu me plais. J'aime assez cette justice-là.

IAGO.

Pour Cassio, c'est moi qui m'en charge, en personne.
Avant minuit...

OTHELLO.

Quel est ce bruit?

(Sonnerie des trompettes.)

IAGO.

Seigneur, on sonne
Pour quelque messager qui vient de Venise. — Oui,
C'est Ludovic; je vois votre femme avec lui.

SCÈNE VII

LES MÊMES; LUDOVIC, AMBASSADEUR DE VENISE; DESDEMONE.

LUDOVIC, à Othello.

Je vous salue au nom du doge de Venise,
Seigneur, et du Sénat.

(Il lui remet un pli.)

OTHELLO, prenant le pli.

Avant que je le lise,
Je dois baiser l'écrit plein de leur volonté.

(Il ouvre le pli et se met à lire.)

IAGO, à Ludovic.

Bienheureux de vous voir. Chypre en est enchanté,
Seigneur.

LUDOVIC.

Merci. — Comment va Cassio?

IAGO.

Seigneur,
Il vit.

DESDEMONE.

Le général, cousin, lui tient rigueur;
Mais cela, grâce à vous, va s'arranger, j'espère.

OTHELLO, cessant de lire et regardant Desdemone.

Vous l'espérez?

DESDEMONE, allant vers lui.

Seigneur?

OTHELLO, lisant.

« Voilà ce qu'il faut faire
Comme vous l'entendrez. »

LUDOVIC.

Il ne vous parlait pas;
Il lit. — Qu'y a-t-il donc, et que puis-je en ce cas?

DESDEMONE.

Je ferais tout, afin qu'on les réconcilie,
Car j'ai de l'amitié pour Cassio.

OTHELLO, la regardant.

Folie!

DESDEMONE, à Othello.

Monseigneur?

OTHELLO.

Avez-vous toute votre raison!

DESDEMONE.

Vous êtes en colère?

OTHELLO.

Ah! tu crois? — Trahison!

DESDEMONE.

Pourquoi, mon Othello?

OTHELLO.

Démon! à face d'ange!

(Il la frappe avec le pli qu'il tient.)

DESDEMONE.

Je n'ai pas mérité cela!

LUDOVIC.

Cet acte étrange,
Lorsque j'affirmerais l'avoir vu — sur l'honneur,
Nul ne voudrait y croire à Venise, seigneur!
C'est trop; consolez-la; vous voyez qu'elle pleure.

OTHELLO, à Desdemone.

Sortez.

DESDEMONE.

Ma vue offense, adieu.

LUDOVIC.

Qu'elle demeure;
Je vous en prie, un mot qui la rappelle à vous.

OTHELLO.

Madame ! — La voici, soumise à son époux !
— Que lui voulez-vous ?

LUDOVIC.

Moi !

OTHELLO.

Vous voulez qu'elle vienne ?
La voici, cher seigneur. — Une épouse chrétienne
Sait obéir, aller, venir, tourner, pleurer,
Ah ! pleurer, — voyez donc, — à nous désespérer !
Et pour soumise, — allons, pleurez !... oh ! très soumise !...
— Quant à moi, le Sénat me rappelle à Venise :
J'obéis... — Bien joué la douleur ! Hors d'ici ! —...
J'obéis sur-le-champ à son décret. Ainsi...,
— Je vous ai dit deux fois de sortir ! — à ma place

(Desdemone sort.)

On aura Cassio ! — Vous me ferez la grâce,
Monseigneur, de venir souper chez moi ce soir.
Soyez le bienvenu dans Chypre... — Ah ! désespoir !

(Il sort.)

SCÈNE VIII

IAGO, LUDOVIC.

LUDOVIC.

Est-ce là ce héros, ce More qu'on proclame
Noble en toute rencontre et d'une si grande âme,
D'un caractère ferme et jamais abattu
Et dont rien ne peut même effleurer la vertu !

IAGO.

C'est qu'il est bien changé !

LUDOVIC.

Quoi !... Sa raison s'égare ?

IAGO.

Non, il est ce qu'il est. Son humeur est bizarre.
Il ne m'appartient point de juger un tel cas.
Ce qu'il fut, il ne peut plus l'être, il ne l'est pas ;
Plût au ciel qu'il le fût encor !

LUDOVIC.

Frapper sa femme !

IAGO.

Que ce soit le plus grave excès dont on le blâme,
Il faut le souhaiter.

LUDOVIC.

Est-ce habitude, ou bien
Ces lettres du Sénat ?...

IAGO.

Je ne vous dirai rien.
Vraiment, je ne le puis. Observez-le vous-même.

LUDOVIC.

Voir comme on s'est trompé sur un homme qu'on aime.
C'est triste. Celui-ci me fit illusion.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX

OTHELLO, ÉMILIA.

OTHELLO.

Vous n'avez rien vu?

ÉMILIA.

Rien, et je suis sans soupçon.

OTHELLO.

Ne sont-ils pas restés parfois en tête à tête?

ÉMILIA.

Oui; mais sans qu'un regard, un mot ne fût honnête.

OTHELLO.

Ne vous a-t-elle pas éloignée une fois
Pour chercher l'éventail, les gants? — rien?

ÉMILIA.

Je le vois,
Seigneur, quelqu'un d'affreux tout bas la calomnie;
Ce que vous soupçonnez n'est pas. Non, je le nie
Sur mon salut. Seigneur, on vous trompe, on vous ment.
Ceux qui le font, que Dieu leur trouve un châtiment!
Elle! traitée ainsi! la candeur même, l'âme
La plus fidèle!...

OTHELLO.

Allez me chercher votre dame.

(Émilia sort.)

(Seul.)

Elle est de ceux pour qui les péchés bien cachés,
Une fois dits au Ciel, ne sont plus des péchés!

SCÈNE X

OTHELLO, DESDEMONE, ÉMILIA.

DESDEMONE, entrant.

Que voulez-vous ?

OTHELLO.

Plus près, ma mignonne, — de grâce !

DESDEMONE.

Que voulez-vous ?

OTHELLO.

Que tu me regardes en face,
Là, dans les yeux !

DESDEMONE.

Oh ! quel caprice affreux vous prend !

OTHELLO, à Émilia.

Faites votre métier, vous, en vous retirant.
Laissez les amants seuls, et fermez bien la porte ;
Toussez, s'il vient quelqu'un... Allons vite ! qu'on sorte !
A votre office, allez !

(Émilia sort.)

DESDEMONE.

Je vous prie à genoux
De dire ce qui vous irrite contre nous...
Je sens bien la colère à tout ce que vous dites,
Mais je ne comprends pas les mots !

OTHELLO.

Ces hypocrites !
Qui donc es-tu, voyons ?

DESDEMONE.

Votre épouse, seigneur,
Votre épouse loyale et sincère...

OTHELLO.

En honneur ?
Jure-moi donc cela pour te damner toi-même !
Visage d'ange ! — A voir cette blancheur suprême,
Les démons hésitants n'oseraient la saisir !
Donc, pour te bien damner, jure, — c'est mon plaisir ! —
Jure que tu n'es pas une femme infidèle !

DESDEMONE.

Le Ciel le sait.

OTHELLO.

Le Ciel sait, épouse modèle,
Que Satan est moins faux que ton âme !

DESDEMONE.

Pourquoi ?
Envers qui ?

OTHELLO.

Desdemone !... — Ah ! va-t'en ! — Loin de moi !

DESDEMONE.

Vous pleurez ! — Ce n'est pas moi la cause, j'espère.
Si vous attribuez ce rappel à mon père,
Est-ce moi qu'il faudrait en châtier ainsi ?
S'il ne vous aime plus, il me déteste aussi !

OTHELLO.

Quand le Ciel se plairait à m'accabler d'épreuves !
Quand tous les maux viendraient sur moi comme des fleuves;
Quand, — buvant la douleur à flots, — je m'y noîrais !
Quand je serais captif des ténèbres !... après,
Je pouvais bien connaître encor la patience !...
Mais être le mari bouffon, sans défiance,
Héros du déshonneur, que tout le monde voit,
Et vers qui le mépris lentement lève un doigt!...
— Peut-être cependant j'accepterais la honte!
Mais perdre un amour cher, l'amour sur qui l'on compte,
L'asile sans lequel on meurt, — le perdre un jour!
Et trouver de la fange à la source d'amour!
O Patience! ô toi, doux ange aux lèvres roses,
Tourne de ce côté tes regards, si tu l'oses,
Et sur ton jeune front, tranquille mais si fier,
Tu sentiras monter les pâleurs de l'enfer!

DESDEMONE.

Du moins, mon cher seigneur m'estime honnête ?

OTHELLO.

Honnête!
En pourriez-vous douter?... O gracieuse tête!
O fleur dont le parfum me trouble la raison
Si doucement!... et n'est qu'un horrible poison!

DESDEMONE.

Qu'ai-je fait, dites-moi ? Dites-moi ! je l'ignore.

OTHELLO.

Ce beau livre si blanc, qui semble pur encore,
Fut donc créé pour qu'on y trace un mot honteux !
Dire ce qu'elle a fait! Est-ce que je le peux ?

Si je te le disais, à ma parole immonde
La pudeur à jamais s'enfuirait hors du monde !
Si je te le disais, le Ciel aurait horreur !
Et le vent libertin qui baise fange et fleur
Pour ne l'entendre pas s'engouffrerait sous terre !
Si je te le disais !... — N'es-tu pas adultère ?

DESDEMONE.

Vous me faites injure, et le Ciel le sait bien !

OTHELLO.

Tu n'es pas adultère ?

DESDEMONE.

Ah ! sur mon nom chrétien,
Je ne suis pas cela.

OTHELLO.

Tu n'es pas cela, femme ?

DESDEMONE.

Non ! non ! — sur le salut éternel de mon âme !

OTHELLO.

Est-il possible !..

DESDEMONE.

O Ciel, prends pitié !

OTHELLO.

Dans ce cas
Vous me pardonnerez ; je ne vous croyais pas !
Et je me trompais fort, car je vous avais prise
Pour cette courtisane aimable de Venise

Qui, fuyant la maison paternelle, dit-on,
Sut épouser par ruse un Othello !... — Pardon !

(A Émilia, en ouvrant la porte.)

Et vous qui faisiez là votre besogne honnête,
En voici le paîment !... surtout, soyez discrète !

(Il lui jette une bourse, et sort.)

SCÈNE XI

DESDEMONE, ÉMILIA.

ÉMILIA.

Madame, qu'avez-vous ! que vient-il d'arriver?

DESDEMONE.

Je suis comme endormie ; il me semble rêver.

ÉMILIA.

Qu'avez-vous avec monseigneur, bonne madame?

DESDEMONE.

Avec qui ?

ÉMILIA.

Mais avec monseigneur, qui me blâme !

DESDEMONE.

Qui donc est ton seigneur?

ÉMILIA.

Ma douce dame, hélas !
Monseigneur, — c'est le vôtre.

DESDEMONE.

Ah? moi, je n'en ai pas.

Tiens, ne me parle plus, tais-toi ; je voudrais fondre
En pleurs !... Ce n'est qu'ainsi que je pourrais répondre,
Et je n'ai même plus la force de pleurer...
— Émilia, ce soir, il faudra préparer
Mon lit... avec mes draps de noce... Je t'en prie,
Tu t'en souviendras ?

ÉMILIA.

Oui, ma maîtresse chérie.

DESDEMONE.

A présent, fais venir ton mari, dans l'instant.

ÉMILIA, sortant.

Quel changement, mon Dieu !

DESDEMONE, seule.

C'est très juste pourtant.
Très juste que je sois traitée ainsi ; sans doute,
J'ignore mon péché, devant Dieu qui m'écoute ;
Mais j'ai tort, sans voir quand ni de quelle façon,
D'avoir pu lui donner le plus petit soupçon.

SCÈNE XII

DESDEMONE, IAGO, ÉMILIA.

IAGO, entrant.

Que se passe-t-il donc, madame ?

DESDEMONE.

Comment dire ?
Lorsqu'on a de petits enfants qu'on veut instruire,

On leur donne une tâche aisée; on leur est doux.
C'est ainsi qu'on devrait en user envers nous...
J'ai toutes les terreurs d'une enfant que l'on gronde.

IAGO.

Mais qu'est-il arrivé?

ÉMILIA.

Faut-il qu'on lui réponde?
Monseigneur l'a traitée indignement, disant,
Du ton le plus grossier et le plus méprisant,
Des choses qu'on ne peut entendre sans colère.

IAGO.

Ah! — Et pourquoi?

DESDEMONE.

Comment j'aurai pu lui déplaire,
Je ne sais, mais je sais n'être pas ce qu'il dit.

IAGO.

Ne pleurez pas! ne pleurez pas!

ÉMILIA.

Ah! le bandit!
Quittez père, pays, amis, tout, — quand j'y pense! —
Repoussez les meilleurs partis, en récompense
On vous appellera du plus infâme nom!
Est-ce que ce n'est pas à faire pleurer! non,
Non, je ne crois pas cette horreur naturelle!
Ma maîtresse a quelqu'un qui travaille contre elle;
Qui trompe monseigneur, je ne sais pas pourquoi,
Bassement, lâchement, pour rien, pour quelque emploi!
Oui, oui, voilà le vrai, madame, j'en suis sûre!

IAGO.

Un homme pareil! oh! c'est trop contre nature!
On n'en voit pas.

DESDEMONE.

Le Ciel, s'il en est un pareil,
Lui pardonne.

ÉMILIA.

L'enfer poursuive son sommeil!
Qu'il le connaisse en rêve, et qu'il y fasse ensuite
Sous le fouet des remords une éternelle fuite!
— Oui, Ciel, dévoile-nous ces gens sans rien d'humain,
Et que tout honnête homme ait un fouet dans sa main,
Afin qu'on puisse voir leur race vagabonde
Fouettée à mort, — d'un bout à l'autre bout du monde!

IAGO.

Plus bas!

ÉMILIA.

C'était quelqu'un de ces noirs scélérats
Qui vous fit douter, vous, de moi!

IAGO.

Tu te tairas!
Sotte!

DESDEMONE.

Hélas! Iago, — comment retrouverai-je
Son amour, si quelqu'un de bon ne me protège?
Iago, vous irez lui parler... J'ai perdu,
Je ne sais pas comment, — un amour qui m'est dû.
Par la clarté du ciel, — ma faute, je l'ignore,
Et je tombe à genoux pour le redire encore :

En pensée, en parole! en action! jamais
Je ne crus offenser le maître que j'aimais,
Celui que j'aimerai toujours comme je l'aime,
Et qui, — s'il me chassait, — serait aimé quand même;
Qui peut tout m'ôter, jusqu'à la clarté du jour,
Qui peut tout! mais non pas détruire mon amour!

IAGO.

Patience. Viendra l'heure de la justice,
Les affaires d'État le troublent. Un caprice...
Qui sait?

DESDEMONE.

Oh! plût à Dieu!

IAGO.

Rien autre, c'est certain;

(Sonnerie des trompettes.)

Mais tout ce bruit, madame, annonce le festin.
L'envoyé de Venise attend. Allez, c'est l'heure,
Madame. Je ferai pour le mieux.

SCÈNE XIII

IAGO, RODRIGUE.

RODRIGUE, entrant.

Que je meure,
Si je n'ai pas raison de vous!

IAGO.

Fort bien. — Pourquoi?

RODRIGUE.

C'est assez m'imposer et vous jouer de moi.
L'or que je vous prodigue, est-ce que j'en profite?
Une vestale en eût été déjà séduite!
— Sans doute mes présents vous servent à la voir
Et que vous me leurrez d'un fantastique espoir!

IAGO, avec calme.

Continuez! C'est bien.

RODRIGUE.

Quoi, que je continue?
Non pas! et rien n'est bien. La fourbe est reconnue :
Vous me rendrez raison.

IAGO.

Bien. Avez-vous fini?

RODRIGUE.

Non certes! pas avant que vous soyez puni!

IAGO.

Bravo, bien; je commence à vous croire un cœur ferme,
Et qu'on pourra mener l'aventure à son terme.
Je suis content de vous. Donnez-moi votre main...
Sachez donc que j'ai mis l'affaire en bon chemin.

RODRIGUE.

Cela n'a pas paru.

IAGO.

C'est vrai, Dieu me pardonne!
Et c'est pourquoi je suis heureux qu'on me soupçonne,
Car cela prouve en vous un cœur résolu, droit,
Hardi. Vous n'êtes pas ce que d'abord l'on croit!

Prouvez-le. Cette nuit l'occasion est bonne,
— J'en engage l'honneur, — pour avoir Desdemone !
Et si vous n'êtes pas demain l'heureux vainqueur,
Usez votre colère à m'arracher le cœur !

RODRIGUE.

Quoi ? De quoi s'agit-il ?... Si cela se peut faire...
Aurais-je un espoir sûr ?...

IAGO.

Seigneur, voici l'affaire :
Un ordre du Sénat nous arrive aujourd'hui,
Et Cassio remplace Othello.

RODRIGUE.

Comment ! lui !
— Alors, les deux époux retournent à Venise ?

IAGO.

Non pas ! — c'est justement de quoi je vous avise. —
Mais en Mauritanie, à moins que cependant...
Ils ne restent ici,... contraints par accident.
On peut imaginer... on pourrait, je suppose,
Écarter Cassio...

RODRIGUE.

L'écarter ? quoi ?

IAGO.

La chose
D'elle-même s'entend : l'empêcher de remplir
La place d'Othello ; — pour cela, l'assaillir...
Cette nuit... au sortir du repas... Je m'en charge.

RODRIGUE.

De quoi ?

IAGO.

De l'amener et de guetter au large.
Vous semblez étonné ? — Je veux vous faire voir
L'affaire en vérité simple comme un devoir.
L'heure approche, venez. Sa vie est importune !
La nuit vient. — Vous allez à la bonne fortune !

RODRIGUE.

Il faudrait m'expliquer... Je veux y voir plus clair.

IAGO.

Tout ce que vous voudrez, j'y suis prêt.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV

OTHELLO, LUDOVIC, DESDEMONE,
ÉMILIA ET SUITE

(Ils entrent du côté opposé à celui par où sont sortis Rodrigue et Iago.)

OTHELLO.

Le grand air
Me fait beaucoup de bien.

LUDOVIC.

N'importe... je vous prie...
Je ne peux accepter que Votre Seigneurie...

OTHELLO.

Souffrez-moi cependant.

LUDOVIC.

Noble dame, bonsoir.
J'espère en cet honneur de bientôt vous revoir.
Adieu.

DESDEMONE.

C'est moi, seigneur, qu'honore un tel langage.

OTHELLO.

Desdemone?

DESDEMONE.

Seigneur?

OTHELLO.

Rentrez. Je vous engage
A prendre du repos. — Couchez-vous. Je viendrai
Bientôt... — Ah!... demeurez seule.

DESDEMONE.

Je le ferai.

(Desdemone et Émilia rentrent dans le palais.)

SCÈNE XV

La chambre de Desdemone dans le palais.

ÉMILIA, DESDEMONE.

ÉMILIA.

Ce soir il m'a paru, madame, presque tendre.
Êtes-vous mieux ensemble?

DESDEMONE.

Il m'a dit de l'attendre;

Et de demeurer seule : as-tu pas entendu?
— Il va venir bientôt.

ÉMILIA.

Qu'avez-vous répondu,
Madame? M'allez-vous renvoyer?

DESDEMONE.

Il l'ordonne.
Allons, donne ma robe, et puis adieu, ma bonne.
Gardons de lui déplaire; il veut; je me soumets.

ÉMILIA.

Qu'il vaudrait mieux pour vous ne l'avoir vu jamais!

DESDEMONE.

Oh! ne dis pas cela, non, non! Ses fureurs même
A mes yeux ont un charme infini, tant je l'aime!
— Détache-moi ces nœuds.

ÉMILIA.

J'ai mis au lit ces draps
Que vous m'avez dit.

DESDEMONE.

Ah? — N'importe. — N'est-ce pas
Que nos cœurs sont bien fous? — Dis-moi; je t'en supplie...
Je veux un de ces draps pour être ensevelie...
De tes mains... si je meurs avant toi... tu m'entends?

ÉMILIA.

Allons, allons, c'est bien.

DESDEMONE.

Voici déjà longtemps
De cela...

ÉMILIA.

Quoi?

DESDEMONE.

Ma mère était encor vivante...
Je me souviens ce soir de sa pauvre suivante
Barbara la Moresse, — ainsi qu'on la nommait;
Elle était amoureuse, et l'homme qu'elle aimait,
Devenu fou, — s'enfuit. L'enfant, au cœur atteinte,
Savait une Chanson du Saule, une complainte
Très vieille, et qui semblait son histoire pourtant.
La pauvre Barbara mourut en la chantant.
Je ne sais pas pourquoi ce souvenir m'obsède,
Ce soir, et quel désir singulier me possède
De chanter tristement, le front sur mon genou,
Comme la pauvre fille amoureuse du fou!
— Mais, fais plus vite, allons.

ÉMILIA.

Faut-il que je vous donne
Votre robe?

DESDEMONE.

Non. — Tiens, défais cela. — Personne
Qui soit mieux comme il faut que ce Ludovic...

ÉMILIA.

Oui,
Un bel homme!

DESDEMONE.

Charmant causeur.

ÉMILIA.

C'est inouï,
Madame! mais je sais une Vénitienne

Qui, pour que de sa lèvre il effleurât la sienne,
Serait allée en Palestine, les pieds nus!
— Il est de ces galants partout les bienvenus.

DESDEMONE, chantant.

La belle enfant s'assied au pied d'un saule;
En soupirant elle y vient tous les jours.
— Chantez le saule et les tristes amours!

Les longs rameaux effleurent son épaule,
Sa tête penche, elle pleure toujours.
— Chantez le saule, ah! le saule! le saule!

Les frais ruisseaux que le feuillage frôle
Ont sangloté tout le long de leur cours...
— Chantez le saule et les tristes amours!

Ses pleurs amers touchaient les pierres même!

Mets là ces vêtements; ta lenteur est extrême.

— Chantez le saule et les tristes amours!

(A Émilia.)

Fais vite; il va venir bientôt. Vois-tu, je l'aime.

En saule vert faites mon diadème;
Je n'ai qu'affronts du cavalier que j'aime,
Mais je les souffre et je l'aime toujours.

(Cherchant :)

La suite? — On a frappé! Chut!

ÉMILIA.

C'est le vent, madame.

DESDEMONE, chantant.

Moi je l'appelle un menteur, un infâme,
Mais je ne veux que personne le blâme...
Lui, que dit-il? — « Si j'aime une autre femme... »

— Chantez le saule et les tristes amours! —

« ... Changez d'amant, belle, et changeons toujours! »

J'ai les yeux brûlants. Est-ce un présage de larmes?

ÉMILIA.

Non, madame.

DESDEMONE.

On le dit. — Oh! les hommes! quels charmes
Les fixeraient! Voyons, dis, le crois-tu vraiment,
Que des femmes aient pu manquer à leur serment
Et faire à leur seigneur un si terrible outrage?

ÉMILIA.

Mais...

DESDEMONE.

Le ferais-tu, toi? — Non, pas même, je gage,
Pas pour le monde entier!

ÉMILIA.

... Si fait, pour un tel prix!
Le monde est grand, le mal petit, et les maris...

DESDEMONE.

Tu mens... tu ne ferais pas cela!

ÉMILIA.

Moi? — je pense
Que — si le vaste monde était ma récompense —

Il se pourrait... Ma foi, le monde une fois mien,
J'y pourrais proclamer que ce mal est un bien!

DESDEMONE.

Un mal si triste, oh! non! Je doute s'il existe!

ÉMILIA.

Soit, mais il est; la chose est-elle gaie ou triste,
Je ne sais, mais pour sûr la faute est aux maris!
Que de fois les a-t-on l'un chez l'autre surpris!
Ne sont-ils pas jaloux, grands bourreaux de leur femme,
Avares, Dieu le sait! jusqu'à nous aigrir l'âme!
Eh certes, nous avons de la grâce avant tout,
Mais la malice vient, quand on nous pousse à bout!
Nous aimons la vengeance et vos sens sont les nôtres,
Messieurs! — Vous préférez à vos femmes les autres?
Et ce plaisir? peut-être; affection? qui sait?
Pure inconstance? encor; — que ce soit ce que c'est,
Plaisir, affection, inconstance, nous sommes
Faites par Dieu comme eux, et semblables aux hommes :
Donc, qu'ils nous traitent bien! car nos plus gros péchés
C'est leur exemple à tous qui nous les a prêchés!

DESDEMONE.

Tiens, tais-toi, bonne nuit... va-t'en! — que Dieu me garde
De ces horreurs!... Va-t'en. —

(Seule, à son prie-Dieu.)

Seigneur qui me regarde,
Toi qui nous jugeras au dernier tribunal,
Notre Père éternel, préserve-moi du mal!

FIN DE L'ACTE QUATRIÈME.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

Une rue dans Chypre.

IAGO, RODRIGUE; ensuite CASSIO et OTHELLO.

IAGO, à Rodrigue.

Derrière cette borne, ici, postez-vous; bien.
Je reste à vos côtés. Allons, ne craignez rien.
Il va passer bientôt; — que votre bonne lame,
Brusquement, droit et ferme, aille lui tirer l'âme!
Et songez que ce coup nous sauve, ou qu'il perd tout!

RODRIGUE.

Demeurez près de moi; je peux manquer le coup.

IAGO.

Je suis là. Tenez-vous sur vos gardes. Courage!

(Il s'éloigne.)

RODRIGUE, seul.

Je ne suis pas en goût pour un semblable ouvrage.
Il m'a pourtant donné d'assez bonnes raisons.
Qu'est-ce après tout? — Un homme en moins! — Bah! finissons;
Hardi! sors du fourreau, mon épée, et qu'il meure!

IAGO, à part, posté non loin.

J'ai tant fait qu'il sera hors de lui tout à l'heure.
L'ai-je assez mis au point! — Maintenant, que l'un deux,
— Rodrigue ou Cassio, — meure, — ou même tous deux,
Tous les cas me seront favorables en somme.
Si Rodrigue survit, il veut ravoir la somme
Ou les bijoux qu'il croit que j'offris en son nom
À Desdemone; et c'est ce qu'il ne faut pas, non!
Si Cassio survit, — sa fortune et sa gloire
Par leur éclat feront ma vie à moi trop noire.
Le More peut lui dire aussi... c'est mon danger!
Leur mort est nécessaire; il n'y faut plus songer,
J'entends quelqu'un... C'est lui!

RODRIGUE.

Sa démarche est aisée
A reconnaître. — Tiens, meurs!

(Il sort brusquement de l'ombre et frappe Cassio de son épée.)

CASSIO.

La botte est rusée!
Mais ma cuirasse est forte! Et la tienne, voleur?

(Il dégaîne et blesse Rodrigue.)

RODRIGUE.

Je suis mort!

(Iago sort de sa cachette et frappe Cassio par derrière, au jarret, et s'enfuit.)

CASSIO.

On me tue! A l'assassin! Malheur!

SCÈNE II

RODRIGUE, CASSIO, étendus à terre; OTHELLO, à une fenêtre du palais.

OTHELLO, à la fenêtre.

La voix de Cassio!... — Tu m'as tenu parole,
Brave Iago! — Va, tant de loyauté console!
— Fidèle ami, qui sens l'outrage qu'on m'a fait!
Tu m'apprends mon devoir; — on en verra l'effet.
La justice viendra. Patience : j'arrive!
Attends un peu, toi, femme adultère! Ah, lascive,
Votre amant, ma mignonne, est étendu là, mort.
A présent, de mon cœur qui s'apaise, — tout sort,
Tout s'en va, de ce qui fut toi, tes yeux, tes charmes,
Tout mon amour! — tes yeux! ils connaîtront les larmes,
Prostituée! — Attends. Ton lit, ce lit souillé,
De ton sang criminel sera bientôt baigné.

(Il ferme doucement la fenêtre et se retire.)

SCÈNE III

RODRIGUE, CASSIO, étendus à terre; LUDOVIC, MONTANO, IAGO.

CASSIO.

Eh quoi! pas un passant! — Personne qui m'entende!

MONTANO.

La voix est effrayante.

LUDOVIC.

... Et l'obscurité grande;
Il serait imprudent d'aller plus loin par là.
Mais quelqu'un vient, portant de la lumière.

IAGO, un flambeau à la main.

Holà!
N'a-t-on point appelé? Qu'y a-t-il?

LUDOVIC, à Montano.

C'est l'enseigne
D'Othello. C'est un bon soldat.

CASSIO.

Pour Dieu! je saigne
(A Iago.)
Abondamment! — A l'aide! — Ils m'ont assassiné...
Mais l'un d'entre eux à qui, je pense, j'ai donné
Son compte, est couché là...

IAGO.

Que la nuit est profonde!

RODRIGUE.

Au secours!

CASSIO.

C'est l'un d'eux!

IAGO, poignardant Rodrigue.

Tiens, traître!

RODRIGUE.

Chien immonde!

IAGO.

Quel silence! — Partout les gens sont endormis.
Mais qui donc êtes-vous, vous? Amis? Ennemis?

LUDOVIC.

Vous nous pourrez juger à l'ouvrage.

IAGO.

Qu'entends-je?
Monseigneur! c'était vous!... Que ce malheur étrange
Me fasse pardonner tant d'incivilité.
... Cassio gît ici, durement maltraité.

LUDOVIC.

Cassio!

IAGO.

Des bandits... — Que sentez-vous, mon frère?

CASSIO.

J'ai le jarret coupé.

IAGO.

Dieu préserve! — Que faire?
(A Gratiano, feignant de ne pas le reconnaître.)
Ami, daignerez-vous me tenir ce flambeau?
— Je vais panser sa plaie. Il suffit d'un lambeau
De chemise. Là. Bien. La blessure est cruelle!

SCÈNE IV

Les Mêmes, BIANCA, puis des Porteurs avec un brancard.

BIANCA.

Qui donc criait ici? Holà! qui donc appelle!
O mon doux Cassio! mon bien cher Cassio!
Cassio! Cassio! cher Cassio!

IAGO.

Ho! ho!
Épargnez-nous vos cris, vous! — Il faut qu'on l'emporte...
Un brancard le pourra mener jusqu'à ma porte,
Bien doucement. Je veux le recevoir chez moi.
Courage, Cassio! — Qu'on m'éclaire ici! — Quoi!
J'ai bien cru reconnaître... oui! Rodrigue lui-même!
— C'est mon compatriote, un bon soldat que j'aime!

GRATIANO.

Rodrigue, de Venise?

IAGO.

Oui. Grand Dieu, quel malheur!
Vous avez donc connu mon pauvre ami, seigneur?

GRATIANO.

Si je l'ai connu! moi!

IAGO.

Comment! c'est vous, mon maître!
Je vous ai négligé... C'est sans vous reconnaître.

Pardon. — Je vais courir chez le chirurgien
Du général. — Voici le brancard. Bien. C'est bien.
(A Bianca.) (Aux porteurs.)
Avez-vous fini, vous? — Soulevez sans secousse,
Braves gens; et prenez l'allure la plus douce...
Et vous, cher Cassio, dites-nous franchement :
Avait-il avec vous quelque dissentiment,
Mon pauvre ami Rodrigue?

CASSIO.

Aucun. Et l'on me nomme
Pour la première fois que je sache — cet homme.

IAGO, à Bianca.

Comment! vous pâlissez.
(On emporte Cassio et Rodrigue.)
Aux gentilshommes.
Messieurs, regardez donc!
Elle a peur! Tout à l'heure on en saura plus long.
Voyez comme son œil s'égare. Oh! oh! ma belle,
Ce que la langue tait, la terreur le révèle!

SCÈNE V

LES MÊMES, ÉMILIA.

ÉMILIA.

Qu'y a-t-il? Cassio? Blessé!

IAGO.

Voilà le fruit

Des débauches! — Mais d'où sortait-il cette nuit?
(Désignant Bianca.)
Il venait de souper;... où? — Voyez, elle tremble!

BIANCA.

Messeigneurs, nous avions soupé ce soir ensemble;
Mais je ne tremble pas pour ça!

IAGO.

Nous verrons. —
(A Émilia.)
Toi,
Cours dire au général... Dis-lui tout... —
(A Bianca.)
Suivez-moi.
(Aux seigneurs.)
Songeons à Cassio.
(A Bianca.)
J'en saurais davantage
Si vous vouliez parler, n'est-ce pas, vous?
(Tous sortent, Iago le dernier.)

IAGO, près de sortir.

L'ouvrage
Que je fais lentement dans l'ombre — se poursuit :
Ma fortune est perdue ou sauve — cette nuit!

SCÈNE VI

La chambre de Desdemone dans le palais.

DESDEMONE endormie, OTHELLO.

(Il entre tenant un flambeau et une épée.)

OTHELLO.

C'est là la cause! oui, c'est la cause, ô mon âme!

Ne me la laissez pas nommer, la cause infâme,
Étoiles, devant vous, virginales clartés!...
Quoi! frapper tout à coup ses flancs... ensanglantés!
Frapper, meurtrir ce sein aussi pur que la neige
Et que le marbre blanc des tombeaux!... le ferai-je?
Non!... Pourtant il le faut qu'elle meure!... autrement
Elle en trahirait trop dans sa vie!... Un moment :
Éteignons la lumière.

(Il va pour éteindre la lumière.)

Éteindre... la lumière!
Je te rendrai ta vie et ta flamme première
Si j'ai regret d'avoir soufflé sur toi, flambeau!
Mais que j'appelle ici le vent noir du tombeau,
Qu'il souffle sur ta vie et ta céleste flamme,
O chef-d'œuvre vivant de la nature, femme,
A quel foyer divin, comment te ranimer?

(Il pose à terre son flambeau et son épée.)

Je trancherai ta tige et tu vas te fermer,
O rose! — Et jamais plus je ne pourrai te rendre
L'âme qui te faisait fleurir! — O parfum tendre,
Tu vas donc t'exhaler pour jamais... mais avant,
Je veux encor, je veux te respirer vivant!

(Il l'embrasse.)

O souffle parfumé! — Ce souffle qui m'enivre
Me persuaderait presque qu'elle doit vivre,
Que la justice doit briser son glaive...

(Il l'embrasse.)

O cher parfum! —
Encore un seul baiser,... le dernier! — Encore un!
— Tu resteras couchée et belle de la sorte,
Et je vais te tuer, et je t'aimerai morte!
... Encore un, — le dernier, — doux comme ton sommeil,
Tel que jamais époux n'a donné le pareil!
... La justice du ciel frappe ainsi — ce qu'elle aime!

(Il s'approche violemment.)

DESDEMONE.

Ah! qui va là!.. C'est vous, Othello ?

OTHELLO.

Oui, moi-même.

DESDEMONE.

Vous mettez-vous au lit, monseigneur?

OTHELLO.

Avez-vous,
Desdemone, prié Dieu ce soir?

DESDEMONE.

Cher époux,
Oui.

OTHELLO.

Si vous retrouvez dans le fond de votre âme
Un souvenir caché qui vous rendrait infâme,
Pour lequel encor Dieu ne soit pas imploré,
Demandez-lui pardon de ce crime ignoré,
Sur-le-champ!

DESDEMONE.

Ah! mon Dieu! je ne peux pas comprendre
Ces paroles, seigneur...

OTHELLO.

Allons, je vais attendre...
Mais faites promptement; faites ce que je dis,
Vite! — Je vais attendre en marchant là, tandis
Que votre âme s'apprête à son destin, — qui tarde!
Car je ne voudrais pas la tuer, — Dieu m'en garde! —
Non, je ne voudrais pas tuer votre âme!

DESDEMONE.

Quoi !
Vous parlez de tuer !

OTHELLO.

J'en parle !

DESDEMONE.

Ah ! que de moi
Le Ciel ait donc pitié !

OTHELLO.

C'est ce que je désire
De tout mon cœur.

DESDEMONE.

Ce mot, que vous venez de dire,
S'il vient vraiment du cœur, vous ne me tûrez pas?...
Vous ne me tûrez pas, j'espère !

OTHELLO.

Espère !

DESDEMONE.

Hélas !
Vous me faites trembler cependant, car vous êtes
Terrible ! — Quand vos yeux roulent ainsi, vous faites
Ma terreur ! — Et pourquoi je crains, je n'en sais rien,
Ne me connaissant pas de faute, et je sens bien,
Pourtant, — que je crains !

OTHELLO.

Pense à tes péchés.

DESDEMONE.

Peut-être
Le tendre amour que j'ai pour mon seigneur et maître,
En est-il un!

OTHELLO.

Oui, oui, certe! et tu vas mourir
Pour celui-là!

DESDEMONE.

... La mort la moins juste à souffrir,
Pour aimer!... une mort contraire à la nature!
Quel est donc le souci rongeur qui vous torture?
Pourquoi vous mordez-vous ainsi les lèvres?... Dieu!
Quelle fièvre de sang vous met la tête en feu,
Vous agite, et vous donne un si cruel visage?
Toute votre attitude est un affreux présage...
J'espère cependant, tout en tremblant d'effroi,
Qu'il ne menace pas Desdemone, pas moi,
J'espère?

OTHELLO.

Paix! silence, écoutez!

DESDEMONE.

Oui, j'écoute,
J'obéis.

OTHELLO.

Ce mouchoir, — vous comprenez sans doute? —
Dont je vous fis présent, auquel je tenais tant,
Vous savez, — où peut-il bien être en cet instant?...
Cassio l'a reçu de vous!

DESDEMONE.

Non, sur ma vie!

Non, sur mon âme! non! — Qu'il vienne, et qu'il le nie
Lui-même... Qu'on l'appelle; il faut l'interroger.

OTHELLO.

Prenez garde au parjure! Il y faut bien songer,
A cette heure! — Gardez, gardez-vous du parjure!
Car vous êtes, ô douce et fausse créature,
Sur votre lit de mort!

DESDEMONE, se levant.

Ah! mais pas pour mourir
Encore!

OTHELLO.

(Elle veut s'enfuir. Il la retient.)

Tout à l'heure. Écoute, il faut finir,
Et confesser ta faute. Allons! l'heure est venue.
Tu peux bien m'avouer ta honte : elle est connue!
Et quand tu me nîrais les faits tranquillement,
Tous les faits, un par un, chacun sous un serment,
Tu ne peux plus tromper ni m'ôter de là, femme,
La certitude en feu qui me dévore l'âme!...
Tu vas mourir!

(Il éteint la lumière.)

DESDEMONE.

Ayez pitié de moi, mon Dieu!

OTHELLO.

Amen, de tout mon cœur. Oui, c'est aussi mon vœu.

DESDEMONE.

Et vous aussi, pitié pour moi! je vous supplie!
Je ne vous ai jamais offensé de ma vie :

J'aimais Cassio comme on aime ses amis;
L'amitié, c'est un bien que Dieu nous a permis;
Jamais il n'eut de moi, non jamais, aucun gage!

OTHELLO.

Par le ciel! je l'ai vu! vu dans ses mains, ô rage!
Ce mouchoir! Ah parjure, ah femme sans pudeur,
Tu m'endurcis encor, tu m'affoles le cœur,
Et moi qui dans ta mort voyais un sacrifice,
C'est donc en assassin que je ferai justice!
... J'ai vu, vu le mouchoir!

DESDEMONE.

Il l'aura donc trouvé!
Entre ses mains, par quel hasard est arrivé
L'objet, il le dira. — Qu'il vienne; qu'il déclare
La vérité!

OTHELLO.

C'est fait.

DESDEMONE.

Qu'a-t-il dit?

OTHELLO.

Vertu rare!
Qu'il t'avait possédée!

DESDEMONE.

Ah! lui! cela! comment!
Non, il ne dira pas cela!

OTHELLO.

Plus maintenant...

Car sa bouche est fermée. Iago l'a rendue
Muette.

DESDEMONE.

Ma frayeur, — car je me sens perdue, —
M'explique trop ces mots!... Quoi, mort?

OTHELLO.

Il aurait eu
Plus d'une vie, autant d'existences, vois-tu,
Que de gouttes de sang dans les veines, à peine
Eût-il pu satisfaire à la soif de ma haine!

DESDEMONE.

Il est mort! Trahison! Tout est donc perdu!...

OTHELLO.

Quoi!
Tu l'oses donc pleurer, infâme, devant moi!

DESDEMONE.

Bannissez-moi, seigneur! mais, oh non! pas tuée!
Non, ne me tuez pas!

OTHELLO.

Tais-toi, prostituée!

DESDEMONE.

Par grâce, laissez-moi vivre encor cette nuit!
Demain vous me tûrez! — Seigneur, pas aujourd'hui!

OTHELLO.

Tu résistes!

DESDEMONE.

Encore une heure, au moins une heure!

OTHELLO.

Non, te dis-je, à l'instant, là, je veux que tu meures!

DESDEMONE.

Le temps de dire encore une prière!

OTHELLO.

Il est
Trop tard!

(Il frappe Desdemone de son poignard.)

SCÈNE VII

DESDEMONE, OTHELLO, ÉMILIA au dehors, puis entrant.

DESDEMONE.

Dieu! Dieu! Dieu! Dieu!

ÉMILIA, au dehors.

Seigneur, seigneur!

OTHELLO.

(Regardant Desdemone.)

Qui fait
Ce bruit? — Pas morte encore?... L'agonie
Est trop longue! ah trop longue! Elle est assez punie!...
Si je la fais languir, le supplice est trop grand...
J'ai frappé sans pitié, mais la pitié me prend!

(Il l'étouffe sous l'oreiller.)

ÉMILIA, au dehors.

Seigneur!

OTHELLO.

Qui vient?

ÉMILIA.

Seigneur, un seul mot à vous dire!

OTHELLO.

Ah! c'est Émilia...

(Haut.)

Tout à l'heure.

(Regardant Desdemone alternativement et la porte derrière laquelle attend Émilia.)

... Elle expire!
— Elle vient me parler sans doute de la mort
De Cassio, qui fait du bruit. — Comme elle dort!
C'est l'immobilité de la tombe elle-même.
— La faire entrer? faut-il? — C'est le soupir suprême...
Elle a soupiré... non! non, plus de mouvement.
— Que faire? Si je la fais entrer, sûrement
Elle voudra parler à ma femme... ma femme?
Ma femme!... quelle femme? Ah! tortures de l'âme!
Ai-je une femme, moi, maintenant? Désespoir!
Désespoir! — Il me semble à présent qu'on va voir
Les astres s'engouffrer dans des ombres funèbres,
Et la terre en hurlant s'ouvrir dans les ténèbres!

ÉMILIA, au dehors.

Mon bon seigneur, un mot, je vous prie instamment!

OTHELLO.

Je l'avais oubliée.

(A Émilia.)

Entrez!... Non... un moment! —

(Il ouvre.)

Tirons ces rideaux; bien. Que voulez-vous?

ÉMILIA, entrant.

Ah! maître,
C'est sur la place! Un meurtre! Il vient de se commettre
Un meurtre affreux!

OTHELLO.

Ah? Quand?

ÉMILIA.

Sur l'heure, monseigneur.

OTHELLO.

Sait-on quelle influence a causé le malheur?
En descendant trop bas, c'est la lune nouvelle
Qui trouble la raison dans plus d'une cervelle...

ÉMILIA.

Tué par Cassio, ce beau Vénitien,
Nommé Rodrigue, — est mort!

OTHELLO.

Rodrigue, mort! Ah! bien...
Mais, Cassio, lui, mort comme l'autre?

ÉMILIA.

Non, maître,
Cassio vit.

OTHELLO.

Vivant! Ah! la mort frappe en traître,
Et, trompant tout à coup mon espoir le plus cher,
Va changer ma vengeance en un poison amer!

DESDEMONE, mourante, derrière les rideaux.

Tuée... injustement! — Ah!

ÉMILIA.

... Ce cri de détresse?
Quel est ce cri?

OTHELLO.

Quel cri?

ÉMILIA.

La voix de ma maîtresse!...
(Elle écarte les rideaux.)
Dieu bon! oh, du secours, du secours! Parlez-moi,
O douce Desdemone, ô madame! — Pourquoi?...
Comment?... — Répondez-nous! chère, chère maîtresse!

DESDEMONE.

Je meurs innocente.

ÉMILIA.

Oh! quelle scélératesse!
Qui l'a commise?

DESDEMONE.

Moi. Moi, personne autre, adieu.
Parle à mon cher seigneur de Desdemone...

OTHELLO.

Oh!

ÉMILIA.

Dieu!

OTHELLO.

Qui peut l'avoir tuée?

ÉMILIA.

Ah! qui sait!

OTHELLO.

Elle-même
Dit que ce n'est pas moi?

ÉMILIA.

Dans un soupir suprême.
Elle l'a dit?...

OTHELLO.

... Alors, qu'elle brûle en enfer!
Elle a menti! c'est moi!... J'ai frappé de ce fer!

ÉMILIA, dans la stupeur.

Ah?... Elle est devenue un ange plus céleste!
Vous, — un plus noir démon!

OTHELLO.

Un ange, aimant du reste
Le vice!

ÉMILIA.

Vous mentez! — Où ce monstre est-il né!

OTHELLO.

Perfide — comme l'onde.

ÉMILIA.

Et vous-même effréné
Comme le feu, — quand il éclate en incendie!
— Elle, toute candeur! croire à sa perfidie!

OTHELLO.

Elle aimait Cassio. Demande à ton époux.
L'enfer, dans ses brasiers ardents, serait trop doux...

Il n'aurait pas pour moi d'assez profond abîme,
Si j'avais fait cela sans justice! — Son crime,
Ton mari le savait.

ÉMILIA.

Mon mari?

OTHELLO.

Ton mari.

ÉMILIA.

Qu'elle était infidèle?

OTHELLO.

Avec Cassio. Oui.
... Le Ciel, — si cette femme avait été fidèle, —
Le Ciel m'eût-il offert, pour me séparer d'elle,
Un monde! je l'aurais refusé, j'en suis sûr,
L'eût-il formé pour moi d'un seul diamant pur!

ÉMILIA.

Mon mari?

OTHELLO.

Ton mari m'a dévoilé le crime.
C'est un homme d'honneur, celui-là, je l'estime.

ÉMILIA.

Mon mari!

OTHELLO.

Ton mari, te dis-je, m'entends-tu,
Femme, l'ai-je assez dit!

ÉMILIA.

Doux ange de vertu,
O ma maîtresse, — hélas! — ah! la scélératesse

S'est joué de l'amour aveugle! O ma maîtresse!
Mon mari dit cela! lui! dit cela! de vous!

OTHELLO.

Lui, femme; je t'ai dit : mon ami, ton époux,
Lui, l'honnête Iago, l'honnête homme

ÉMILIA.

S'il ose,
Lui, l'honnête Iago, dire pareille chose,
Puisse son cœur pervers se pourrir lentement!
Car, dans sa conscience, il ment, il ment! il ment!
... Elle avait trop d'orgueil de vous, oui, trop de joie
D'un choix indigne!

OTHELLO.

Ah!

ÉMILIA.

Éclatez! qu'on vous voie
Dans toutes vos fureurs! — allons! de votre main,
Ce crime a dépassé l'horreur d'un crime humain
D'autant que vous étiez indigne d'elle!

OTHELLO.

Ah! femme,
Crois-moi, tais-toi!

ÉMILIA.

Va, toi, toi! tu n'as pas dans l'âme,
— Il s'en faut de moitié, — pour me bien torturer,
La force que je sens, moi, pour tout endurer!
Dupe! insensé! stupide et vil comme la fange! —
Quelle action horrible! avoir frappé cet ange!

Je ris de ton épée! Et dussé-je souffrir
Mille morts, — assassin, — je veux te découvrir!...
Au secours! au secours! à l'assassin! — le More
A tué ma maîtresse!

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, MONTANO, GRATIANO, IAGO.

MONTANO.

Un nouveau meurtre encore!
Que se passe-t-il?

ÉMILIA.

Ah! Iago, vous voilà!
Votre conduite a dû, — voyons, vantez-nous-la! —
Être d'une franchise et d'un éclat sublimes,
Pour que les meurtriers vous chargent de leurs crimes!

IAGO.

Qu'y a-t-il?

ÉMILIA.

Démentez, — si vous êtes pourtant
Un homme, — celui-ci, cet infâme!... Il prétend
Que vous avez dit, vous, que sa femme infidèle...
Vous ne l'avez pas dit! non, pas dit cela d'elle!
Non, vous n'êtes pas traître à ce point-là! Eh bien,
Répondez, — car mon cœur est plein!

IAGO.

Je n'ai rien
Pu dire, sans l'avoir pensé;

(Montrant Othello.)

Sans que lui-même
Ne l'ait cru juste et vrai.

ÉMILIA.

Mais cela, ce blasphème,
Qu'elle fut infidèle, as-tu dit cela?

IAGO.

Oui,
Je l'ai dit!

ÉMILIA.

Il a dit un mensonge inouï,
Horrible! un infernal mensonge! Sur mon âme,
Un mensonge, un mensonge effrayant!... cette femme!
Elle! avec Cassio!... vous avez, n'est-ce pas,
Dit : « avec Cassio »? —

IAGO.

Je l'ai dit, oui. — Tu vas,
Toi, te taire à présent!

ÉMILIA.

Me taire! moi, me taire!
Je veux, je dois parler et tout dire au contraire!
Oui, ma maîtresse est là, gisante dans son sang,
Sur ce lit, massacrée!

TOUS, tressaillants et consternés.

Oh ciel! oh Dieu puissant!
Dieu garde!

ÉMILIA, à Iago.

Vos rapports meurtriers l'ont perdue!

OTHELLO.

C'est bien la vérité qui vient d'être entendue...
Ne tressaillez pas tous ainsi!

GRATIANO.

La vérité
Est monstrueuse.

MONTANO.

O ciel! — j'en suis épouvanté.

ÉMILIA.

Trahison... trahison....! mais j'y songe, oui, j'y songe!
J'eus la pensée alors... oh! trahison! mensonge!
Oh! oh! je me tûrai de douleur! trahison!
Mensonge et trahison!

IAGO.

Perdez-vous la raison?
Çà, rentrez au logis, je l'ordonne! — Elle est folle.

ÉMILIA.

Ne lui permettez pas de m'ôter la parole,
Mes bons seigneurs. Il est mon époux : je lui dois
L'obéissance, mais non pas pour cette fois!
Va, peut-être, Iago, jamais n'y rentrerai-je,
Au logis!

OTHELLO.

Oh! oh! oh!

ÉMILIA.

Oui, rugis, pris au piège,
Rugis, en te crispant sur ce lit! — Vers les cieux
Jamais être plus pur n'avait levé les yeux.

OTHELLO.

Oh!... elle était infâme! — Ah, c'est vous, oncle? A peine
Vous ai-je reconnu. — Oui, la chose est certaine.

Son souffle s'est éteint sous mes mains en effet,
Et votre nièce est là, morte. — Ce que j'ai fait,
Je le sais, semble atroce ! et je vois qu'on frissonne
D'horreur autour de moi !...

MONTANO, s'avançant vers Desdemone.

Ma pauvre Desdemone !
— Que ton père soit mort, j'en suis heureux pour lui.
Ton mariage seul lui causa tant d'ennui
Qu'il suffit pour finir d'user sa vieille trame...
— S'il vivait à présent, ah ! quel deuil dans son âme !
Il s'abandonnerait, s'il pouvait, là, te voir,
A quelque action folle, et dans son désespoir
Il ferait, — provoquant les cieux par sa colère, —
S'enfuir d'auprès de lui son ange tutélaire...

OTHELLO.

C'est lamentable ! — Mais, Iago, que je crois,
Sait qu'elle s'est livrée à Cassio cent fois !...
Cassio l'a bien dit, — et qu'il a reçu d'elle,
En paîment de son noble amour pour l'infidèle,
Un gage, — le premier qu'elle eût reçu du mien ! —
...Et c'était un mouchoir, un présent ancien
Que ma mère avait eu de mon père.

ÉMILIA.

Oh ! puissance
Divine ! — O Dieu du ciel !

IAGO.

Croyez-moi, vous, silence !

ÉMILIA.

Non, non ! la vérité veut sortir : elle sort !
Librement, librement comme le vent du Nord.

Je parle! Que les Dieux, que l'enfer et la terre
S'élèvent contre moi, je ne veux pas me taire!

IAGO.

Soyez sage, au logis! femme!

ÉMILIA.

Je ne veux pas!

(Iago tire l'épée contre Émilia. On l'arrête.

GRATIANO.

Contre une femme! épée en main! — fi!

ÉMILIA.

Tu sauras
Que le mouchoir dont tu parles, — stupide More, —
C'est moi qui le trouvai par hasard; sache encore
Que je l'ai, moi, remis à mon mari! — qu'enfin
Il m'avait plusieurs fois conjuré, d'un air fin,
Quoiqu'avec plus d'ardeur que ne valait la chose,
De le voler!

IAGO.

Infâme!

ÉMILIA.

Hélas! c'est moi la cause!
Elle l'avait donné, dit-on, à son amant?
... Mon mari l'a reçu de mes mains!

IAGO.

Elle ment!
Tu mens, gueuse!

ÉMILIA.

Mon Dieu, c'est la vérité même,
Messeigneurs!

(A Othello.)

Meurtrier, cette vertu suprême,
Qu'avait-elle avec toi de commun, pour qu'un jour,
Un seul jour, le destin vous unît dans l'amour!

OTHELLO.

— N'y a-t-il plus de foudre! — A quoi sert le tonnerre?
— Scélérat incroyable!

(Le More s'élance sur Iago qui se dérobe, se fait jour à travers ceux qui l'entourent, blesse sa femme d'un coup d'épée, et s'enfuit.)

GRATIANO.

Elle tombe! — Que faire?
Sûrement, la blessure est mortelle!

ÉMILIA.

Oui! oui!
Placez-moi près de ma maîtresse!...

MONTANO.

Il s'est enfui!...
... La malheureuse est là, mortellement frappée!

GRATIANO.

Le crime est manifeste. — Or prenez cette épée
Que je viens d'enlever au More. — Placez-vous
A la porte, au dehors... — Qu'il tombe sous vos coups
Plutôt que d'échapper! — Il faut, moi, que je coure
Sur ce traître!

(Gratiano sort en courant. Montano sort à son tour.)

SCÈNE IX

DESDEMONE, morte; OTHELLO; ÉMILIA, couchée; puis MONTANO.

OTHELLO.

Ainsi donc, j'ai perdu ma bravoure!
Et la main d'un enfant peut m'ôter sans péril
Mon épée!... Eh, pourquoi l'honneur survivrait-il
A la vertu? — Laissons les deux partir ensemble!

ÉMILIA, mourante.

Que présageait ton chant, ma maîtresse? — Il me semble
Que tu peux m'écouter encor; que tu me vois!
Je meurs comme le cygne, — en chantant, — comme toi!
« *Saule, le saule, saule!* » — Elle était pure, More!
Barbare, elle t'aimait!... Puisse Dieu que j'implore
Faire arriver mon âme en sa félicité,
Comme il est sûr que j'ai bien dit la vérité!
... En la disant, je meurs;... je meurs!

(Elle meurt.)

OTHELLO.

Mon autre épée?...
... Elle dans cette chambre... Une lame trempée
Dans l'Èbre!...

(Il sort précipitamment et revient aussitôt, armé d'une épée.)

Ah! je la tiens!

(Criant.)

Oncle, je veux sortir!

MONTANO, au dehors.

Ne le tente pas même, ou tu vas en pâtir!
N'es-tu pas désarmé! — Réfléchis donc!

OTHELLO.

Regarde!
Entre, et me viens parler! ou sinon sois en garde
Contre moi, désarmé comme je suis!

MONTANO, entrant.

Eh bien?

OTHELLO.

Vois, jamais fer plus sûr que celui que je tiens
N'appuya sur le flanc d'un soldat! J'ai vu l'heure
Où, de ce glaive, — nul n'ayant arme meilleure, —
En des périls vingt fois plus grands, — de cette main! —
Je me serais ouvert un facile chemin!
Mais, ô vaine bravade! il n'en va plus de même!
Qui peut dompter les vents?... Voici l'écueil suprême.
Quoique je sois armé, ne crains plus rien de moi...
C'est le dernier relâche, et c'est la fin! — Pourquoi
Reculer? — Qu'un roseau menace ma poitrine,
Tu verras Othello s'enfuir... Bonté divine!
En quel lieu peut-il fuir?... Voyons, toi, maintenant...
Sous quel astre es-tu née, ô pauvre, pauvre enfant!
... Plus blanche que le drap de ton lit, — toute pâle!
... Au jour du jugement, cette image fatale
Me revenant dans l'âme, il faudra, sous tes yeux,
Enlacé de démons, me sentir choir des cieux!
— Comme elle est froide! calme, ô ma blanche victime,
Comme ta chasteté!... — Châtiez donc le crime!
Otez ce bien céleste à mes yeux détrompés,

Démons! prenez vos fouets, et frappez-moi, frappez!
Et par des champs de glace, en des torrents de soufre,
Chassez-moi, sous vos fouets stridents, de gouffre en gouffre!...
O Desdemone, morte! — ô Desdemone! Oh! oh!
Oh!... morte.

SCÈNE X

DESDEMONE; ÉMILIA, morte; GRATIANO, MONTANO, CASSIO, puis IAGO; GENTILSHOMMES, SOLDATS, ETC.

GRATIANO.

Où donc ce fou malheureux?

OTHELLO.

Othello?
C'était moi. Que veut-on?

GRATIANO.

Et lui, ce fourbe insigne,
Qu'on l'amène.

(On fait entrer Iago.)

OTHELLO, regardant Iago.

L'enfer t'a-t-il marqué d'un signe?
Je le cherche à ses pieds... quelque fable, c'est clair!
Mais s'il m'échappe, — alors, c'est qu'il vient de l'enfer!

(Il se jette sur Iago et le blesse d'un coup d'épée.)

IAGO.

Ah! — mon sang coule... Il a manqué son coup, quand même;
Je vis!

OTHELLO.

Tant mieux! Mourir doit être un bien suprême.
Qu'il vive!

GRATIANO.

Général, votre épée!

OTHELLO.

Un moment!
Faites parler ce monstre, et qu'il dise comment,
Pourquoi faire, il m'a pris âme et corps dans son piège!...

IAGO.

Ce qu'on sait, on le sait. Donc, pourquoi parlerai-je?
Je me tais.

GRATIANO.

La torture aura raison de toi.

CASSIO.

O mon cher général, est-ce vous que je vois?

OTHELLO.

Non plus moi, mais mon ombre. — Allons, je vous demande
Votre pardon. La main!

CASSIO.

Vous dont l'âme est si grande,
Que dira-t-on de vous, lorsque je conterai
A quel piège inouï vous vous êtes livré?

OTHELLO.

J'ai peut-être à l'État rendu quelque service...
N'en parlons plus. Du moins, contez sans injustice

Mon malheur; — sans clémence, et sans malignité.
Dites que j'aimai trop, — d'un amour emporté;
Que... difficilement jaloux, lorsque j'eus l'âme
Cent fois enveloppée en cette horrible trame,
J'allai jusqu'aux derniers excès, en furieux!...
Dites que vous avez vu couler de mes yeux,
Inhabiles aux pleurs, plus de pleurs que la myrrhe
N'en répand!... — Voilà tout ce que vous devez dire...
Non! — Ajoutez encor que dans Alep, un jour,
Un vil Turc maltraitait un Vénitien... j'accours...
Il insultait l'État!... je pris au cou cet homme
En le frappant ainsi!

(Il se frappe à la gorge, et tombe, et, mourant, se traîne vers le lit de Desdemone.)

Vois, mourant, je te nomme,
Ma Desdemone... Encore un baiser... le dernier!
Je le cherchais tantôt... tu vivais! — Meurtrier
A présent, je rendrai mon souffle sur ta bouche!

(Il meurt.)

GRATIANO, à Iago.

Toi, monstre! — s'il se peut que tant d'horreur te touche!
Tiens, contemple, d'un cœur par les remords rongé,
Le tragique fardeau dont ce lit est chargé!

FIN

APPENDICE

APPENDICE

Les comédiens, anglais ou italiens, suppriment souvent les rôles de Bianca et du Bouffon, ainsi que la scène des Musiciens qui ouvre le troisième acte.

Les coupures, quand l'insuffisance du personnel des troupes les rend indispensables, peuvent se pratiquer comme il suit :

SUPPRESSION DES ROLES DU BOUFFON ET DES MUSICIENS

ACTE III

Commencer l'acte à la scène V par ce vers :

Cher et bon Cassio, soyez-en assuré...

Même acte, scène XIII. Retrancher la scène XIII et relier comme il suit la scène XII à la scène XIV :

IAGO.

Mon maître,
Je suis vôtre à jamais.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIII

DESDEMONE.

Sais-tu pas où peut être
Ce mouchoir?

ÉMILIA.

Je ne sais.

DESDEMONE.

Hélas! le croirais-tu,
J'aimerais mieux..... etc.

SUPPRESSION DU ROLE DE BIANCA

ACTE III

Terminer l'acte sur ce mot de Cassio :

Mille grâces, madame.

ACTE IV

Couper dans les scènes IV et V les vers qui suivent celui-ci :

Et devant mes amis me fait un long reproche,

Jusqu'à ce vers inclusivement :

D'ailleurs, — puissé-je avoir à vous féliciter!

Et les remplacer par les vers suivants, scène IV :

Me fait un long reproche :
Pourquoi? Pour un mouchoir!

IAGO.

Un mouchoir!

CASSIO.

Oui, qu'elle a,
Dit-elle, pris chez moi!

OTHELLO.

Juste ciel!

CASSIO, montrant le mouchoir.

Le voilà!...
Enfin, tant que je peux, vous dis-je, je l'évite,
Et comme elle est par là qui rôde, je vous quitte.

IAGO.

Puissé-je avoir bientôt à vous féliciter!

(Sort Cassio.)

SCÈNE V

IAGO, OTHELLO.

OTHELLO, entrant.

Dis, comment le tûrai-je?.. Oh! je voudrais rester
Neuf ans à le tuer!.....

ACTE V

Couper à la fin de la scène III les vers qui suivent celui-ci :

Je vais panser sa plaie, il suffit d'un lambeau...

Jusqu'à ce vers exclusivement :

L'ouvrage
Que je fais lentement dans l'ombre se poursuit...

Et les remplacer par les suivants :

Il suffit d'un lambeau
De chemise. Là. Bien. Mais il faut qu'on l'emporte.
Un brancard le pourra mener jusqu'à ma porte,
Bien doucement; — je veux le recevoir chez moi.
Courage, Cassio! — Qu'on m'éclaire ici! — Quoi!

J'ai bien cru reconnaître... oui, Rodrigue lui-même!
C'est un compatriote, un bon soldat que j'aime!

GRATIANO.

Rodrigue, de Venise?

IAGO.

Oui. — Grand dieu! quel malheur!
Vous avez donc connu mon pauvre ami, seigneur?

GRATIANO.

Si je l'ai connu! moi!

IAGO, feignant de reconnaître tout à coup Gratiano.

Seigneur, je vous conjure
De vouloir m'excuser! j'ai manqué plusieurs fois,
Mais sans vous reconnaître, à ce que je vous dois.
... Un brancard! — Le voici. — Portez-le sans secousse,
Mes braves gens; prenez l'allure la plus douce...
C'est mon plus cher ami que vous portez là; — bien,
— Je cours de mon côté voir le chirurgien
Du général. — Adieu, Cassio. Bon courage!
(Aux porteurs.)
Vous pouvez avancer, je vous suivrai.

(Tous sortent, sauf Iago.)

IAGO, seul.

L'ouvrage
Que je fais lentement dans l'ombre, etc...

NOTE SUR LES DÉCORS

On peut souvent, sans nuire à Shakespeare, diminuer le nombre de ses changements de lieu, et je l'ai fait. On peut aussi les exécuter au moyen de simples rideaux.

Le IIe acte, par exemple, où, dans le texte, le lieu de la scène change plusieurs fois, peut se représenter tout entier avec un seul décor, celui de la première scène.

Il est bien vrai de dire que Shakespeare multipliait ces changements pour donner de la vie au drame, mais songeons aussi qu'il les réalisait tout bonnement au moyen d'un écriteau apporté sur le théâtre. Il n'y avait que des frais d'imagination. Encore est-ce le public qui les faisait.

Shakespeare, la plupart du temps, supporterait fort bien l'éternelle « place publique » de notre Molière.

FIN DE L'APPENDICE.

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 11885.



